

BRITTIA

BULLETIN MENSUEL

d'Etudes et d'Action Nationale Bretonnes



ABONNEMENT : l'année : 5 francs

Le Numéro : 0 fr. 40

Etranger : 5 fr. 50.

BUREAU : 18, Rue Duguay-Trouin, LORIENT

Imprimé sur papier fait en Bretagne
par l'Imprimerie Ch. NORMAND, 4, rue Trottier — HENNEBONT
SPÉCIALITÉ DE LIVRES BRETONS

BRITTIA

Bulletin mensuel d'études et d'action nationale bretonnes
Directeur : Y. LE DIBERDER.

Principaux collaborateurs : Meven Mordiern ; Bleimor.

Autres collaborateurs : F. Vallée (Abhervé) ;

F. Even ; Baz Valan ; F. Gourvil
(Barr-Ilo) ; Ar Gourenner ; Pénétiour ; Talhoarn ; Nenna ;
Riothime ; George O' Neil ; L. Le Guennec ; F. Quer ; Ch.
Leconte ; Pierre Millet ; Ap Rioe, le Cornouaillais ; Alan
Kéré ; M. Facy ; P. N. ; R. L., etc...

Les articles publiés dans BRITTIA n'engagent que la responsabilité personnelle de leur auteur.

Un éditorial n'engage aucunement la responsabilité des collaborateurs, mais n'engage jamais non plus celle du directeur seul.

SOMMAIRE DU N° 9

L'Automne sur la Grève, par F. QUER	333
Les Mots du Peuple Breton par CADO	336
Les Pays de Bretagne : sur Valeadenn en Enes Vriat, par BAZ-VALAN	337
Yves de Priziac, thème populaire breton renouvelé par Y. D.	340
Commentaires	346
Version bretonne inédite du même thème	349
Lavarou koz diwar Miz Maë par J. K.	352
Me halon zo è Breih-Izél par BLEIMOR	354
Un nouveau Public par Y. LE DIBERDER	355
Derdriu	367
Les Livres et les Hommes (Breiz Divarzel de Mathalix) par IZAN	374
Un tour de bal, refrain populaire	378
Au sujet du Premier Mai par PREDER	381
Allons, les enfants ! Dansez aussi ! autre refrain populaire	382
Les Veillées chez l'Artisan : Se renseigner avant de critiquer, par Ap Rioe	
N ur lohedal : Ce qu'on fait d'un manifeste, par Bleimor. (p. 385). — Mais on espère faire encore mieux (p. 385). — Explications sans aménité au sujet de notre manifeste. Qu'il risque de nuire automatiquement à ceux-mêmes pour qui nous l'avons lancé (p. 386). — Que les gens intelligents rejoignent les couennes de régionalisme et les malotrus de bardisme dans une égale incompréhension. Qui se ressemble devrait s'assembler ! Peut-être ces gens intelligents n'en sont-ils pas ? Nous commençons à le craindre (p. 387). — Nous et les étrangers de Saint-Brieuc (p. 392). — Autre réponse au sujet de nos rapports avec l'Eglise. Que nous ne nous abaissons à demander quelque chose chez nous à un étranger (p. 393). — La nouvelle traduction de Derdriu et la culture de la langue bretonne (p. 395). — Les heureux travaux de notre meilleur confrère, Kroaz ar Vretoned, que nous soutenons mieux que les catholiques (p. 398). — Nos meilleurs confrères sont ceux auxquels nous n'avions d'abord pas pensé : les membres du bas clergé. Ils valent d'ailleurs les bardes tous les jours, et largement, comme le prouve l'exemple de la Paroisse Bretonne (p. 401). — Découvertes et sciences celtiques (p. 404). — La première thèse sur un sujet celtique à Rennes n'est point celle de Juffrennou (p. 405). — Jeannedarquistes et Bretons enrégés quand-même. Comprendons mal (p. 405). — Que les incongruités de Bijou, le poulain «sovach» que refusa d'enfourcher M. de Pengern, ne doivent pas faire perdre sa réputation de courtoisie à M. Jac Pohier, qui n'est pas Kernou diskrapèr. (p. 407). — Les Premiers Temps de Carnac et un Méridional qui mériterait d'être barde, car il a presque autant d'imagination que M. de la Guichardière. Malheureusement il est bien moins grossier et a beaucoup plus de tact que ce brillant spécimen de la noblesse champenoise que retient chez nous le cidre de Bretagne (p. 408). — N ur bolinat : Les façons des bardes. Ces Messieurs sont vexés ! Mais s'ils croient qu'ils comptent... (p. 411). — La civilité des Bretons de Paris (p. 411). — Ouvrages reçus, etc. (p. 412).	
La reproduction sans autorisation des matières contenues dans BRITTIA est interdite.	

Nous prions instamment tous nos amis de ne pas nous ména-ger leur collaboration. Celle-ci peut être de divers genres. Nous

aurions, par exemple, une vive obligation aux personnes qui voudraient bien nous fournir tous renseignements susceptibles de faciliter notre tâche et d'éclairer notre action. Nous aimerions à recevoir et à examiner tout ce qui paraît, en quelque langue que ce soit, concernant, directement ou non, la Bretagne ou quelque autre des Pays Celtiques. Ce qu'en disent les Anglais nous intéresse ; aussi ce qu'en disent les Allemands, s'ils en parlent ; ce qu'en disent les Français encore bien plus. Ne pouvant tout lire, nous serions reconnaissants à ceux qui voudraient bien nous signaler, nous faire parvenir, si possible, les articles de journaux et de revues qu'ils supposeraient avoir pu nous échapper.

Nous avons d'autre part l'intention de consacrer une place importante à l'étude des livres, et non seulement des livres nouveaux, mais de ceux qui nous paraîtront avoir été insuffisamment étudiés jusqu'ici ou que nous estimerons utiles à connaître. Nous prions en conséquence nos lecteurs de vouloir bien nous indiquer tous ouvrages ayant quelque rapport avec les questions étudiées ici.

Enfin, par dessus tout, BRITTIA tient à être lue. Etant pour la plus grande part rédigée par des jeunes, elle tient surtout à être lue par des jeunes et à devenir leur principal organe. Il n'est personne parmi nos lecteurs qui ne puisse faire quelque chose pour elle en ce sens. Il n'en est pas un, en outre, qui ne puisse nous amener AU MOINS un nouvel abonné. Ceux qui apprécient l'œuvre entreprise par nous doivent bien se dire que l'amélioration de notre revue et l'extension de son influence dépendent UNIQUEMENT du nombre d'abonnés que nos amis nous amèneront.

A NOS AMIS INCONNUS

De récents incidents nous ont mis à même de constater que nos campagnes contre tous ceux qui compromettent la Bretagne par leur sollicitude, et aussi nos efforts pour susciter un mouvement breton enfin sérieux ; — que toute l'action de *Brittia* en un mot, — était considérée avec plus d'intérêt et de sympathie encore que notre courrier ne nous permettait de le penser. Nous pensions bien que tôt ou tard l'action de *Brittia* serait suivie avec un sentiment de profond soulagement par tous ceux qui ne pouvaient se résoudre à entrer dans le mouvement breton jusqu'ici. Or, nous tenons à prier ces amis inconnus de bien se persuader qu'il ne s'agit pas ici d'une œuvre personnelle, mais bien d'une œuvre nationale à laquelle tous ceux qui l'approuvent ont non seulement le droit mais le devoir de collaborer. L'équipe de *Brittia* se complétant rapidement et entrant de plus en plus vite en possession de tous ses moyens, la collaboration que nous demandons à nos amis devient de plus en plus urgente. Elle consiste à faire connaître de plus en plus notre revue autour de soi. Nous tiendrons désormais des numéros « spécimens » à la disposition de quiconque nous en fera la demande. Les premiers numéros de notre revue se faisant rares, (le premier de tous, même, devant être considéré comme épuisé) nous augmentons sensiblement encore notre tirage, ne pouvant plus suffire ni aux demandes, ni aux nécessités du lancement.

Par ailleurs, nous prions instamment nos amis inconnus, PARTICULIÈREMENT LES JEUNES GENS, de se mettre en relations avec nous. Qu'ils se disent que plus nous verrons combien nous sommes approuvés, plus nous nous sentons soutenus dans notre action et que plus ferme en sera la ligne de conduite de *Brittia*. Les pauvres nigauds qui s'imaginent qu'elle va au hasard, se jetant avec tout l'élan d'une bonne bretonne tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, suivant les réactions du moment ; les braves gens qui si inspirés soient-ils ne sont pas capables de comprendre ce qu'elle fait ni ce qu'elle veut et prennent sa vivacité et sa hardiesse pour de l'inconséquence, entreverront petit-à-petit que quelque chose jusqu'ici leur avait échappé. Et lorsqu'enfin ils se seront aperçus qu'ils ne voyaient pas clair, et que leur résolution de faire le siège de la grande ville française devait se manifester autrement que par des chasses aux casquettes dans le pays avoisinant, alors peut-être travailleront-ils un peu mieux.

Le Directeur assumant désormais outre la direction, l'administration du bulletin, tout ce qui concerne celui-ci

devra donc être adressé à M. Y. LE DIBERDER, 18, RUE DUGUAY-TROUIN, LORIENT.

Il ne sera tenu compte pour le numéro en cours d'aucun article ou d'aucune communication parvenant après le 2 de chaque mois. Il est expressément recommandé à tous les collaborateurs d'écrire très lisiblement. Cela leur est expressément recommandé. C'est expressément recommandé, que cela leur est. *Recommandé EXPRESSEMENT*. Comment donc le dire pour être compris ?

A la demande de quelques personnes, nous faisons tirer plusieurs exemplaires de notre revue sur papier de luxe inaltérable. L'abonnement à cette édition est de six francs par an.

N.-B. — La direction de BRITTIA croit devoir rappeler à tous ses collaborateurs que la langue de correspondance entre Bretons doit être, comme la langue de conversation, autant que possible le breton.

BREIZIZ ! HO SKOAZEL D'AR VREIZIZ !

Industriels et Commerçants Bretons,

Vous vous plaignez avec juste raison de l'envahissement de la Bretagne par des produits manufacturés ailleurs et qui, grâce à une réclame éhonnée, menacent d'évincer définitivement du marché breton les produits indigènes, souvent préparés avec plus de probité pourtant. Dites-vous bien que ce n'est là qu'une conséquence entre mille de la crise de dénationalisation que subit notre pays. Dites-vous bien que seule une vigoureuse réaction nationale peut remédier à l'état de choses dont vous souffrez. Il faut établir au plus tôt une solidarité bretonne vous préservant, vous, les Bretons, de la concurrence chez vous des non-Bretons. Dites-vous bien que seuls les champions de la langue bretonne peuvent pleinement y parvenir, car ils sont les protagonistes du lien national, véhicule d'une culture nationale. Ceux qui veulent énergiquement l'indépendance intellectuelle de la Bretagne veulent tout autant déjà son indépendance économique ; mais ils sont persuadés en outre que celle-là précipitera l'avènement de celle-ci. Ils sont vos meilleurs soutiens et les plus désintéressés. Ils ne vous marchandent pas leur concours ; ne leur marchandez donc pas le vôtre. Il est autant de votre intérêt que de votre simple devoir de Bretons de nous aider dans notre œuvre, en nous procurant abonnements et annonces.

BRETONS,

Achetez vos meubles en Bretagne et n'encouragez que le véritable art mobilier breton.

A ELIERS SAINT-GWÉNOLE

A. ELY-MONBET

Sculpteur

CAUREL

MOULIERE RELIGIEUX ET CIVIL

(Côtes du Nord)

Franco de tous frais

Pourquoi le renom PAR
TOUT des meubles sor-
tant des Ateliers Saint-
Gwennolé ?

Parce qu'ils sont étu-
diés ; d'un goût breton
sûr, exempt du banal
pittoresque ordinaire ;
QU'ILS REPRÉSENTENT UN
ESSAI D'ART NÉO-BRETON
INSPIRÉ DE L'ANCIEN ART
DÉCORATIF CELTIQUE ;
qu'ils sont enfin d'un
prix modéré, étant faits
à la campagne.

ROIT HO SKOAZEL DA
GENTA D'AN DUDOCHOM
WAR AR MAEZ.

L'AUTOMNE SUR LA GRÈVE

Les petites filles qui souriaient tout l'été sous leur coiffe, fanent le goémon sans courage et n'attendent plus rien des prochaines veillées.

Dans cette contrée occidentale, quand les beaux jours sont partis, des brumes viennent de l'ouest, pénétrantes et lourdes, une tristesse enveloppe les rochers. On n'entend plus, les soirs, que le vent du large balayer la dune et le cri des oiseaux de mer au-dessus de la grève abandonnée. Les vieux qui reviennent de la côte, à la nuit tombée, entendent la voix lamentable de ceux qui périront dans l'automne, et ils arrangent déjà les histoires qui feront peur dans la grange, autour du foyer de Noël.

Un soir de cette saison triste, avant de partir, ils vinrent sur la grève une dernière fois.

Sans doute, ils se connaissaient l'un l'autre et ils s'aimaient : Marycinthe au bras de son ami sentait confusément son bonheur s'édifier pour la vie, et lui, qui la soutenait si frêle et sienne dans le vent d'octobre, doutait, à ce moment-là, vivre un autre jour de son existence aussi paisible et rempli d'amour.

La nuit se fit avec la marée montante.

Ils étaient sur des rochers qui s'avancent en pointe et ferment la grève. A leurs pieds, l'eau venait se briser en ondulations chanteuses. Serrés l'un à l'autre, sans doute ils ne pensaient à rien, et laissaient se détendre leur être au rythme du flot. A peine un regret peut-être de cette côte qu'ils allaient quitter occupait déjà leur âme commu-

ne, peut-être un désir de vivre là toujours et d'y mourir ensemble ?... Quant une lueur les envahit soudain.

Une lueur comme d'une veilleuse tiède et pâle d'alcôve, et bientôt la mer en fut doucement prise...

Pourtant, là haut, des nuages opaques couvraient encore le firmament. Pourtant sur la côte, là-bas, l'horizon restait fermé. Cette aurore légère était partielle et mystérieuse, ce n'était pas le clair de lune. C'était comme d'une veilleuse d'alcôve la lueur intime et discrète... et Marycynthe et lui tremblèrent sans rien dire.

Qu'est-ce qui est arrivé ce soir-là sur la grève ?

Dans ce pays lointain (1), des choses étranges se révèlent parfois quand on l'aime et qu'on se livre à lui simplement.

Tandis que Marycynthe et son amant s'émerveillaient de cette lueur, à quelques brasses du rivage, une forme harmonieuse jaillit du flot longuement...

Or, c'était une Sirène, sans doute, car parmi la lumière diffuse, ils virent se dessiner un torse nu de femme, un visage de femme, et ses cheveux profonds suivaient l'ondulation des vagues.

Tout à coup séparés, Marycynthe et son amant s'approchaient de la mer, sans parler. Sans souci de l'écume qui souille leur visage, sans souci du goémon glissant, les yeux fixés là-bas vers le mystère, ils venaient à lui dans un vertige émerveillé.

La Sirène chantait...

Les mots d'amour qu'elle disait ne tiendraient pas dans un poème : c'était comme un rappel d'enfance, la mélodie des matins de printemps ensevelis, toute la tendresse des journées lointaines et qu'on oublie... si lointaines, c'était le véritable bonheur en allé, c'était le véritable amour du bon Dieu et les genoux de maman pour pleurer sa peine. C'était comme les jours passés quand on avait le cœur bondissant d'espoir sans raison que la couleur du ciel...

(1) Ceci a été écrit et publié d'abord loin de Bretagne.
Y. D.

Quoi donc ? Marycynthe ouvre sa fenêtre parmi les glycines, et elles sont écloses tout à coup... Et maintenant c'est comme les cloches de Pâques dans le soleil d'avril... Il fait bon descendre au jardin quand c'est le premier jour du printemps : Marycynthe est dans la rosée du matin... Les laitiers avec leurs chiens, Marie-Ange déjà qui descend au lavoir avec sa boîte et son linge sous le bras et les petits enfants de l'école, voient Marycynthe à compter ses pas dans la rosée du matin...

Quel printemps nouveau fleurissait à présent la côte ? Quelle joie insoupçonnable avec lui maintenant revenait ? Quels désirs oubliés, quels rêves ?...

La Sirène chantait...

C'était une voix mélodieuse et chère, à mourir d'extase à l'écouter chanter.

Et voilà Marycynthe qui se penche mon Dieu ! et voilà qu'elle ouvre ses bras en pleurant... et lui ! Voyez comme il est pâle !... Est-ce qu'ils ne vont pas se noyer tous les deux ? Et l'autre avec sa figure de ciel là-bas, sur la mer, voyez comme elle s'évanouit tout d'un coup !...

Qu'est-ce qui est arrivé ce soir-là sur la grève ?

Vous aviez arrangé votre vie, Marycynthe, pourtant. Vous aviez résolu des choses avec lui, quand la toile rouge des tentes éclatait sur la blancheur du sable, rappelez-vous... Il fallait partir alors ! Il ne faut pas affronter le pays des morts trop longtemps. Est-ce qu'on sait, quand la mer monte ainsi les nuits d'octobre, tout ce qu'elle apporte avec elle ? Voyez plutôt : Vous aviez dans le cœur une joie plus forte que le vent du large, mais voici : la Sirène a chanté...

Et maintenant c'est l'âpre nuit d'automne sur la grève. C'est l'âpre nuit livide et froide et la chanson de la mer qui se lamente sans pitié.

Les voilà qui reviennent tous les deux ; les voilà qui reviennent muets encore ; les voilà qui se regardent tout à coup et il y a de la méfiance et de la peur dans leurs yeux.

Le chemin grimpe sur la dune et il faudrait bien s'appuyer l'un à l'autre et marcher ensemble, mais ils n'ont pas joint leurs mains seulement. Est-ce qu'ils savent à présent qu'un pauvre amour s'en est allé de leur cœur ?...

L'amour, c'est quand la mer étale dort sous le soleil d'argent et les chansons du soir sous les tamaris au clair de la lune, mais le vent d'ouest est revenu en pleurant et c'est aujourd'hui la saison des veuves.

Allez-vous en tous les deux ! Sur une autre rive lointaine où mènent les trains qui n'ont pas de patrie, le soleil d'été continue de luire et des fleurs merveilleuses que vous ignorez encore, sans doute qu'elles attendent votre venue pour se faner dans vos doigts. Allez-vous en vers elle... Dites... à quoi pensez-vous ? Allons, ne pleurez pas !... Peut-être c'est un rêve que vous avez fait, Marycinthe ?...

FRANÇOIS QUER.

LES MOTS DU PEUPLE BRETON

Des ouvriers de l'arsenal de Lorient prennent place un soir d'hiver au crépuscule dans un bac reliant les deux rives du Scorff, bac disparu depuis. L'un d'eux s'impatiente et crie au patron :

« Allez, quoi, Job ! On part pas ? »

— Espère un peu, répondit Job, placide. T'es pas pressé. T'habites pas loin, toi, toujours. Où c'est que t'habites au juste ?

L'ouvrier se retourna et désigna une maison de l'autre côté de la rivière.

« Là », fit-il.

« Juste où est le soleil », ajouta un autre.

« Il couche chez toi ? » demanda Job.

— Tiens ! répondit l'homme.

— Tous les soirs il le fait dans son cellier, reprit le troisième, et tous les matins il te lâche.

— Eh ben ! mon vieux ! s'écria Job avec une conviction profonde, si c'est chez toi qu'y couche, tu ferais bien de le laisser courir un peu plus longtemps. Y en a par là qui cherchent toujours à diskraiper, tu sais bien. » (Et ce disant, les doigts croches, il faisait le geste de râtisser de l'argent vers son gousset.) Si y verraient clair plus longtemps, ça leur ferait pas de mal ! Pousse ! » ordonna-t-il à son matelot.

CADO.

LES PAYS DE BRETAGNE

EUR VALEADENN EN ENEZ VRIAT

(Une Promenade à Bréhat)

Pell 'zo e oan touellet gant ar c'hoant da anaout enez Vriat ha da welet drezoun va-unan ha gwir e oa ar pezh a gleven diwar he fenn, da lavaret eo he doa kollet he brezoneg.

Eur zulvez vintin a viz gwengolo, ha me lammet war va mare'h-houarn ha yao war hent Briat ! An heol a lugern hag an ezenn 'zo klouar. Setu aman iliz dismantret Lallef, ken koz ma na hell ket an dud gouizieklavaret e pe gantved eo bet savet. Pelloc'h ilizig Kerfot gant he zour bihan dantelezet. Pelloc'h c'hoaz porz Penpoull karget a listri distro eus Island. Eur zao hir, hag, e penn ar zao, iliz neve Pleranek (Ploubazlanec) gant he zour ken uhel ma seblant daea bro Goello a-bez. Eul leo c'hoaz ha setu me en Arcouest e lec'h e treizer ar mor evit mont da Vriat.

Na kaera taol lagad a zo eus an Arcouest ! Dirazoun, enez Vriat gant he c'herreg evel pa vijent livet en roz. A-zeou, aber Sant-Brieg ha beg-douar Frehel ; a-gleiz, aber ster Pontreo, aochou Pleuvian, ha, pelloc'h c'hoaz, lark er mor bras, ero an Talber... Mes izellaat a ra ar mor, red eo treiza. Eur c'hard eur bag ha setu me en Briat.

Eus holl enezennou Breiz-Izel n'eus hini ebet, a dra zur, hag a ve ken koant hag houman, hep ober gaou d'he c'hoarezed all. E gwirione, en Briat ez eus diou enezenn dishenvel an eil diouz eben, ken dre ar c'hustumou, ar yez, ar wiskamant evel dre zoare an douar. Ar re n'o deus gwelet nemet tu ar c'hreisteiz (hag al lodenn vras eo ar re-ze), a hell lavaret, siouaz ! penaos ar brezoneg a zo maro er vroze. Eun toullad divroidi, deut n'ouzon ket a belec'h, eus Pariz moarvat, o deus kollet ar yez ha, mar deus eun den koz bennak hag a gomz c'hoaz ar brezoneg, an dud yaouank hag ar vugale ne reont nemet gallegat. Betek ar reier tro-war-dro da Vriat, 'zo troet o hano e galleg. Eus Logodek e

reer breman « L'île aux souris ». Ma n'eo ket eun druez kement-man !

Ha, koulskoude, en despet d'an dra-ze, an tu kreisteiz eus an enezenn a zo, evel pa lavarfen, eur c'horn eus ar baradoz. Evel an eus lavaret d'eo'c'h uhelloc'h, a bep tu kerreg evel pa vijent livet en roz. Aman hag a-hont e-leiz a dorgennou goloet a wez glas. Gwelet a reer ivez traouien-nou strujus. An avel yud ne c'houez ket el lodenn-ze eus an enezenn ; evel-se pep ti en deus e dammig liorz kru-guilhet a vokedou hag a wez kerez. Netra kaeroc'h, a lavare d'in eun den eus ar vro, eget ar gwel eus Briat pa vez ar gwez kerez en o bleun. E kreiz an enezenn eman an iliz koz gant he zour ken koantik, gwez evlec'h en-dro d'ezi. Kalz a diez koz, e giz maneriou, a gaver ivez en enezenn hag a ra muioc'h a blijadur d'al lagad, a dra zur, eget an tiez nevez savet gant ar Barizianed.

E-pad ma 'z edon o pourmen war an tevinier, ha me klevet eur c'hloc'hig o tintal. Kerkent e trois kein d'ar mor hag e welis eur chapelig gant eun toullad tud bodet en-dro d'ezi. A-hont, eme-ve, e tle beza eur pardon. Mont a ris, eta, 'trezek ar chapel hag eun divroad a roas d'in da c'hôut e oa pardon itron Varia Kerarrous. E-barz ar chapel taer vaouez koz a lavare ar rozera a vouez uhel hag e brezoneg, ar pez a zederaas eun tamm va c'halon. Eur pennad goude, ar veleien a erruas hag ar gousperou a zeraouas. Goude ar gousperou, ar prosesion evel ar c'hustum. Er penn kentan tri den koz (tri bleiz-mor) o tougen ar groaz. War-lerc'h, tri pe pevar banniel dougenet gant plac'hed yaouank. Unan anezo hepken a oa gwisket e giz ar vro ; ar re-all a oa ganto dilhad lien gwenn, togou spontus war o fenn. Ar c'hantikou ?... Holl e galleg !

Glac'haret va c'halon, e kuitais ar chapel goude beza goulennet digant Itron Varia Kerarrous renta d'an enezenn baour-ze he yez hag he gizioù koz. Mes tostaat a ra an noz ha n'em eus gwelet c'hoaz nemet an tu kreisteiz eus a Vriat. Red e oa d'in, eta, chom da gousket en enezenn evit ober anaoudegez gant an hanterenn-all.

D'al lun e savis mintin mat, rak netra kaeroc'h eget gwelet an heol o tispaka war ar mor. Tremen a ris a-nevez e-kichen an iliz koz ; treuzi a ris al leur-gêr vihan goloet a wez evlec'h hag, a-benn eun hanter- eur vale, e oan e tu an hanter-noz eus an enezenn. Aman mui a wez, an douar

a zo kompesoc'h ; anat eo, an avel walarn he deus muioc'h a beg war an trevajou. Aman hag a-hont tevinier goloet a lann dister hag a vokedou brug. An tiez a zo, hogos holl, e soul. Nebeut a zivroidi a zarempred al lodenn-man eus an enezenn.

Edon o treuzi eur blasennad leton pa welis eur vaouez koz o veska eun dra bennak du. He lagad a baras warnoun ha hi o lavaret d'in gant eun aer gwapaüs (kemer a rae ac'hanoun, moarval, evit eun divroad) : « Deuit aman, emezi, da zikour ac'hanoun da blada koc'h zaoud. » — « Gant plijadur, mammig koz, eme-ve, daoust d'ho micher da veza lous. » Ha me kregi en eur bal hag en em lakaat da leda taer pe beder tolpezenn war al leton (gôut a rit, en enezennou, en defot kaout koad, e reont tan gant tolpez ledet war al leton pe war ar mogeriou). Mantret e chomas ar wrac'h koz pa glevas ac'hanoun o komz d'ezi e brezoneg. — « Estonet oc'h bet, mammig koz, eme-ve, o klevet ac'hanoun o respont d'eo'c'h e brezoneg ; mes me 'zo muioc'h estonet c'hoaz pa glevan an dud o c'halleget en enezenn-man a dlee beza ken breton. » — « O, emezi, en eur ziskouez ar penn-all eus a Vriat, en tu-all ne gonn-zont nemet galleg, mes ni, en tu-man, a zalc'h mat d'hor brezoneg ha zoken d'hor c'hustumou koz. »

Gwir a lavare an hini goz, rak pen-da-benn eus an enezenn e kleven, goude-ze, komz hor yez hag ar merc'hed a zouge holl koefou ar vro.

Bale a ris e-pad tri c'hard- eur a-raok en em gaout e beg an enezenn. Eno e chomis azezet eur pennad mat dirak ar mor bras e-kichen eun tour-tan, e lec'h e tizoloen an darn vrasa eus eskopti Sant-Brieg. Netra muioc'h gouez eget al lec'h-ze goloet a reier uhel ! Ne gleven trouz ebet nemet rakaz ar mor mesket gant youc'hadennou al labou-sed aod.

Ha betek-hen, eta, an hanterenn-man eus a Vriat n'eo ket bet c'hoaz faget gant ar c'hlenved en deus diskaret he c'hoar gevel ; mes, siouaz ! poan he devo oc'h enebi ouz ar maread divroidi a weler o redek an aochou ken stank hag ar brinig hag ar chifretez. Pa ne gavo ken an dud-man a zouar da zével tiez e tu ar c'hreisteiz, ar pez en em gavo hebdale pell, ec'h en em daolint war du an hanter-noz ha neuze eman graet eus ar yez e Briat.

Salokras e teufen da fazia !

BAZVALAN.

Yves de Priziac

THÈME POPULAIRE BRETON

♩ = 100

Deit é Y-von Ber- jen d'er veineur, Ha mar da d'er gér ne vo ket pour gá!

Mar da Y - von d'er gér én bu-hé, Bi-ken par-réz Per-sken pour ne vé.

Mélocie de Baud.
Notée par NENNA

S'en est allé Yves de Priziac aux mines d'or !
 Et si jamais il revient des Iles,
 Si jamais il revient en vie,
 Jamais sa paroisse ne sera pauvre, —
 A moins que Keraudry ne l'attaque.
 Car à la Villaudry il y a un comte
 Qui a juré d'avoir son or,
 Qui a juré de l'arrêter ;
 Et la vieillote, sa mère,
 Le cœur rongé de jalousie,
 La petite vieille, sa mère,
 Monte tous les jours sur la muraille.
 Tout en haut du colombier elle monte,
 Pour guetter Yves de Priziac à venir.
 Elle monte là quand brise le jour
 Et ne descend qu'à la nuit fermée.
 De là-haut elle voit le pays autour d'elle,
 Alentour jusqu'à trois lieues ;
 Et avec une lunette qu'elle a,
 C'est plus de neuf lieues qu'elle voit.
 Elle voit d'un côté jusqu'aux monts d'Aréz,
 Et de l'autre jusqu'à la mer.

Quand Yves revint des Antilles,
 Quand il sortit de Saint-Malo,
 Il y avait bien à le suivre

Dix-huit chariots en un convoi.
 Et les gens les regardaient passer,
 Grandement surpris à les voir.
 Car nul ne savait ce qui était dedans,
 Sauf deux ou trois qui disaient par la ville
 Que c'était de la vaisselle et des armes
 Pour le Prince du Guémené.
 Et quand les gens du Pays Gallo,
 Qui sont grands curieux de nature,
 S'avançaient vers les charretiers, demandant
 « Ce qu'il y avait dans les chariots »,
 Les charretiers passaient sans répondre,
 Ou faisant claquer leur grand fouet,
 Disaient qu'ils n'entendaient pas le français.
 Yves de Priziac allait premier,
 Tout premier sur un cheval jaune
 A sa tête une brise dorée
 Qui valait bien cinquante écus,
 Oui, si ce n'est davantage.
 Et près de lui, dans sa cage brillante,
 Sur un cheval blanc qui marchait haquenée,
 S'en venait un oiseau des Indes
 Qui parlait latin et français
 Bien mieux encore que breton.
 Et quand il trouvait la route longue,
 Yvon de Priziac lui parlait beau,
 Et le perroquet répondait de même.

Andante

Dis-ken-zet Wan-nic ha deit én ti. La-keit

hou ke - zac ér mar - sso - si

Mélocie de Plouay
Communiquée par TALHOARN

Comme il arrivait dans son pays,
 Yves de Priziac tourna son cheval :
 « Tout doux, tout doux, mes charretiers !
 Mes charretiers, charriez tout doux.
 Car nous passerons pour ce soir
 Assez bien près de Keraudry.

Et si vient le seigneur à nous entendre,
Nous n'irons pas plus loin, c'est assez sûr. »
Et les charretiers charrièrent si doux,
Si prudemment, si également,
Qu'à coup sûr ils auraient passé,
Sans la vieillotte de la muraille ;
Sans la vieillotte maudite
Qui les aperçut tout d'un coup
A ses pieds dans le chemin
Et se mit à crier à tue-tête :
« Voilà Yvon au bout du bois !
Voilà Yvon au bout du bois,
Et cinquante charretiers avec lui ! »

Elle n'avait pas fini de crier
Qué la Villaudry était au bout de son avenue.
« Bonjour à vous, Yvon de Priziac !
Voilà longtemps que je vous attendais.
Descendez donc de votre cheval jaune
Et entrez dans la maison.
Entrez avec moi dans la maison ;
On mettra vos chevaux à l'écurie.
— Votre excuse, je vous prie, Messire.
Car je suis attendu pour souper
En la société de ma sœur.
— Yvon de Priziac, mon ami,
Peu vous servirait d'aller plus loin,
Car il y a plein le pays de brigands.
Et mes gens en ont rencontré une bande
Pas plus tard qu'hier à midi.
Descendez, Yvon, venez chez moi,
Et mettez vos chevaux à l'écurie. »

Quand Yvon entendit cela,
Il sauta à bas de son cheval
Et s'en fut avertir ses gens.
« Il y a des brigands plein le bois
Et nous ne pourrions passer sains et saufs.
Mourir ici ou mourir là-bas,
Autant vaut mourir sous un toit.
Et peut-être ici pourrai-je racheter notre vie. »
Et il donna son cheval à un homme,
Prit son oiseau sur son poing

Et suivit la Villaudry.
Et comme il suivait Keraudry,
Il rencontra une belle demoiselle,
Et il lui offrit son perroquet,
Pour ce qu'il la prit pour la dame.
Il lui donna son oiseau des Indes
Avec une belle révérence ;
Et le perroquet se prenant à dire,
Parlant comme à Notre-Dame-du-Folgoat :
« *Keuz e pezo d'in, va mignon !* »,
Yvon et la demoiselle se regardèrent,
Et tous deux se mirent à rire.
Mais la vieillotte du château disait
A son fils le comte sur le seuil :
« Voyez, voyez, le galantin !
Il a plus de déférence pour la gouvernante
Qu'il en aurait pour votre femme,
Ou pour vous-même, ou pour moi. »

On le fit entrer dans la salle
Et on lui servit seul à manger.
Et quand il eût pris son souper,
Il sortit de son sein une flûte d'argent
Et pour prendre cœur se mit à sonner.
Ah ! qui eût entendu Yvon de Priziac
Sonner à table avec sa flûte d'argent,
Celui-là eût trouvé plaisir !
Les personnes âgées du château,
Qui dans les chambres d'en-haut jouaient aux dés,
Cessèrent de jouer pour l'entendre.
Et la jeunesse du château,
Qui dans les chambres d'en bas jouait aux gages,
S'arrêta pour l'écouter.
Il sonnait des airs du pays.
Il sonnait des airs pour la procession,
Les plus beaux qu'on ouït jamais.
Il sonnait des airs de cantiques,
Et des airs appris sur la mer.
Il sonnait et resonait encore,
Si vaillant jouait-il de son instrument,
Qu'il émut le cœur de la plus jeune
Et qu'elle s'en fut supplier son père :

« Yves de Priziac sera pour moi ! »

Alors la Villaudry vint dans la salle
Pour jouer aux dés avec Yvon.
Et Yvon gagnait à chaque coup.
Et pendant qu'ils jouaient l'un contre l'autre :
« Yvon de Priziac, à moi vous le direz :
Avez-vous jamais été marié ? »
Si Yvonie, cette nuit-là,
Avait voulu ne pas dire un mensonge,
Il aurait bien sauvé sa vie,
Et avec sa vie toutes ses richesses,
Et il en eut eu d'autres encore,
Et l'héritière de Keraudry avec elle.
Mais il voulut cacher la vérité
Et raconter tout droit le contraire.
Et lui de dire à la Villaudry :
« Messire, je vais vous dire un secret :
Avant que de m'en aller aux Iles,
Je m'en fus me marier en cachette
A Notre-Dame du Pénity,
Voilà trois ans jour pour jour.
Et je n'ai été que trois jours avec ma femme,
Et mes charretiers m'ont appris
Quand j'arrivai à Saint-Malo
Que de deux jumeaux je suis père.
Ah ! je voudrais bien être, messire,
A jouer avec eux à la maison ! »
Et il jeta les dés une fois encore,
Et une fois encore il gagna. —
« Gagne, gagne, Yvon de Priziac ;
Gagne au jeu tant que tu voudras,
Car voici l'heure où tu dois mourir.
— Seigneur Keraudry, je vous le demande :
Ne me tuez pas, laissez-moi ma vie.
Prenez la moitié de mon or ce soir,
Et je vous donnerai le reste à ma mort.
— Mon domestique, tourne la meule,
Que j'aiguise bien le couteau.
— Seigneur la Villaudry, si vous avez pitié,
Laissez-moi dire adieu à mes gens
Et leur faire mes recommandations

Pour ma mère qui m'attend au logis.
— Au logis tes gens n'iront pas ;
Car avant même que tu ne sois mort,
Ils seront pendus avec leurs guides
Et se balanceront au clair de la lune.
Se balanceront trois par trois
Aux brancards de leurs propres chariots.
— Seigneur de la Villaudry, pour votre âme,
Ne me tuez pas sur l'aire de la chambre ;
Car dans mes veines il y a du sang royal
Et c'est péché de le répandre à terre.
— J'ai chiens couchants et lévriers
Qui recueilleront ton sang à-même,
Au fur et à mesure que tu le jetteras.
Ne t'inquiètes donc pas du salut de mon âme,
Et pense plutôt à la tienne.
— Messire ! Messire ! si vous m'aimez :
Que je ne meure pas ici !
Menez-moi dans un coin de l'écurie,
Que je voie mon cheval avant de mourir,
Mon beau cheval jaune de mille écus d'or ! »
Mais la vieille sorcière, du coin du feu,
Bondit au milieu de la chambre :
« Quand il vous en prierait au nom de l'Enfer,
Ne le menez pas dans l'écurie !
Car à trois de vous, non, pas même à neuf,
Vous ne pourriez maîtriser son cheval ! »

Quand Yves de Priziac a entendu cela,
Il a crié de toutes ses forces :
Il a lancé trois cris de toutes ses forces,
Appelant pour le secourir
Son cheval jaune Rubañni.
Et quand le cheval l'a entendu,
Il a rompu son attache,
Bien qu'elle eût été mise en quadruple.
Il a rompu quatre chaînes
Et s'est jeté sur la porte ;
Il a haché la première porte,
Et la seconde et la troisième,
De la force seule de ses sabots,
Bien que toutes trois fussent de fer,

Et il s'est élançé dans la cour.
Il s'est cabré sur les gens de la Villaudry
Et il en a tué huit de ses pieds,
Fracassée à eux leur tête.
Mais quand il est arrivé au neuvième,
Hélas ! celui-là l'a blessé à mort !
Et comme avant de tomber à terre
Il s'élançait sur le perron,
La petite demoiselle vint à lui
Et se mit à pleurer sur son cou :
« Bien en retard, cheval Rubañni,
Puisque votre maître est mort ! »

*Pour essai
de développement dans le même style
et dans la langue de France,*

Y. LE DIBERDER,
Breton.

×

On s'est servi pour le précédent renouvellement, d'abord de deux versions très incomplètes publiées par Luzel dans le T. I. de ses *Guerziou Breiz-Izel* aux pages 464 et suivantes sous le titre d'*Erwanic Prigent* ; puis de deux autres versions recueillies par nous-même, une à Baud, le 4 décembre 1911, de la bouche de Marie-Louise Palec, femme Moigno, une des plus riches mémoires qu'il nous ait été donné de rencontrer ; l'autre au Budo, à Plouay, le 28 janvier 1912, nous ne savons pas exactement de qui ; une vieille femme qui serait peut-être une certaine Marie Toullec, pour autant qu'on a su nous dire. Cette femme n'était pas originaire de Plouay, mais d'un peu plus au nord. Elle portait le costume du pays pourlet. Il n'en faudrait pas conclure, cependant, que la présente chanson ne peut se trouver que dans les hautes-terres du Bro-Érec, plus ou moins en rapport avec le pays de Tréguier, comme le supposeraient trop volontiers certains pour qui rien ne peut venir de Tréguier. La chanson d'*Erwanic Prigent*, d'Yvon Berjen ou d'Yves de Priziac, qu'on l'appelle comme on voudra, est connue plus au sud. Des versions en ont été recueillies à Plouay même par notre collaborateur Talhoarn, et nous-même en avons trouvé des traces à Pont-Scorff, où Perrine Daniel a pu nous donner quelques fragments qui nous ont mis sur la piste de la version de Plouay.

On ne peut dire, il nous semble, d'où est originaire cette chanson. A notre connaissance, il n'en a pas été publié d'autres versions ; et le fait qui lui a donné naissance, n'a pas encore

été identifié. Luzel déclarait déjà « ne pouvoir donner aucun éclaircissement historique sur cette étrange ballade, qui est répandue dans tout le pays de Tréguier. » Et ailleurs aussi. Aucune version publiée n'offre en effet de repères assez net pour qu'on pût en induire quelque chose. Peut-être pourtant convient-il de faire remarquer que Priziac et Persquen, citées dans les deux versions de Bro-Érec comme étant chacune la paroisse natale du malheureux Yvon, ne sont guères distantes que de quatre lieues, et que les noms donnés au héros de la complainte ont entre eux une incontestable parenté. Si ceci peut servir à quelqu'un pour élucider ce problème, nous nous en réjouissons, bien que jusqu'à voir la question ne nous intéresse pas beaucoup.

Pourtant l'événement a dû avoir son pittoresque. Oh ! nous ne cachons pas que nous en lui avons ajouté, de peur qu'il n'en manque. Mais la réalité a peut-être été plus émouvante encore. Il est un trait qui se retrouve dans trois versions : « J'ai chiens couchants et lévriers, qui lécheront ton sang comme tu le jetteras », et qui est trop bien venu, qui est d'une violence trop implacable, et qui se trouve trop bien répété chaque fois, pour n'être pas authentique. Ou bien le poète qui aurait trouvé cela aurait du génie. Mais nous croyons que nos anciens chanteurs bretons n'avaient que du goût, — un goût prodigieusement vaste et sûr. Ils étaient de puissants et d'instinctifs connaisseurs d'hommes que frappaient profondément les mots qui révélaient tout un homme. Ils étaient des hommes eux-mêmes ; et ils avaient, comme les plus grands écrivains, le don subtil et sûr, encore une fois, de l'observation. Un « fait vrai », comme ceux qui inspiraient Balzac, venait à leur connaissance, qui les impressionnait. Et soit besoin intérieur d'expression, — d'excrétion, — soit besoin de métier, ils en faisaient un récit. Le fait n'était pourtant peut-être pas le plus important dans ce récit, mais un mot, quelques images. Pour nous, ce qui avait le plus frappé l'attention du chanteur inconnu dont nous reprenons l'œuvre avec piété aujourd'hui, ce n'était pas du tout cette fois la situation, ni les conditions immédiates de l'événement : ce n'est guères là que présentation ; mais c'était la mise en avant par le malheureux désarmé de son sang royal ; c'était la cruelle répartition de l'assassin ; et c'était enfin ce fait qui illuminait le tout d'un éclat fauve et magique, éclaircissant toute l'affaire : Yvon avait été aux « pierres d'or » d'on ne sait quel pays lointain, (les Antilles peut-être, à en juger par le détail du perroquet), et il ramenait avec lui une fortune fabuleuse.

Et c'est ce qui à notre tour nous a profondément impressionné. Nous nous souvenons encore de l'effet que fit sur nous,

cette pluvieuse nuit de Baud où à la lueur de la lampe, Marie-Louise Palec nous la chanta sur cet air d'une si haute allure, la version fragmentaire qu'elle savait de cette complainte parfaitement ignorée de nous jusqu'alors. On ne peut garder mémoire de tout ! — Dès le premier vers, nous étions saisi. Nous croyions entrevoir une auberge dans la nuit, là-haut, en bordure de la route boueuse et vaguement luisante. Et à l'intérieur, nous crûmes voir du coup un grand paysan vêtu de noir se dresser, un peu émêché, (un paysan breton, de nos jours, ne chante que lorsqu'il est émêché), et levant le bras d'un geste imprécis, lancer le vers prestigieux : « S'en est allé Yves de Priziac aux pierres d'or ! » Et tous les assistants, éblouis dans leur pauvreté par la lointaine fulguration des mines, ont dû se taire pour écouter dans le plus grand silence, les yeux fixés rêveurs sur le feu...

... Peut-être est-ce le vif souvenir de cette soirée, des impressions que nous y reçûmes et de celles que nous trouvâmes quelques semaines après à Plouay, qui nous a poussé à tenter ce renouvellement. Mais c'est aussi, bien certainement, que nous ambitionnons de rendre hommage à la mémoire de nos anciens chanteurs populaires. Nous avons souvent rêvé de leur consacrer un monument plus digne d'eux. Nous eussions aimé à dire en quoi, selon nous, ils ont mérité que nous ne les oublions pas. Ils représentent plus qu'on ne pense en Bretagne ; surtout dans l'histoire du peuple des campagnes, dont ils sont sortis, et que seuls ou à peu près, ils n'ont pas abandonné. Ils nous ont donné une littérature populaire au moins curieuse et attachante, si elle n'est pas foncièrement originale, puisque le germe, à ce que nous croyons, en est venu d'ailleurs. C'est un livre entier qu'il faudrait pour bien parler d'eux. Ne sachant si jamais ce livre pourra être fait, nous avons voulu, — on n'a pas su le comprendre une première fois, — défendre leur mémoire contre le dédain des intellectuels pétris d'« artissime » et qui tentent déjà d'introduire cette pernicieuse idole dans la littérature bretonnante ; contre la louange manquant de réserve de ceux qui toujours parlent d'eux et montrent à tout bout de champ qu'ils les ignorent ; contre les artifices des faussaires qui ont truqué leurs œuvres loyales à eux, pour les accommoder à leur ambition personnelle secrète ou à leur goût transitoire ; contre le rapprochement avec d'impudiques grattés qui osent se réclamer d'eux pour écouler leur marchandise frelatée, comme la *qwerz nevez war ar baudiou en auto hag o zorfejou horrupl.* sans se douter que l'apparition de la littérature de colportage a causé justement la déchéance de la véritable littérature populaire bretonne, sans se douter du moins qu'il est des gens à faire une différence ; contre enfin le rapprochement avec tous les exhibitionnistes, échappés de

cafés-concerts, marchands au détail de mélo pseudo-breton, qui voudraient nous faire admettre comme entrant dans la tradition bretonne leurs inepties, leurs fadaïses et leurs niaiseries en faux patois français.

Faire mieux comprendre un genre si spontané, dont *Yves de Priziac* nous semble avoir été une des dernières manifestations, c'est une raison suffisante pour faire passer ces vieux thèmes, (qui aujourd'hui peuvent nous paraître bien légers, nous ne cherchons pas à en disconvenir), avant des essais plus modernes, tout modernes, qui quoi qu'ils valent pourraient être plus directement utiles à la constitution d'une littérature nationale, ou pourraient nous tenir plus à cœur étant plus personnels. Mais combien nous regrettons de tenter ces renouvellements en français, de ne pouvoir renvoyer nos lecteurs à un renouvellement en breton ! Réellement, n'éprouvent-ils pas quelque honte, eux qui « aiment » tant, tant, ah ! tant ! ce « beau pays », à avoir besoin d'un truchement pour prendre contact avec ce qu'il a de plus intime et de meilleur ? Ne sauraient-ils concevoir que les textes eux-mêmes sont beaucoup plus simples, beaucoup plus directs et beaucoup plus émouvants que toute traduction en langue littéraire ? Ne se disent-ils pas que l'allure du poème original ne peut se retrouver dans l'adaptation, et que leur paresse, en somme, les prive de quelque chose d'assez sensible ? Ne peuvent-ils penser enfin que l'alliance intime des paroles et de la mélodie, — d'une mélodie bretonne ! — fait énormément pour la saveur et la valeur de l'original ? Tout-de-même, nous ne les croyons pas si intelligents, — à moins toutefois qu'ils n'y tiennent absolument ? Et nous espérons qu'ils sauront déchiffrer cette combinaison des versions recueillies par nous à Baud (B), Plouay (Pl.) et Pont-Scorff (P.-S.). C'est beaucoup pour eux que nous la donnons ; c'est aussi pour les spécialistes qui pourront y relever, on ne sait jamais, des détails dont nous ne savons reconnaître la valeur, ou des particularités linguistiques intéressantes, bien que nous n'ayons voulu laisser passer que les plus saillantes et que nous ayons tenu à ramener le texte par ailleurs au vannetais littéraire de *Brittia*.

- B. *Oeit é Ivon Berjen d'er vein eur,
Ha mar da d'er gér ne vo ket peur, gé !
Mar da Ivon d'er gér én buhé,
Biken parréz Persken peur ne vé. (ne vehé).
Groah er Vilodrein, groah ag en ti,
Karget hé halon a velkoní,
Deu uégent dé ha noz é ma bet,
'Sell oh Ivon Berjen de zonel.*

Ha hi e grapé ar er vangoér,
Sellet mar dé Ivon Berjen d'er gér.

- Pl. Tri-huéh kar e oé én ur vanden,
E oé ohté tri-huéh marh melén.
Iwañnic Prijac oé er hetan,
Hag e oé geton ur marh melén.
Hag e oé geton ur marh melén,
Hag ur brid aleuret én é ben.
Hag ur brid aleuret én é ben,
Tal' hanlér-hant skoed, ma ne hré ohpen.
Hag Iwannic Prijac e laré,
D'é charetizion un dé e oé :
« Pe baseemb manér Kervilodet,
Me charetizion, chariamb dousic.
« Me charetizion, chariamb dousic,
Get en eun mar vehemb kleuet.
- B. « Me meüéleu, touchet me har plén,
G'en eun mar kleu Eutru er Vilodrein.
« Mar da Eutru 'r Vilodrein ha kleuet,
Ha me zo mé sur de vout lahet. »
- P.-S. Manér er Vilodrein ou devezé paset,
- Pl. Ha biskoah ne vehent ket bet kleuet,
Biskoah ne vehent ket bet kleuet,
- P.-S. Penaüit er goh groah mileget.
- Pl. Penaüit er hroahic mileget,
Oé komanset d'huchal a boéz d'hé fen,
Oé komanset d'huchal a boéz d'hé fen :
« Ariü é en ol charetizion ! »
- B. Ne oé ket hoah hé honz forh laret,
Eutru er Vilodrein p'en dès ariüet.
- Pl. « Na démat d'oh-hui, Wañnic Prijac.
Pélzoic é oen ' klah hous atak.
« O na diskennet ha deit én ti ;
Lakeit hou kezec ér marsaosi.
- B. « Lakeit hou ronsed ér marsaosi,
Ha goleit gi (hé) get tapiseri.
« Ha goleit gi get tapiseri :
- Pl. Hui e zei de goéniein dadomb-ni.
- B. — Eutru er Vilodrein mé n'en dein ket.
Rak d'er gér ' ma ret d'ain mé monet.

« Ha skriüet zo d'ain mé ur lihér
En déieu man de zonet d'er gér. »

- Pl. Pen dé Iwañnic Prijac ér gambr,
Ean e son get ur flaüit argand,
Ken ne laré 'n hol damezelled :
« Iwañnic Prijac ' vo ket lahet ! »
Ken ne laré er verh ag en ti :
« Iwañnic Prijac vo me hani ! »
- B. « Me meüél tro-té er berlimeu,
Ma hamb de luemmein er houtelleu !
— Eutru er Vilodrein, mar me haret,
Hag ar blas hou ti me lahet ket.
- Pl. « Eutru Kervilodet mar me haret,
Ar leurhen hou kambr n'em lahet ket.
« Rak men goéd e zo ru ha brillant,
Hag e gousiei leurhen hou kambr.
- B. Me zo saüet ag er goéd roial :
Péhed é m'é hei men goéd ar en doar.
— M'es mé chas kouchant ha levridi
E cherro te hoéd èl m'en taolis ;
- Pl. « Na me m'es mé chas, chas levréidi,
E lipei er goéd a bom ma skuilli.
- B. — Lahet mé é korn hou marsaosi,
M'é kleuo me jao Rubañni. »

É jao Rubañni, p'en des kleuet,
Tèr dor hoarn ar 'r marsaosi des hachet.
« Deüéhadic mat é hues ariüet,
Ivon Berjen a p'en dé lahet ! »
- Pl. Kri e yé (ez eo) a galon neb ne ouélézé,
'Manér Kervilodet un dé e oé,
'Huélet er charetizion tri ha tri,
Krouget oh goèlennou o hiri...

LAVAROU KOZ

DIWAR MIZ MAË

(Dreist-holl e Treger (T.), e Kerne, (K.), hag e Leon (L.) .)

*Pa erru miz Ebrel,
Kousk an ozac'h hag ar mevel;
Pa deu miz Maë,
Lar ar wreg d'ar vatez:
« Deomp ni ive. »*

*Pa ra glao d'an de kenta Maë
Kerneviz a gann o grage.*

*Digant Kala-Me,
Goulennit da be zeiz Nedelek a ve. (K.)*

*P'eur e kerz al labourer d'e bark?
En miz Ebrel, c'hei kent mar gallo,
En miz Maë, c'hei pa garo:
E vo pell an de pa savo. (T.)*

*Pa zeu an delliou araok ar bleun,
An ever jistr en defe keun.*

*E miz Mé
Gliz bemde,
Glao beb eil de (K.)*

*E miz Maë,
Gliz bemdez,
Glao beb eil dervez. (L.)*

*E miz Maë,
Glao beb eil de,
Re bemde,
Nemet en noz e ve. (T.)*

*Glao bemdez a zo re,
Nebeut beb eil de
A zo mat tre. (K.)*

*Bannac'h glao miz Maë,
Pa grog, a bad eiz de.*

*Grizill markouilh e miz Maë
A laka kerc'h e lec'h ma ve.*

*Da viz Maë
Ar c'hezeg a daol o zaë.*

*Da viz Maë,
Ar segal a lamin dreist ar c'haë.*

*Pardon an Drindet kerc'h dizac'h,
A-benn seiz sun goude ve barz ar sac'h. (T.)*

*Miz Maë eo ar c'haera,
Miz Even an tomma;
Gouelen hag Est,
Ar re-ma ar mest'. (T.)*

*Pask glavet,
Ebrel ezventek,
Ha Maë koumoulet
A lak an arc'h da vean barrek.*

*Pa ra glao en miz Ebrel,
Ve bara-lae en Keriell;
Ha pa ra glao en miz Maë,
En Gwaz-Arc'hant e ve ive. (T.)*

*Loar Ebrel e miz Mé,
Gwas ' vit an diaoul ez e.*

*Pa gan ar gaouen vraz,
An amzer a deu kraz.*

*Doue a ra ar zé
Dioc'h an amzer a ve.*

*Ne zervich ket toneri,
O va zudigou paoull!
Gant eur gastoloren doull:
Pa ne jom nitra enni.*

*Brumen vór
Tommder e gor.*

*Mogeden diwar vór:
Heol tomm ken faout an or.*

*Pa gano an druzunel
Em bo lèz leun va skudel.*

*Goude Ebrel da fin Eost,
Da dan ebet ne da tost.*

*Pa ve ar bleun er gwiniz
E vihana ar lèz livriz. (K.)*

Me halon zo é Breih-Izél

Me halon zo é Breih-Izél
 Ne vern men ' ma er horv-man,
 Me horv skuih énon peb ézel.
 Tro 'n dé, tro 'n noz é harman :
 Me halon zo é Breih-Izél,
 Me halon n'é ket aman.

Aman é teil er ger vras é kreska bleu er Boën ;
 Poënieu er Peur divroel, débrou 'hrant me sepred...
 Me halon e zo duzé, ar dreuz en ti karet
 Léh ma hunvréer é peah 'tal en or goudé koén.
 Aman ar en énéañneun un aùél yein e hud ;
 Peb unan hra aveiton, ne sella dén get dén...
 Me halon e zo é bro en druhéieu kristén,
 Me halon e zo duzé émesk ré tuem me zud.
 Aman ma toul er Péhet : èl loñned ar me zro,
 Mouéhieu en Drouk e gleans o hudadenneun lous :
 Me halon e zo duzé, én ilizieu didrous
 Léh ma teuhlina gredus marteloded mem bro.
 Aman ma strih ar un dén ; ér rabinieu digor
 Hirvoud hran d'en aod ken braù 'n é huiskemant lanneun :
 El un éezen vihan draillet get en tonneun (1),
 Me halon e zo duzé é chajelleun er mor.
 Pèl duzé pen ér Gornok na mar karet monel,
 Én tu ral d'er mañnéieu ha d'en aodeun bourus,
 O ! hui e huélo marsé, dianvézour eurus,
 Er vro léh ma me halon, er vro 'n dès men gañnet...
 « O éezenneun Hellas, éezenneun Hellas,
 Ken pinùik hou liorheu, ha peurbadel hous héol,
 Emesk en éezenneun brudet oh drest en hol,
 Ha télenneun eur mil barh dré er Bed hou meulas !
 « Ha neoah mont devadoh biskoah n'em ès hoantel,
 Bèuein énoh ne hrechen eit argant nag eit eur,
 Rak me halon zo duzé, én éezenneun peur
 Ma kleuéer mesk o herrek yeh santél er Gelled. »

BLEIMOR.

(1) Tonn e zo er gir brehonek koh eit laret « vague ». — Pen ér... « cap sur... ». Hellas, « la Grèce ».

UN NOUVEAU PUBLIC

(suite)

On aurait tort de limiter le public breton à nos nationaux strictement. On peut se demander même s'il n'y aurait pas plus d'étrangers à s'intéresser intelligemment à la Bretagne que de Bretons authentiques. Ils ont moins d'idées préconçues, moins de sot esprit de résistance, sentant qu'ils ne sont pas qualifiés pour parler des choses de notre pays ; ils savent que la discrétion est le premier devoir de l'étranger ; ils s'avouent étrangers, alors que bien souvent ils le sont moins que nos compatriotes. Et ce sont peut-être eux les plus surpris de l'état de la Bretagne et de la veulerie de ses habitants. Que de preuves nous en avons !

On trouve parmi ces étrangers des éléments du premier ordre dont un mouvement intelligent saurait vite se servir. Le rigorisme dans le cas présent serait une grosse faute. Evidemment, rien ne vaut comme d'être de sang breton. Mais on a trop de preuves aussi que c'est souvent bien insuffisant. Et il semble qu'il vaille mieux s'en tenir à une formule plus large : pour être utilement Breton, il suffit d'avoir quelque chose dans le ventre, et de s'être laissé assimiler par la Bretagne celtique. D'où nous tirons encore argument en faveur de la nécessité d'instaurer en Bretagne une culture celtique effective et puissante.

Pour bien comprendre la Bretagne, quelque chose dans le ventre est indispensable. C'est crûment dit, mais l'expression est si juste... ! C'est le tort des « régionalistes » de n'y avoir que de la paille, — ou du cidre. Ils prouvent ainsi qu'ils ne sont que la balle de la récolte bretonne, car de tout temps on a reconnu que si une race a quelque chose dans le ventre, c'est bien la celtique. Il n'est que trop significatif qu'on puisse avoir l'occasion de constater qu'une Hollandaise (ayant des origines françaises, il est vrai) comprenne plus sûrement la musique bretonne qu'un « Duhamel » qui en fait pourtant métier. Il n'est que trop édifiant qu'on puisse se sentir en plus intime communion de goûts avec un Français de race, Beauceron

pour préciser, qu'avec la plupart des sept cents « régionalistes » immatriculés. Les lettres dont nous allons publier des extraits éclaireront admirablement tout ceci. On y verra notamment que notre ami est déjà assez Breton pour avoir horreur de Rennes ; horreur que les Rennais susceptibles (s'il y en a) sont priés de ne pas prendre au tragique.

« Je vous remercie des multiples renseignements que vous m'avez envoyés dans vos deux lettres. Je n'ai point encore demandé de recueils de musique galloise si obligeamment désignés par vous. La plupart coûtent très cher et l'on n'est pas sûr de ce que l'on trouvera là-dedans. Cependant je demanderai probablement quelques-unes des mélodies qui sont recommandées par l'ami étranger dont vous me parlez. »

Il s'agissait du grand recueil écossais de Mrs Kennedy Fraser : *Songs of the Hebrides* ; recueil que notre ami, (si pour plus de commodité nous osons l'appeler ainsi, en dépit d'une forte différence d'âge entre nous), est peut-être le seul en Bretagne à posséder, et pour lequel il a une admiration absolument sans bornes. Nous disons ceci afin de montrer l'utilité de la musique celtique pour attirer l'attention des gens de goût sur le véritable génie celtique. Ce n'était qu'un « début de relations », comme disait notre correspondant un peu plus loin. La musique celtique fit beaucoup pour les resserrer. Et il n'y a guères qu'avec cet ami que nous ayons eu l'occasion de nous entretenir longuement et inlassablement de cette « matière » si captivante.

« Si je vous retrouve [ici] à Rennes l'hiver prochain, nous recauserons de cela. Je ne sais si les destins vous inclineront doucement, malgré vos faibles désirs, vers la noble cité qui s'honore de ma présence, mais j'en serais, pour mon compte, très heureux... »

On parlait toujours en effet de la Bretagne. De laquelle, inutile de le préciser.

« J'ai, pendant les vacances qui finissent, surtout respiré l'air rennais ; non par plaisir, mais par devoir professionnel... Au début du mois d'août, pendant une dizaine de jours, j'ai parcouru le centre de la Bretagne, de Loudéac à Château-neuf-du-Faou. Mes yeux et mon cœur de Breton y ont eu de nombreuses joies, surtout dans la région de Brennilis, La Feuillée, Commana, Sizun.

« La semaine prochaine, me trouvant en liberté avant la

rentrée hivernale, je vais aller passer quelques jours à Guémené-sur-Scorff, qui, je crois, vous est cher, et au Faouët. Je n'ai pas, comme vous, pénétré dans les profondeurs sommeillantes mais toujours vivantes de la Keltia et je me contente de butiner un peu superficiellement les fleurs de la Bretagne Armoricaïne. »

C'était daté de septembre 1910. En mars 1911, nous recevions la lettre suivante, plus importante :

« Je viens de lire votre lettre et vous fais savoir immédiatement que vous pourrez m'apporter à votre prochain voyage le recueil de Guillem et Herrieu, dont vous me parlez, et que je ne m'étais pas encore procuré.

« Voulez-vous aussi, puisque vous êtes presque de la maison, faire part à M. Loeiz Herrieu de ma souscription au recueil « *Guerzenneu ha Sonnenneu Bro Guened* » qu'il doit éditer au prix de 2 fr. pour les souscripteurs ? J'allais le faire directement. Les nouvelles mélodies que vous me transmettez sont, en effet, très intéressantes. »

Ce qui n'empêche pas que le plus grand nombre des régionalistes soi-disants bretons les ignore encore. — Après nous avoir précisé qu'il n'est pas « de ceux que leur profession marque d'un sceau indélébile pour toutes les circonstances de la vie quotidienne et qui portent toujours cette profession comme « une cocarde à leur chapeau », notre correspondant nous fait part de ses scrupules personnels à donner dans le mouvement breton, et revenant sur une discussion terriblement serrée, une véritable bataille à nous livrée quelques jours auparavant, il nous fait des objections que nous savons être celles de plusieurs, mais qui constituent en même temps un précieux document sur l'état d'esprit des républicains bretons.

« ... Seulement, — et c'est ici la considération qui m'empêche d'adhérer complètement à votre mouvement et je vous l'ai déjà laissé entendre, — je suis républicain *in æternum*. » (*On verra ça*). « Je le suis, si je puis le dire, par constitution, par tempérament d'esprit, d'une façon congénitale. » (*Eh bien, et nous ?*) « Absolument seul de toute ma famille à l'être, d'ailleurs, et l'étant depuis que j'ai commencé à penser, je n'ai jamais varié dans l'assentiment que j'ai donné, non point à tous les hommes qui ont représenté le régime, certes, mais aux principes, lesquels, vous le savez bien, sont directement opposés à ceux sur lesquels s'appuient les droits « du trône et de l'autel ».

« Or votre mouvement, tel que vous l'exposez, et vous aurez beau protester, » (*Allons ! Bon !*) « ira inévitablement, s'il n'y est pas déjà, à se trouver en opposition avec les principes républicains. » (*Ah ! si l'on s'en f... !*) « Il ne peut pas en être autrement, et vous-même, au cours de la discussion chez F., n'avez-vous pas dit « ... S'il nous faut pour cela appeler le Roi, nous l'appellerons. » (*Certes ! Mais qu'aviez-vous dit avant ?*) « Ne croyez pas que j'aie été chagriné de cette phrase et que j'en aie perdu toute estime pour vous : je l'attendais, elle était inévitable, elle est logique, vous arriverez à cela nécessairement, » (*Puisque c'est vous qui le dites... !*) « et nécessairement aussi vous trouverez contre vous le gouvernement qui est actuellement celui du pays, quoique vous prétendiez pouvoir collaborer avec lui dans votre œuvre. » (*Oh ! ce sera comme il voudra !*).

« A une œuvre très exactement limitée dans un domaine spécial, soit purement archéologique, soit purement littéraire, soit purement musical, soit purement artistique... vous me verriez adhérer complètement. Mais votre mouvement est social et général et aura nécessairement le sens que j'indiquais plus haut. C'est en y adhérant que je me trouverais et me sentirais en contradiction avec moi-même. »

Non, mais, où sont les aristocrates ! Un petit mouvement bien fin, bien clos, purement jouisseur ou spéculatif, s'exprimant en des ouvrages ne se vendant qu'en éditions de luxe, étant ainsi sans influence, sans portée, voilà ce qu'il faut... puisqu'on est républicain, et donc démocrate. Mais un mouvement « social », « général », remaniant profondément la nation bretonne et en tirant un parti insoupçonné, ah non ! ça ne va plus, car ça pourrait tourner mal pour Marianne qui ne veut pas marcher. Autrement dit : on veut bien d'un mouvement intellectuel, à condition que l'on n'ait à rien vouloir de tout ce qui peut en assurer la vitalité ou la valeur sociale. Il paraît en outre que ce serait se mettre en contradiction avec soi-même que de cesser de l'être ainsi. Il paraît que c'est logique. — Les gens modérés appellent cela un raisonnement de cheval ; d'autres, plus crus, un raisonnement de boudin frit. Soyons plus convenables, et disons que c'est seulement un raisonnement d'homme sérieux. — Et voyez donc le reste.

« Je souhaiterais autant au moins que n'importe qui de vous, qu'une muraille de Chine fût venue préserver la Bretagne de la banalisation que répand sur elle le flot monotone de la

civilisation et du cosmopolitisme, » (*Que faites-vous donc de la pensée de vos Grands Ancêtres, républicain ?*) « et je souffre à crier, (tout simplement dans mon âme d'artiste) à voir par exemple ce qu'est devenu, par le fait du tourisme et du parisianisme, le pays de Trégastel à Perros que mes yeux de petit enfant ont vu il y a trente ans dans sa splendeur encore vierge. Mais je ne suis pas un esprit mystique et l'évidence des faits m'écrase. A ce point de vue, je suis venu trop tard dans un siècle... vous connaissez la fin. Le cours des ans ne se remonte pas. »

... disait M. Joseph Prudhomme. Rome ayant vaincu les Germains ne devait jamais être vaincue par eux. Et le Pays de Galles ayant failli être anglicisé au dix-huitième siècle ne devait jamais reprendre le dessus. Entendu ! Entendu ! Connu ! Archiconnu ! Ah ! vous nous faites bâiller, vous qui êtes entré trop tôt dans un monde... trop jeune. Vous avez bien retenu, M. G., les propos compromettants tenus par nous chez F., mais vous souvenez-vous aussi bien d'une autre phrase émise le même soir : « Vous ne connaissez pas notre génération. Je vous promets bien qu'elle vous réserve des surprises ? »

« Je le répète : toute œuvre précise, restreinte, bien délimitée, musicale par exemple, a mon entière approbation et mon encouragement sous toutes ses formes. » (*Hein ? Quoi ? Mais il n'y a plus de mouvement musical celtique spontané ! Le cours des ans ne se remonte pas, voyons !*) « Mais comme mouvement général... j'ai de la méfiance dans mon cœur républicain. » (*Oh ! ce cœur républicain ! J'ai un cœur républicain, tu as un cœur républicain... Quel poème ! Heureusement qu'on nous permet de nous en moquer !*) « Pensez-en ce que vous voudrez. Vous semblez en ce moment (je dis vous, c'est-à-dire l'U. R. B. que je ne connais que par vous-même, par le plaidoyer que je vous ai entendu prononcer) vous semblez, dis-je, penser » (*L'U. R. n'a jamais rien pensé*) « que l'appel au Roi peut être un jour une conséquence de votre mouvement : mais je me demande s'il n'arrivera pas assez vite qu'au lieu de voir dans cette attitude une conséquence, vous n'y aperceviez un principe par lequel il faut commencer. »

Et quand cela serait ? Est-ce cela qui prouverait que notre mouvement soit nuisible à la Bretagne ou à la France ? Mais où est donc votre amour pour Marianne, que depuis deux ans vous n'avez pas jeté le cri d'alarme et ne l'avez suppliée de se ressaisir ? Vous vous êtes borné à écrire au sommet de votre tour d'ivoire :

« Et dans ce sens, vous le comprenez bien, je ne marche plus du tout, si j'ose m'exprimer ainsi.

« Votre mouvement pris dans son ensemble, me paraît sous cet aspect, devoir fatalement se heurter à des faits solidement établis, (je suis un esprit positiviste et pas mystique pour deux sous) » (*Sauf quand il s'agit de la préexcellence en soi de la République anti-bretonne*) « ...résultant du régime politique qui est celui de la France, et je n'arrive pas à comprendre comment, avec l'ampleur que vous lui donnez [à votre mouvement], il peut s'harmoniser avec l'état de faits et le mouvement d'idées (politiques, administratives, gouvernementales) qui est l'ossature de toute la vie du pays depuis... depuis quelques années, avouez-le. »

C'est bien simple, ce mouvement d'idées, etc... on ne s'en occupe pas, (pour être poli). C'est à lui de s'arranger avec nous. Rien ne nous presse au fond, car nous sommes assez sûrs de son sort. Et qu'il existe depuis quelque temps, la belle affaire ! Il y avait jadis un Roi en son Louvre depuis... depuis quelques années, avouez-le. N'empêche qu'on l'a pris, qu'on l'a emmené, qu'on « lui a coupé la tête de dessus ses épaules et laissé son derrière se promener » pour employer certaine périphrase bretonne. (*Trohet é ben aziar é ziskoé, ha laoskel é rér de valé*). On ne voit pas pourquoi on aurait plus de respect pour Marianne, si elle se refuse à s'acheter une conduite.

Ce qui suit ne serait pas contresigné par tout le monde et c'est pourquoi il nous amuse de le reproduire.

« Cela dit, ne croyez pas que cette opposition d'idées entre vous et moi rende moins sympathique à mon esprit votre propre personnalité. On tire, je crois, plus de profit à fréquenter des gens de parti opposé, qu'à voir uniquement ceux qui sont « de votre bateau », et je n'ai jamais manqué à rechercher un profit de ce genre. Et vous m'apprenez des choses que j'ignorais. Si je fais de fausses interprétations, vous me rectifierez et je suis toujours très heureux de vous revoir.

« L'illogicité que vous relevez entre mes vœux pour le salut de la Bretagne et ma résistance à apprendre le breton est en effet assez forte. Seulement, vous qui donnez tout votre temps, toutes vos journées à votre œuvre, vous ne vous rendez peut-être pas compte que j'ai souvent des occupations plus pressantes et plus sûrement utiles que celle-là... ; je ne parle pas seulement de mes occupations professionnelles. »

Quoi donc, alors ? Lire Faguet ou Angellier ? Per Pro-

nost, Lan Inisan ou Mlle Cadoret peuvent « étaler », quoiqu'en breton — ou parce qu'en breton..

En post-scriptum :

« Je viens de lire dans le « Tableau de la Géographie de la France » par Vidal de la Blache :

» Les auteurs bretons des IX^e et X^e siècles écrivaient : « On sort du Pays de Rennes pour entrer en Bretagne. »

« La phrase me plaît. »

La joie de notre correspondant ne connût plus de limites quand nous lui transcrivîmes un passage de M. Loth dans *L'Emigration bretonne en Armorique*. En 824, l'empereur, (Louis Le Débonnaire), réunit de nouveau ses forces pour dompter une nouvelle révolte d'un chef breton, Wihomarch, et se rend d'abord à Rennes, « cité qui touche aux confins de la Bretagne » (*sic*). En 850, Nominoé et le comte Lantbert, son allié, d'origine franque mais élevé en Bretagne, viennent assiéger Rennes. La garnison terrifiée met bas les armes « et est exilée en Bretagne » (*sic*). — On reconnaît bien là les ancêtres des Rennais. — Nous savons que les vastes cervelles régionalistes vont se liquéfier en larmes devant notre particularisme, mais nous savons aussi que nos amis rennais, qui ne sont pas régionalistes, comprendront la plaisanterie.

Reprenons nos lettres. Celle qui suit prouve que décidément M. P. Guieysse n'a jamais été qu'un naïf et un aveugle volontaire, et que M. Malard a raison, que M. Malard est un maître, que M. Malard est un doctrinaire qui balance M. Maurras, puisqu'il a su reconnaître comme lui et par une autre voie, que république et régionalisme sont inconciliables. — Seulement, à force de nous le dire, les républicains finiront par nous en convaincre :

17 Décembre 1911.

« J'ai bien reçu, il y a quelque temps, les statuts de votre nouvelle société et après réflexion, j'avais réservé mon adhésion et je le fais encore.

« La raison ? C'est que je ne suis pas sûr du tout de son caractère politique et que ma qualité de fonctionnaire tout autant que mes convictions *m'imposent* une certaine réserve en pareille matière.

« Je vous entends d'ici vous récrier bien haut et me charger d'anathèmes avec la fougue de [...]. Mais je persiste. J'ai bien lu la clause qui dit qu'on ne s'occupera pas de politique

ni de religion, mais j'en ai déjà tant vu de ces clauses-là ! Il me semble d'ailleurs impossible qu'une action sociale et étendue comme sera la vôtre puisse rester absolument à côté de ces questions-là.

« Et il ne m'est pas possible — pas possible, vous entendez — d'adhérer « a priori » à une société comme celle-là, ignorant absolument quels en seront les membres et les dirigeants. C'est en somme et « grosso modo » (excusez-moi si par hasard je dis ici une énormité) c'est dis-je, un succédané de l'ancienne Union Régionaliste. » (*Pan ! Encaissez, Messieurs de la Fédération. Ce n'est pas volé. On vous a toujours reproché de n'avoir pas su au moins couvrir votre scission par une réforme profonde de l'action bretonne.*) « Or, jamais, jamais je n'aurais voulu faire partie de celle-là. Je crois que vous niez qu'elle eût une couleur politique : c'était pourtant patent, évident.

« La Société nouvelle n'en aura peut-être pas. C'est possible. Mais je me réserve. Je ne vous dis pas ici : « Non » d'une manière définitive, mais je veux « voir venir », comme on dit ; je serais très heureux de vous rendre un service personnel, comme vous le demandez ; ma sympathie pour vous, pour votre cause, vous la connaissez ; mais je n'ai point (pour les deux raisons que j'indiquais plus haut : ma qualité, ma conviction), la liberté que vous avez, vous, de vous mouvoir dans tous les sens de la question régionaliste.

« L'action régionaliste peut cacher les desseins politiques les plus compromettants, » (*Seigneur Dieu ! Quelle est cette voir d'outre-tombe ? Et vous, Parker, Le Berre, Herrieu, avez-vous donc tant de politique et l'âme si noire ?*) « ... et je désire voir à l'œuvre la nouvelle société. Après, nous en recauserons. »

On n'en eut point l'occasion. Cependant, le 3 mars 1912, nous recevions encore cette lettre :

« J'ignorais complètement qu'il y eût une question des « aéroplanes » en Bretagne, et qu'une polémique existât dans les journaux à ce sujet, et qu'il y eût encore des souscripteurs aux noms vaudevillesques... Vous m'apprenez tout cela. Les feuilles publiques, surtout celles qui se publient ici ne sont pas ce à quoi je demande la matière de ma vie spirituelle ou de mes méditations intérieures, et je fréquente peu chez elles.

« Mais ce n'est point pour cela — certes ! — que je prends la plume. Je saisis plutôt cette occasion pour vous dire que j'espère, je désire, j'« appète » que vous ne demeurerez pas froissé de ce que j'aie refusé, il y a quelque temps, de payer la cotisation qui m'a été présentée pour devenir membre de votre société. Je ne peux que répéter ici à ce sujet — et exac-

tement — ce que je vous ai dit jadis sur ce point, et cela n'est pas bien nécessaire, car vous vous le rappelez certainement. J'ai bien vu les noms de certains des premiers membres de ladite société, et je ne prétends pas du tout qu'ils me soient suspects, mais je désire — ainsi que je vous l'ai dit — voir la société à l'œuvre et connaître « de visu », si je puis dire, ou encore « a posteriori » et non « a priori » son but et surtout, surtout, *ses moyens*.

« ... Comme je vous l'ai dit, je réserve mon adhésion à votre société ; cela n'est point une façon de me dérober, c'est la formule inévitable résultant de toutes les conversations que j'ai eues avec vous sur la question depuis le premier jour où nous en avons causé. »

Nous espérons que lorsque notre correspondant aura vu clairement que la Fédération n'a pas de moyens et se refuse à en avoir, il sera rassuré et n'hésitera plus à s'y faire inscrire. — Mais ne plaisantons pas ; car tout ce que nous avons voulu prouver, c'est qu'un vaste mouvement d'opinion en faveur de la Bretagne serait dès maintenant possible et que l'inertie et l'incapacité des organisations constituées s'avèrent de plus en plus coupables. Oui ou non, cela changera-t-il ? Cessera-t-on de considérer Carhaix comme la clef de la situation ? Voudra-t-on penser à d'autres recrues que celles que peuvent fournir les anciens contingents de l'U. R. B. ? Le scandale va-t-il durer ? Se mettra-t-on enfin en mesure de nous prouver qu'il ne faut pas chercher hors de Bretagne le point d'appui de notre levier ? Combien de temps attendrons-nous encore ? Et qu'on ne dise pas que celui dont nous avons rapporté l'avis n'a pas le droit d'élever la voix, car nous déclarons assez mérité le droit de nationalité qu'il revendique :

« Merci beaucoup de vos indications pour les Mélodies écossaises. » (*Où sont les régionalistes qui s'intéressent aux mélodies écossaises en Bretagne ? Monsieur le comte Henry Thibaut de la Guichardière, de Champagne, a toujours trouvé ridicule que par l'entremise de la Fédération nous ayons essayé d'attirer l'attention sur elles.*) « J'en profiterai, surtout si elles ont un accompagnement de piano, ce qui les rendrait bien plus agréables comme exécution pour moi et je vous demanderai alors le nom et l'adresse de votre correspondant, puisque c'est le plus commode moyen de se les procurer... »

« ... J'ai beau avoir quitté Rennes, je suis dans la Haute-Bretagne, (arrondissement de Redon), et autant ici qu'à Ren-

nes, je me sens loin de « la Bretagne », qui est uniquement celle dite Basse.

« Je sais bien que je n'ai aucune goutte de sang celte ni breton dans les veines, mais je vous avoue que, imprégné comme je suis du vrai pays breton et de la vie bretonne dans tout ce qui constitue leurs éléments, » (*Et la langue, hé ?*) « ... et cela depuis ma plus lointaine petite enfance, (surtout, faudrait-il lire peut-être, dans celle-ci) je me sens autant de droits que bien des purs Celtes, et plus que certains sans doute, de la revendiquer comme mienne, de l'aimer et de la célébrer comme telle.

« Honni soyez-vous si mal en pensez ! »

Il vous manque encore la langue. Nous ne céderons pas là-dessus. Honni soyez-vous si mal en pensez ! — Un mois après :

« J'ai trouvé l'autre jour, dans mon courrier, la carte contenant un air breton que vous avez bien voulu transcrire pour moi. Il m'a beaucoup plu ; il est simple et profond et d'une jolie ligne, et les paroles, même à travers l'adaptation française, me donnent l'impression d'un petit chef-d'œuvre. Merci bien. » (*Il s'agit d'un air de Le Moal : Mam ar Martolod. Cela vous rappelle-t-il quelque chose, messieurs les Régionalistes ?*)

« J'ai quitté Lorient sans vous revoir... J'ai été de là dans le pays de Morlaix que je ne connaissais, pour ainsi dire, pas. Saint-Jean-du-Doigt m'a laissé un souvenir exquis : mais vous savez que je contemple les lieux bretons d'un point de vue pittoresque, extérieur, disons même un mot qui vous déplaît : « artiste », et à vous ce paysage aurait peut-être complètement déplu. — En tout cas, je puis vanter sans crainte la journée qui fut celle du pardon du Folgoët, le 8 septembre, car elle fut singulièrement forte comme expression de vie bretonne, celle-ci totale, sincère et à peu près sans mélange.

« J'ai aussi passé huit jours au Faouët, que j'aime beaucoup et qui a, pour ne pas être suspecté par vous, la chance de se trouver géographiquement dans le Morbihan. » (*Merci. Ne vous gênez donc pas. On sait bien qu'on a toutes les petites ici. Seriez-vous régionaliste à votre insu, M. G. ?*)

« Je réclame, puisque vous me l'avez offerte, votre assistance pour me procurer le recueil de mélodies écossaises, (à 1 sh. 6 d. je crois) que vous m'aviez prêté à Lorient. J'attendrai avec impatience le moment où vous pourrez me le faire parvenir ; beaucoup de ces mélodies m'ont profondément charmé. Mais le choix qu'en a fait Bourgault-Ducoudray pour son recueil en est tout de même un très judicieux florilège. On me

les a jouées à Lorient, un violon faisant le chant et le piano accompagnant, et c'était tout-à-fait délicieux. »

Enfin, arrivons à la dernière lettre reçue du même, (le 30 octobre 1912) et sans commenter davantage ces lettres auxquelles nous renverrons souvent sans doute plus tard, demandons à tous nos amis si cette lettre que son auteur qualifie de tiède, n'est pas un des plus forts stimulants que jamais militant ait pu recevoir :

« Je me fais un plaisir de vous envoyer à vous-même ma cotisation pour l'abonnement à *Brittia*. Je vous avais dit jadis, quand vous m'engagiez à m'abonner à *Dihunamb*, qu'il me paraissait dénué de bon sens de m'abonner à un journal intégralement écrit en breton, moi qui n'en comprenais pas un mot. Et je vous prie de croire que je n'ai pas changé d'avis. » (*Et vous avouez cela ? A votre âge ! De qui faut-il espérer se faire comprendre, alors ?*) « Semblable objection ne pouvait se poser pour moi en ce qui concerne la revue que vous venez de fonder si bravement. Et je serai très heureux de suivre, dans les pages que je peux lire, la campagne que vous entreprenez.

« Ne vous étonnez pas de ne trouver ici sous ma plume aucune appréciation précise de votre effort naissant :

« D'abord je me sens tout-à-fait incompetent pour porter un jugement motivé sur la question du régionalisme breton, n'ayant jamais étudié celle du régionalisme en général.

« Ensuite, vous savez par les propos — un peu rapides et incoordonnés, il est vrai — que nous avons échangés jadis sur ce point, quelles sont les difficultés qui m'apparaissent dans la voie où vous vous engagez. Il n'y aurait aucun intérêt à les reprendre ici. Je vous approuve, d'ailleurs, de ne pas vous en montrer effrayé, et *très sincèrement* je ne formule en moi-même, malgré ce que vous m'avez pu entendre dire jadis, aucune prophétie concernant votre avenir. Encore une fois je me sens tout-à-fait incompetent pour cela.

« Vous savez à quel point j'aime, — en philistin, d'ailleurs, de votre point de vue, — tout ce qui peut conserver à la Basse-Bretagne son caractère, son individualité, son attirance et sa poésie, (sans doute ce mot va peu vous plaire). Cela pris *comme fin* à mon entière approbation (et je reconnais bien que c'est un peu vague), sur les *moyens* à employer pour y arriver, je demeure plus hésitant. Car j'ai un peu peur, malgré ce que vous dites à la page 47 du n° 2, que vous n'en arriviez à devenir « a-français ». Cela, est-il besoin de vous le déclarer, est en dehors de toutes mes possibilités personnelles, et si vous deviez en arriver là, je crois que vous ne pourriez réunir autour

de vous qu'un nombre d'adhérents tout-à-fait insuffisant pour aboutir à un résultat.

« Malgré ces lignes que vous devez trouver bien tièdes, ne doutez pas de l'intérêt avec lequel je suivrai vos efforts ; il ne sera jamais indifférent d'entendre parler de la Basse-Bretagne » (Encore ! Apprenez donc à ne parler que d'une Bretagne : celle qui est celtique.) « ... avec l'amour et la révérence culturelle que vous y mettez personnellement à chacune de vos pages. Mais combien en pays rennais on se sent loin de ce pays que vous défendez si magnifiquement ! Aussi loin que du pays des félibres, et aussi étranger qu'à celui-là ! »

La faute à qui ? A vous, régionalistes, qui ne saurez jamais vous emparer de Rennes, qui s'offre pourtant de bon cœur. Et à vous, M. G., qui refusez d'aider à instaurer un mouvement qui porterait la Bretagne que vous aimez jusqu'à Rennes, pour votre plus grande satisfaction d'« artiste ». — Quoiqu'il en soit, ne retenons qu'une chose : voilà le deuxième de nos correspondants, et on a vu que ce n'est pas le moins tenace, à qui nous arrachons l'aveu que la cause de la Bretagne celtique n'est pas perdue. *Tan ha gurun !* Voilà qui nous met en appétit, et nous sommes bien résolus à en plier d'autres, beaucoup d'autres à cet aveu. La Bretagne aura de gré ou de force un nouveau public. Elle l'aura ; nous l'aurons. Et grâce à lui nous emporterons comme une prairie la cité française. — Mais avant de couronner par de nouvelles et meilleures conclusions, cette étude malheureusement insuffisante et incomplète sur cette question capitale du nouveau public, nous continuerons à dresser nos actes d'accusation. Cela fera sans doute encore piailler les régionalistes à « la critique » ; car ils sont d'une telle puissance qu'ils trouvent le temps de piailler tout le jour, et de travailler quand-même comme personne. Comme personne, en vérité ! Mais la cavalerie bretonne, quand il faut qu'elle manœuvre ou qu'elle charge, n'a pas coutume d'écouter les geais.

Y. LE DIBERDER.

DERDRIU

PÉ

HARLU MIBION USNEH

(Kandalh)

D'en euriad-sé ha d'er pred-hont e oé e laré Konor :

« Più ahanoh, kaderion, e zibabein mé avit mont de huélet mar dé kollet de Zerdriu hé hénéed hag hé braùité ? Mar n'en dint ket kollet dehi, moéz erbet nen des ar en doar e sour hé souén ar hé hani.

— Monet e hrein mé me-unan », emé Leborham, « ha doéré e zegasein d'oh. »

Na Leborham e oé én hé halon, é kevér Noizé, ur garanté tenéroh eit é kevér dén erbet aral ar en doar. Liés a huéh é oé bet é redek bro avit kas dehon doéréieu a Iúerhon ha gouiet pen dehon. Ha goudé ma 'n doé Noizé ha Derdriu em gavet get en é-gilé, arlerh o zéh éraok er goal, taolet hé doé eué de garout nerhus-tré Derdriu.

Leborham, enta, oeit d'er manér e oé Noizé ha Derdriu ebarh. Ha chetu petra oent é hobér : er guéboél leshañuet « Pen-kaer » e oé étrézé o deu, ha hoari e hrent oh en é-gilé. O bréhatat e hras Leborham, get tenéreded, gred ha karanté ; dareu ken puill e skuillé ma oé bet gluébet dehé hé bruched hag hé halon. Ben en devé é konzas, hag é laras :

« Nen dé ket un dra vat avidoh, o bugalé beur, bout de Gonor hou laosket de zistroein d'Iúerhon ; er gonid-sé lorbus, ha kement a boén d'oh get hou pout éan, en dès hou laket didan é véli. Davéet onn bet tremazoh », e gandalhas Leborham, « de ouiet pen d'oh-hui, hag avit guélet mar dé hoah hé hénéed hag hé braùité get Derdriu. Ha glaharet onn d'el labour é mant geton héneoah é ker Emain ; rak ul labour trubard, méhus ha disléal én hou kevér en hani é, o keveillon karet », emé hi hoah. « Meit avaman de zé deuéhan er béd, nozeh erbet guel eit hona ne vo mui avit Emain, rak spontus e vo en digol e denno Fergus a dro goèdek Konor, ha dismantet e vo Emain-Maha. »

Ha hi de gañnal :

*Glaharet é me halon d'en taol méhus
E zo étal degoéh en noz-man é Emain ;
Én abec d'en obér-sé méhus
Karget e vo Emain a emganneu.*

Tri beur, er ré 'huellan e zo didan en Nèaññ
 — *Goudé bout baléet dehé ar en doar sonn,* —
Kalet é d'ein-mé gouïet
E veint lahet én abec d'ur voéz.

Noizé hag Ardan, kanpouez o hlod, (1)
Andlé, guen-kann é boz,
En treisoni e zo édan o skoeïn o zri tímat:
Nen des kén meit ankén avit me halon.

Glaharet é me halon d'en taol méhus
E zo étal degoéh en noz-man é Emain ;
En abec d'en obér-sé méhus
Karget e vo Emain a emganneu.

Goudézé, Leborham e hourhemennas de vibion Usneh cherrah dorieu ha fenestri ti er Bar-Ru :

« Mar 'n em geméerer énep d'oh, emé-hi, tréh ha bennoh genoh-hui ! Em zihuennet, em harpet hui hous-unan, ha re zegoého genoh ma tei Fergus de seúél hou lam ! »

Mont e hras neuzé get hé hent, beunek, glaharet, ha néhanset, de gaout Konor. Ha Konor e houlennas doéréieu geti. Ha Leborham eilgriet dehon neuzen :

« Un doéré fal em es avidoh, ha doéréieu mat :
 — Péré int ? » emé Roué Bro-Ulad.

— Chetu en doéréieu mat, » e laras Leborham. « En tri dén er guellan dré er hénéed hag en ijinereh, en nerh hag en anpertiz, er meurdaoleu, en obérieu kaer hag en dalvoudegeh é Iúerhon, é Albaññ, ér bed abéh, e zo deit devadoh. Ken és e vo d'oh breman dont de ben a hoazed Iúerhon èl lakat ur baré éned de déhein én hou raok, pen dei mibion Usneh genoh. Chetu en doéréieu mat e zegasan d'oh.

« Ha chetu en doéré fal e zo genein. Ur voéz e zo hag e oé hé hénéed hag hé souén er ré getan ag er bed, pen dès lammet a Emain, ha p'hé des hon delaosket ; meit kollet é d'er voéz-sé hé hénéed hag hé souén. »

Konor, pe gleuas er honzeu-sé, e yas tré ag é galon é oeh hag é hueruoni. Ar en taol, éuet e hrezant holl ur huéh pé diù. Ha Konor goulennet arré :

« Più e garehé monet de huélet mar dé kollet de Zerdriù hé braùité, hé hénéed hag hé souén ? »

(1) *Klod* = « gloire », gir-brehonek-koh.

Tèr guéh e oé bet ret dehon goulén en hevelep tra kent bout de hañni sañnet grik. Neuzen é konzas oh Tren-Dorn-Dolann :

« O Tren-Dorn », emé Konor, « ha gouïet e hret-hui de diù é ma bet lahet hou tad ? »

— Gouïet e hran », e eilgrias Tren-Dorn, « e ma Noizé mab Usneh en hani hen lahas.

— Pen dé elsé 'n hani' ma en taol », e adlaras Konor, « kerhet de huélet mar en des Derdriu goarnet hé hénéed hag hé braùité. »

Ha Tren-Dorn get é hent ; degoéh e hras get ti er Bar-Ru ; en orieu hag er fenestri e gavas cherret. En douj hag er spont en em lakas en é galon, ha chetu peh e laras :

« Tu de dostat de vibion Usneh n'hellér ket kavet ; rak kounnaret int ru-tan. »

Ar èlsé, guélet e hras ér manér ur fenestr ha ne oé ket cherret, hag em lakeit dehon, drézé, de sellet oh Noizé ha Derdriu. Derdriu hen guélas dehon, rak gerh é oé, é tistroé hé fen. Hi e laras de Noizé. Ha Noizé de sellet eùé oh en hevelep tu get Derdriu, ha guélet e hras lagad Tren-Dorn. Na petra hré Noizé ? Ur beliic guéboél e oé geton én é zorn, hag er stokein e hras ken anpert, blaohaus, ma tihás er beliic-hont lagad Tren-Dorn ; hag el lagad e goéhas ar vougen Tren-Dorn.

Tren-Dorn e yas de gaout Konor ; nen doé mui kén meit ul lagad. Displeg e hras en treu d'er Roué 'zoh en dereu bet en devé :

« Duhont », e laras, « é ti er Bar-Ru, éh es ur voéz ha nen des chet dehi ér bed avit er hénéed ; ha Noizé vo Roué er Bed-holl mar dé laosket geton. »

Oeit Konor neuzen ha kemennet de Uladziz em lakat ar saù. O has e hras de heul geton de di er Bar-Ru, hag é broñnezant en ti-man. Ind neuzé de leskel taoleu boéh stank, ha de dural oh en tí skodeu entanet.

Derdriu ha deu vab Fergus o hleuas dehé hag e houlennas :

« Più zo didan mangoérieu en ti ? »

— Konor hag Uladziz », e eilgrias er broñnerion.

— Ur hoarez a Fergus e zo énep dehé ! » e youhas Illann Guen.

— Guir é enta, » emé Derdriu, « é oh bet guerhet get Fergus, o Noizé. »

— N'é ket ! » e drohas Buinné Ru-tan. « Me zad nen des chet groeit trubardereh, ha trubardereh ne hreemb ket muioh. »

Buinné Ru-Tan e zas ér méz neuzé. Tèr guéh hantér-hant kadour e freuzas én ul lam ; lahein e hras tan er skodeu loskus, ha diganpen-kaer e lakas er baré get garmeu hanval oh ré er barn-bras. Konor ha laret :

« Più e laka me faré kaderion ken diganpen-sé ?

— Mé 'n hani é, Buinné Divat Ap Fergus.

— Roiadeu (1) e hrein d'oh », emé Konor ; « delézet mibion Usneh.

— Peh roiadeu int ? » e atersas Buinné.

— Unan a rannvroieü me ranteleh », emé Konor. « Ohpen, me hariad e veet, ha me aliour.

— Mat. Groeit é er marhad, » emé Buinné.

Ha Buinné bet dehon er roiadeu. Meit, dré ur burhud a Zoué, degoéh e hras en noz-sé get rannvro Buinné dont de vout ur mañné frost, hag ahoudé e hrér Mañné-Rann-Buinné anehon.

Derdriu e gleuas pen-der-ben er hanlavar :

« Fé ! » emé hi, « hou telézet en des Buinné, o mibion Usneh ! Er mab-sé e goueh oh Fergus, é dad.

— Ar me honz ! » e eilgurias Illann Guen, mab aral Fergus, « mé ne veeh ket delézet d'ein, tré ma vo er gléan sonnman ebarh men dorn ! »

Ha kentih, Illann Guen ér mez, ha groeit tèr guéh tro en ti dehon, ha lahet tri hant ag Uladiz én dianvéz. Goudézé, dont e hras endro én ti, én tachad léh ma oé Noizé é huéboélat oh Andlé-Tér. Troein e hras ardro debé, hag ur huéh e étas. Ur holeuen e gasas geton én dianvéz él liorh kéiet, ha taol de skoein arré ar Uladiz ; er ré-man ne gredezant kén tostat d'en ti.

Ur paotr kalonek 'n hani oé, en dén youank e oé azé, Illann Guen Ap Fergus. Biskoah nen doé nahet oh hañni ur roiad a dalvedégeh, na zokén yoheu bras a dreu kër ; biskoah nen doé degémeret gopr get roué erbet, biskoah tra talvoudus get dén, lammet é dad.

Neuzé, Konor e gonzas :

« Men é ma me mab Fiaha ? » e houlennas-éan.

— Aman », emé Fiaha.

(1) Roiadeu = « présents ». Gir keumraek tennet ag er gir o ma deit rein « donner » anehon.

— Fé d'ein ! En hevelep nozeh é oh gañnet, Illann ha té. Armeu é dad e zo geton ; kemér me ré, té : me ziren leshanuet « Euret-kaer » ; men goé e hrér « Tréhus » anehon ; men gavelod « Feutet » é vorhañù. Kemér eué me hléan ha hoari gléu geton. »

Illann ha Fiaha e dostas neuzen unan d'en aral. Fiaha e zas eañn ar Illann, ha Illann ha goulén get Fiaha :

— Peh tu zo d'en dra-man, o Fiaha ?

— Un emgavaden hag ur gad e glaskan genis, » emé Fiaha.

— Un dra fal e hres azé », e eilgurias Illann ; « rak mibion Usneh e zo édan men dihoal. »

Ind e fardas unan ar en aral, hag en em lakas de gann divalaù, usdénuel, dizouj, gerh, béan. Illann oé deit en tréh geton, ha Fiaha e goéhas didan é diren. Kentih en diren e lammas anehon ur youhaden dianianél (1), én abec de vras-ted er goal e oé Fiaha ebarh ; hag avit eilgir d'er youhadenman, tèr goumen (1) ketan Iùerhon, hani Klidna, hani Tuad hag hani Rugraédé, e laoskas ur youhaden dianianél aral.

Konall Ardréhour Ap Amergin e oé d'en euriad-sé é Din-severic, ha kleuet e hras èl horoseu er gurun ; trouz goumen Rugraédé 'n hani oé.

« É guirioné », emé Konall, « goal e zo ar Gonor, ha di-huirion e vehé choméel hep rein skoéhel dehon. »

Ha éan ha kemér é armeu ; eañn éh as de Emain. Kavet e hras Fiaha, mab Konor, hetet-kaer ; en diren leshañuet « Euret-kaer » e vrunellé hag e hudé, eahus, hag Uladiz ne gredent ket mont de rein harp de Fiaha. Konall e zas de Illann 'n ur dremén ardran dehon, hag hen treuzas get é gléan.

— Più en des me zihet ? » e houlennas Illann.

— Mé é, Konall », e eilgurias er hadour neuté. « Ha té, più ous ? »

— Me zo Illann Guen Ap Fergus, » emé en hani tihet. « Un ober fal hou pes groeit aze, rak mibion Usneh zo édan men dihoal.

— Ha guir é kement-sé ? » e houlennas Konall.

— Ya, guir é laran.

— Sioah ! Goa ahanonn ! » e youhas Konall. « Meit, ar men gir ! Konor ne huélo kén é vab meit é marù, ha ke-

(1) Dianianél = « non naturel ». Er gir anian = « nature » e vé kavet é Bro-Érec. Skrifuet é bet liés agnén. — Goumen = « vague ». Cf. Ernault.

ment-sé trugaré mé ; henneh e vo diheu en torfed em ès groeit aben-kaer dré fari ».

Hag ar elsé, Konall, en ur rein un taol-gléan de Fiaha e zistagas é ben ag é gory, ha éan 'n é hent.

Meit Illann Ap Fergus e gleuas krénadur er marù é seùel d'è galon ; éan e daolas é armeu barh en ti, hag e laras de Noizé mont dehi get glèudér :

« Konall Ardréhour », emé éan ohpen, « en dès me lahet dré fari. »

Kentih ma huélezant Illann dihléan hag é verùel, Uladiz e zas arré de hroñnal en ti, hag e daolas arnehon skodeu entanet. Ardan e yas tré, e lahas en tan, e freuzas tri hant kadour a baré en hroñnerion, ha goudé bout chomet un her-rad ér méz, e zas éndro én ti. D'ur maréad aral ag en noz, Andlé e hras un dro én dianvéz, de zihuen en ti, ha lahein e hras ur yoh dinivér a Uladiz ; ha ret mat d'Uladiz pellat azoh en ti, kolleu bras dehé.

Konor e glaskas neuzen askalonekat é lu (1). Meit Noizé e zas dehé, ben en devé, ha nivér er ré e goéhas édan é dao-leu n'hellér ket her jédein. De holeu dé, Uladiz e genigas de Noizé kann ohté. Ha Noizé, é unan-kaer, o lakas de déh ter eur dohtu. Ar elsé, Derdriu ha dont devaton ér méz ag en ti, ha laret dehon :

« Tréhus é, er gann hou pes bet, hui hag hou preudér. Dalhet de gannein glèu. Hogen ur fal vennoh hou pes bet 'n ur rein hou fiars de Gonor ha d'Uladiz, ha truhé é d'oh hou pout disprizet me ali. »

Meit en éneberion e zerédé arré a bep tu. Mibion Usneh, neuzen, en em hras ur vangoér-dihuen a o zirenneu, e zalhént o béuenneu tal-ha-tal. Derdriu e lakezant étrézé, hag ind ha durheit o drem de lu en enéberion, hag er huéh-sé hoah lahet dehé tri hant dén anehon.

Oeit Konor neuzé de di en druid Kahba, hag èlman é konzas ohton :

« O Kahba », emé éan, « dalhet mibion Usneh, ha saùet énep dehé strobinnelleu druidek, rak dismant e hreint de viken er rannvro-man, mar da dehé, deusto de lusgeu Uladiz, ha gellout téheïn. Touieïn e bran d'oh nen do mibion Usneh droug ebet de zoujeïn a me ferh. »

Kahba e gredas é lavareu Konor ; ur souénereh dianianél

(1) Lu = « armée », gir brehonek-koh.

e daolas ar vibion Usneh ; strobinnelleu druidek e hras énep dehé. Lakat e hras ur mor, lavagnon arnehon, de zonet hed er gompézen, dirak mibion Usneh, ha risennat e hras Uladiz ar en doar sonn deu droétad ardran dehé. Ha glaharus bras e oé guélet mibion Usneh tréhet d'er mor bras, ha guélet Noizé é sammein Derdriu ar é skoé get eun raok ne vehé bet beuet.

Konor e houlennas neuzen un dén hag e garehé lahein mibion Usneh, hag holl er hoazed a Vro-Ulad e nahas o lahein ; rak ne oé ket ur paotr e Bro-Ulad ha ne oé ket bet gopreit de Noizé èl hadour, ha bet é vrezélat édan é véli. Gouhañuet o dehé, ha hoah get keu, gléañnatat ohton én un emgann guirion ; meit el lahein a pe oé dizihuen ha tréhet d'er souénereheh dianianél, ne vennent ket. Meit é lu Konor em gavé un dén youank, Mané Laù-Ru (1) é hanù, mah de roué Doar er Bayañned-huen (2), hag e oé bet é dad hag é zeu vreur lahet de Noizé. Hennen e laras é tibennehé éan-é-unan mibion Usneh, é koun ag el lah-sé.

« Mar dé elsé 'n hani ma en taol, » emé Ardan, « lah mé er hetan, rak youankoh onn eit mem breudér.

— Né ket elsé é ma d'oh gobér, » e zigammas Andlé. « Mé 'n hani é, zo de vout lahet er hetan.

— Kement-sé n'é ket reih, » emé Noizé d'é dro. « Meit, ur gléan em es e zo bet reit d'eïn get Manaùézan Ap Lér (3) Doué er Môr, ha ne farias biskoah en taol anehon. Reveemb skoeit get er gléan-sé hon tri ar un dro, ma ne huélo hañni ahanomb dibennein é vreudér. »

Neuzé en tri dén ihuélát-man e astennas o gougeu ar un tous. Mané e drohas un taol-gléan arnehé, ha kentih é tistagas en tri fen azoh er horveu. Ha peb unan ag Uladiz, 'n ur huélet er marù-sé ken mantrus, e leskas tri garm hir a hlahar hag a hloéz.

(De ganderhel).

(1) Laù = « main ». Dorn e oé : « poing, main fermée ». Cf. Loth : *Voc. v. br.*...

(2) « La Terre des Patens blancs » = *La Norvège*, Elsé e oé bet hanùet er vro-sé de Vreizhiz é gré en dizalhadereheh normanek.

(3) Guélet *Revue Celtique*. XXXIV, N. I., p. 6.

LES LIVRES & LES HOMMES

BREIZ DIVARVEL, dibab sonigou brogar savet gant *MATHALIZ-AP-GWENC'HLAN* (Georges LE RUMENR) a *C'horsedd Beiz*. Kentskrid gant ar Barz Taldir. Skeudennou gant an Oberour. En ti an Oberour, 4, Rue Thiers, Azay-le-Rideau, (Indre-et-Loire). — Imprimé sur papier breton, marque Milin Breiz.

Comme on a pu dire que la peinture militaire d'Edouard Detaille répondait à d'autres besoins que ceux de l'art, on peut dire que pendant longtemps le livre breton a répondu à d'autres besoins que ceux de la littérature. Quantité de volumes n'ont été imprimés que par désir de donner un livre de plus à la langue bretonne ; et les lecteurs, les acheteurs toujours trop rares, voulaient s'arrêter au plaisir de tenir en main un livre breton de plus. C'est pourquoi on a laissé prendre à certains, à un surtout, un rang de poète et d'auteur dramatique que dans aucun pays normal on ne lui eût accordé ; et c'est pourquoi aussi un livre bien pesant, bien rédigé, et que l'on est sûr de voir répandre dans la peuple, comme la *Bue ar Zent* de MM. Perrot et Le Moal, nous comble particulièrement de joie.

Il est très important que le pourcentage de breton imprimé par rapport à la population qui parle cette langue, aille croissant. Il augmente un peu en Bretagne, et assez sensiblement. Il est loin d'être encore suffisant, et on ne souhaite pas qu'un statisticien trop curieux s'avise de l'établir trop tôt, et de prouver ainsi que nous tenons sans doute le dernier rang en Europe. Dans un autre pays, pareille constatation serait un coup de fouet pour la nation. Dans le nôtre, il n'y a guère d'espoir ni que le public s'émeuve, ni que les régionalistes sortent de leur écœurante torpeur et s'organisent. Il n'y a rien à faire, qu'avoir recours à des carottes, comme celle qui consiste à employer une tournure bretonne longue de préférence à une autre plus brève, parce que cela fait toujours autant de gagné.

Cependant, il semble que l'on puisse dès à présent penser à faire quitter à la littérature bretonne sa déliquescence. Ou bien elle perdra toute influence et par suite toute raison d'être. Déjà la poésie bretonne est mal accueillie d'avance de certains. On dit un peu partout qu'il y en a assez comme cela. Il est sûr que si elle a eu seulement pour utilité de sauver matériellement le vocabulaire breton en le groupant en textes que l'on pourra toujours étudier quand on voudra voir ce qu'est la langue bretonne,

alors en effet il y en a assez. Mais ceux qui pensent que la poésie est le parfum de la terre, ou au moins la collection des flacons où on s'est efforcé de fixer les parfums de la vie, (ou auxquels on a confié des amertumes trop chères qu'on ne pouvait résorber), ceux-là recommanderont plutôt aux poètes bretons de sacrifier sur la quantité et, plus le nombre des écrivains bretons augmentera, de penser surtout à la qualité.

C'est un grand mérite du livre de Mathaliz d'accuser très sensiblement un progrès en ce sens. La forme qu'il a adoptée jusqu'ici et qu'il emploie constamment, le sonnet, l'a aidé beaucoup, par ses lois esthétiques rigoureuses, à donner à sa poésie une allure et une tenue assez nouvelles dans la littérature bretonne. Non pas qu'il ait été le premier, il nous semble, à employer cette forme ; peut-être, pourtant. En tout cas, il a été le premier à s'y fixer. Et cela, on le remarque tout de suite. Certainement, cela prédispose en sa faveur. On sait quelle a été la fortune du sonnet et combien l'époque moderne l'a affectionné depuis le Parnasse. Longtemps encore sans doute il aura la faveur du grand public. Sa brièveté séduit et attire, tandis que de nos jours les longs poèmes laissent toujours un peu hésitant. Sa structure particulière enfin, le rend agréable à l'oreille, et sa chute presque obligatoirement la même est rarement désagréable. Il faut donc considérer un recueil de sonnets bretons comme un excellent instrument d'action près de la masse des lettrés qui apprennent le breton ou ont tendance à délaisser cette langue, et remercier par conséquent Mathaliz de nous avoir donné ce livre.

On dirait qu'en le composant, il a pensé à ces préoccupations spéciales des militants. Ce livre attrayant, orné par l'auteur lui-même de dessins fort catégoriques qu'il faut bien remarquer, est plein tout entier du patriotisme le plus fervent. C'est un « recueil de sonnets patriotiques », comme il est dit sur la couverture. Ce n'est pas que le poète ait cherché de propos délibéré cette note-là ; c'est que l'âge du poète, ses progrès dans la connaissance et la compréhension de son pays, les événements, l'inclinaient à écrire des poésies patriotiques et pas autre chose. Il est heureux que nous ayons ce livre, qui fera certainement son effet sur plus d'un. Et il faut espérer qu'il contribuera à faire dépasser plus rapidement par ses lecteurs ce premier stade du réveil breton.

Réellement, ce livre mérite de retenir l'attention. Je crois qu'il doit figurer dans l'histoire de la littérature bretonne. Et ce n'est pas seulement en raison du progrès dont je parlais tout-à-l'heure, ou des services qu'il peut rendre ; mais c'est aussi qu'il est le témoignage littéraire de choses sur lesquelles les analystes du mouvement breton, — si jamais celui-ci se montre digne d'en avoir, — ne manqueront pas de s'arrêter

plus longuement que je ne saurais faire. Ils remarqueront que ce sont d'abord des gens d'ambition très humble qui se lancèrent les premiers dans le mouvement breton. Et de ceci, je ne sais pas trop encore ce qu'ils déduiront. Ils ne manqueront pas d'insister sur le fait que M. Georges Le Rumeur n'est qu'un ouvrier horloger qui n'a jamais eu grands loisirs pour étudier ni cultiver son art, et que cependant, lui comme bien d'autres, il apprit seul la langue nationale. Ils retiendront encore qu'il est né en Haute-Bretagne, à Fougères, d'un père trégorrois et d'une mère galloise, et ils se demanderont si ce sont bien les mystères de l'hérédité qui ont fait de lui un nationaliste breton. Et quel nationaliste ! Son œuvre n'est aucunement tendre pour la France et les Français, à qui cependant il tient authentiquement par une bonne partie de son sang. N'étant pas de ceux qui approuvent le sentiment anti-français quand il s'exprime en breton (ce qui est cependant une circonstance atténuante) et le condamnent dans les autres cas, je ne puis que trouver très regrettable l'aberration de Mathaliz. Il me dira, je sais bien, qu'il est l'ennemi du Franc et non du Gaulois ; mais je lui dirai que la distinction ne tient pas. Il y a belle lurette que les Francs ne comptent plus en France, et jamais au surplus, leur esprit n'a triomphé. Ou s'il est si fort l'ennemi du Franc, qu'il pleure sur la Bretagne : il y a eu une colonie de Frisons en Haute-Bretagne, non loin de Rennes, et un Bas-Breton est frappé de l'aspect physique de certains Rennais. Irons-nous dire alors aux Gallos, comme Mathaliz aux Français : je suis l'ennemi du Franc de chez vous et non du Rhedon indigène ? Ce n'est pas la question ; et ce n'est pas leur sang que nous reprochons aux Gallos, et pour cause. Mais toute leur mentalité et leur compréhension erronée de la Bretagne celtique. Et il faudra bien qu'un jour on approfondisse ce fait : le séparatisme breton a surtout les faveurs de ceux à qui tient Mathaliz par sa famille maternelle.

Mais il est deux choses qu'on ne manquera pas de rapprocher comme je fais : c'est qu'une des plus intéressantes caractéristiques des poésies de Mathaliz est çà et là leur puissance d'évocation de la nature ; — et c'est d'autre part qu'il a passé son enfance à Lannion. C'est à Lannion plus qu'à autre chose qu'il doit d'être Breton maintenant. Jaffrennou l'indique dans sa préface au recueil : quand Mathaliz lisait dans l'*Ouest-Eclair* d'alors les articles des étudiants rennais qui venaient de se grouper en Fédération, ses souvenirs de Lannion lui revenaient en mémoire. Cette petite ville, quand il la connut, était sans doute encore beaucoup plus bretonne que maintenant et il avait été fortement influencé par tout ce qui l'avait entouré. Mais aussi il avait reçu une impression profonde du climat

de Basse-Bretagne, de la claire lumière de Lannion ; des jeux du soleil sud la rivière et le quai, lorsque le jour tombe ; de Brelevenez tout là-haut et des bois et des landes que bien vite on atteint ; des routes tout autour de Pleumeur-Bodou ; du pays de la Clarté la bien nommée, si c'est à sa luminosité que ce coin de terre doit son nom ; de Ploumanac'h, de Trégastel : de ces hauteurs d'où l'on surprend en dessous des récifs et des îles, comme l'Île Grande, contre la côte, et d'où l'on voit au large, tout autour, d'autres îles encore et d'autres récifs, l'Île Tomé, d'un côté, les Sept Îles, toutes claires, au Nord, et vers l'Ouest, les Triagoz et leur phare seules dans la mer bleue, qui vers le soir poudroie de lumière. Voilà huit ans que je n'ai vu ce pays, où je ne passai qu'un jour. Mais je m'en souviens fort bien, et aussi de ma joie, (je venais de Saint-Brieuc) de retrouver une Bretagne qui était si bien sœur de celle qui avait pétri à mon insu mon enfance. Certainement, j'ai beau être né dans une ville, je ne suis pas de cette ville, que d'ailleurs on me fit quitter le jour même de ma naissance pour une lointaine campagne. Ce que l'on appelle des souvenirs d'enfance, c'est-à-dire ceux des souvenirs qui comptent, ce n'est pas du tout dans la ville que je les ai, mais à Pont-Scorff où je passai quelques vacances ; mais dans les campagnes et sur le bord de la mer, du côté de Plémeur. Comme Mathaliz, je ne suis le disciple du mouvement breton que par accident. Je suis d'abord le disciple de la nature bretonne et de la vie bretonne populaire. Et plus que jamais dans ces dernières années. — Cela m'amène à poser un point de doctrine important à mes yeux : le meilleur moyen de faire que vos enfants soient plus Bretons que vous, c'est tout en leur donnant dès l'âge le plus tendre une formation celtique, (en admettant que la stupidité du mouvement breton vous en donne les moyens), de leur procurer à tout prix le plus possible de vacances en Basse-Bretagne et le plus près possible du peuple bretonnant. Et tôt ou tard leurs souvenirs se réveilleront, et rien ne pourra empêcher les meilleurs d'entre eux de se jeter comme Mathaliz dans la lutte pour la « Bretagne immortelle ».

IZAN.

UN TOUR DE BAL

*Chomet é Yannic, Yannic, Yann,
Chomet é Yannic heb é goën.
Ur véh é d'oh,
Ur Yann èl-d'oh,
Ha rah en alhuéieu genoh !*

(Ploué, 18-1-12).

Au sujet du Premier Mai

(Début, ou peut-être fragment de l'esquisse d'une étude de traditionnisme et de folk-lore).

Vers la fin d'une belle après-midi de printemps, le 30 Avril 1912, nous nous promenions sur une route des environs de Plœmeur. A peine étions-nous distant de cinq cents mètres du bourg. C'était après une journée de travail, et nous ne savons quelle question à ce moment nous préoccupait. En tout cas, nous étions loin de penser à écouter ce qu'entre eux pouvaient dire les gens rencontrés ou dépassés. Cependant nous remarquâmes un garçonnet en bérêt et en blouse noire, petit paysan rentrant sans doute d'une commission au bourg ou portant du lait en ville, qui se démenait contre le tronc d'un jeune arbre tout feuillu. Un autre enfant au pied de l'arbre lui parlait. Une fillette qui marchait près de nous sur la route se retourna, et suivant son chemin à reculons : « Pièr, » dit-elle, implorante, « ro òn tam d'ein ! » La forme du verbe nous frappa. Nous nous retournâmes aussi et remarquâmes que l'arbre où se démenait Pierre était un hêtre. Et Pierre, loquace, cassait des branches ; et étant, au surplus, à l'âge où si l'on occupe des filles, c'est uniquement pour leur tirer les cheveux, il gardait toutes les branches pour lui et ne répondit à sa petite camarade que par un refus tout empreint d'égoïsme et sans civilité.

C'était la veille du Premier Mai. Nous le comprimes alors, et la date du jour qu'à l'ordinaire nous ignorons, nous fut ainsi indiquée. Un modeste jeune couple, mieux renseigné que nous, était également venu de la ville, mais c'était pour chercher quelques branches vertes. Des charrettes passaient, revenant de porter du kaolin à une usine ; elles avaient une viride branche de hêtre fixée aux ridelles, ou encore au licou du cheval. Cette verdure, où jouait le soleil tombant, sur ces charrettes toutes blanches de poudre, encore plus que celles des meuniers, faisait sentir plus qu'autre chose ce que produit au fond de notre être, là où n'atteint qu'à peine la sonde et le scalpel de notre analyse, l'arrivée du printemps. Vraiment, ce jour-là c'était veille de fête, car un mouvement commun courait en tous. Et c'est à des moments subtils comme ceux-là, à ces moments inattendus, qu'on sent combien l'homme est peu de chose dans l'humanité, combien il s'ignore, et combien est grande son illusion de se croire

libre, alors qu'il est lié à il ne sait quoi par une vraiment secrète fatalité.

Le jeune couple avait laissé tomber une brindille de hêtre sur la place. Nous la ramassâmes, tout entier encore à la surprise de ces mouvements nouveaux à nous-mêmes, et nous la considérâmes curieusement, comme si elle eût été capable de nous livrer, magicienne, comme dans un conte, l'explication de tant de mystères. Dans le tramway, sur la plate-forme, un ouvrier nous vit ce brin vert entre les doigts. Il en ressentit quelque surprise. « C'est pas nous autres », dit-il avec un demi-sourire à son compagnon, « qu'auraient l'idée d'aller chercher des affaires comme ça aujourd'hui. — Oh ! moi non plus ! » nous criâmes-nous. « Je ne pensais pas du tout au Premier Mai. Mais j'ai vu des gens avec des branches de hêtre, j'en ai trouvée une brindille sur la place, et ma foi je l'ai ramassée. » La conversation continua cordiale. Mais la jeune femme, — ou la jeune fille, — qui avait presque une botte de verdure mêlée de fleurs sur le bras, entendant cela, eut un sourire humble et un peu confus à l'adresse de son cavalier, et tourna le dos à notre groupe pour dissimuler sa gêne.

Pourtant, c'était elle qui avait raison. Et nous nous empresâmes de réparer immédiatement par une restriction ce que notre franche exclamation pouvait avoir de fâcheux comme effet. Le sentiment spontané est plein de pudeur ; de confiance aussi, et un rien peut lui enlever sa fleur et le flétrir. Par le temps qui court, il est timide. On lui persuaderait facilement qu'il est inférieur, enfantin, et n'a pas droit de cité (1). Le cynisme certainement se porte mieux ; nous en pourrions donner de bretons (?) exemples. Et il a une grande puissance destructive. C'est odieux. Et s'il semble que ce soit une fatalité de la civilisation, ou du moins de notre civilisation moderne, il laisse entrevoir aussi que la civilisation est anti-naturelle ; que c'est un défi à la Vie ; qu'elle la creuse, la ronge, la dissout par en dessous, comme un cours d'eau vive passant sous une couche d'argile.

L'infinie, l'indicible supériorité du peuple, vient de ce qu'il est plein de vie spontanée. « On n'aimera jamais trop le peuple », a dit un poète que nous ne nous lassons pas d'écouter ; « car c'est la Nature dans l'homme. » Il précisait pour les

(1) Un sentiment analogue d'extrême réserve et de fuite éperdue du ridicule a introduit dans la littérature contemporaine une retenue dans l'expression telle qu'elle est en apparence voisine de l'afféterie, si surtout elle s'attache à quelque subtilité de pensée ou d'analyse. Cette afféterie apparente (dont sans doute ces pages ne sont pas exemptes) donnera peut-être sa caractéristique à la rhétorique de ce temps, en entendant cette fois par rhétorique l'art de s'exprimer. Et c'est peut-être ce qui rendra les écrits de cette époque caducs. Mais comment éviter ce travers, quand on ne voit pas l'échappée ?

mauvais exégètes : « Aimer n'est pas servir. » Mais dans le peuple des villes, qui plus que l'autre constitue une foule, ce n'est pas le meilleur côté de la nature que l'on aperçoit. Cependant notre ouvrier avait tort : ce peuple lui-même n'est pas si complètement dépouillé de sa fleur de sentiments qu'il le croyait. Et cette année, à pareille date, ayant pris la campagne pour guetter le Premier Mai, nous avons rencontré nombre d'ouvriers qui rentraient vers les faubourgs de leur pas abandonné mais régulier et solide, portant en paquets sur l'épaule de verdoyantes branches de hêtre aussi grandes qu'eux. Mais en général, ce sont les enfants, de nos jours, les jeunes filles, et du coup, vous pensez bien, les jeunes gens, qui s'intéressent au rite de mai et en assurent la maintenance. Et ceci prouve bien que ce sont là choses de sentiment et que la masse du peuple mûr, s'il tend à abandonner maintenant nombre de vieilles coutumes, perd en même temps, (ou plutôt a perdu auparavant) beaucoup de sa fraîcheur d'âme. Il n'est pas sûr qu'il gagne inversement en sagesse autant qu'il perd en fraîcheur. On peut même croire que non, et qu'il lui faudra tout un nouvel et long apprentissage pour revenir à ce point de sagesse qu'il vient de quitter. Cette sagesse sera peut-être plus riche ; on peut le supposer, l'espérer même, mais on n'en sait rien. Tout ce que nous constatons personnellement, c'est que notre « substratum psychologique », derrière quoi il est si facile de se réfugier présentement, dès que l'on ne comprend plus et qu'on n'est plus à même d'expliquer, se modifie sensiblement.

La fête de mai (car la coutume d'aller cueillir une branche verte pour en faire l'usage que nous dirons plus loin, est visiblement un reste d'une ancienne fête du printemps), ou plutôt ce souvenir de la fête de mai, subsistera-t-il à ces modifications ? Il est impossible d'en préjuger. Si l'on croit que le progrès se fait en ligne droite, comme on dit, il est probable que cette coutume disparaîtra. Mais c'est une idée que notre époque tend de plus en plus généralement à abandonner. D'étranges retours se produisent subitement. N'est-ce pas l'an passé que les manifestants révolutionnaires du Premier Mai, par un de ces mouvements spontanés qui comptent parmi les meilleurs des foules et qui révèlent tout d'un coup cette générosité de tempérament magnifique qui fait le plus grand attrait du vrai parti de la révolution ; n'est-ce donc pas l'an passé qu'une grave manifestation annoncée fut brusquement convertie par l'intelligente tactique de ses meneurs, en une promenade aux bois, dont la foule revint chargée de branches vertes ? Cet élan passionné vers la Nature, comme vers un amour profond que les nécessités de la vie forcèrent à délaisser, vers qui l'on s'est tourné subitement comme on al-

lait passer outre sans le voir, et que l'on a étreint avec toute l'ardeur que l'on allait emporter dans la lutte ; cet élan grondant et irrésistible laisse voir quelle place tient la Nature au fond de nous-mêmes et combien tout notre être s'y sent rattaché. C'est la voix de l'hérédité qui se fait entendre, véhémente en apparence, mais en réalité puissante, et soulevant l'homme, plutôt qu'elle ne lui commande.

Mais, nous l'avons dit, la civilisation détache l'homme de la Nature. En Basse-Bretagne les révolutionnaires n'ont pas pensé à associer à leur fête la si fraîche coutume bretonne. Y eussent-ils froidement pensé, d'ailleurs, que sans doute ils n'eussent pas réussi à instaurer cet usage. La méthode en pareil cas ne réussit qu'accidentellement. Un beau mouvement spontané de foule a beaucoup plus de vertu. L'histoire et la légende du moins l'affirment. Et puis il semble qu'un temps d'arrêt se marque dans le mouvement révolutionnaire. Une évolution lente se poursuit dans les âmes et l'on renonce aux gestes. Qu'en sortira-t-il ? Nul ne peut le dire. Mais on a l'impression que la révolution tourne. Ne comptons donc pas sur elle pour sauver le rite de mai, qui peut bien gagner un peu de renouveau à l'arrêt de cet élan irréféchi vers un idéal social, mais qui semble condamner à vivoter, puis à s'éteindre tôt ou tard, sans que loi ni édit puisse y remédier. — Cette tentative d'ailleurs serait absurde. L'introduction d'une volonté créatrice d'artificiel serait suffisante pour que la coutume ne méritât plus désormais que condamnation.

Et le rite de la branche verte, sur lequel nous reviendrons, est à un rien près tout ce qui reste de l'antique fête de mai, qui fut, dit-on, commune à tous les anciens peuples du Nord.

PREDÉRI.

Allons, les enfants ! Dansez aussi !...

Er bic e laré d'er vran :
« Draillet koet ha me hrei tan. »
En tosec ' laré d'en aer :
« Damp de zansal, me homèr ! »
En aer ' laré d'en tosec :
« Damp de zansal, krabosek ! »

(Pou-Skorù — Perrine Daniel, 13-8-11).

LES VEILLÉES CHEZ L'ARTISAN

SE RENSEIGNER AVANT DE CRITIQUER

(Prouce sur vif)

— Est-ce qu'on pourra causer ce soir ? vous n'êtes plus jamais libre.

— Asseyez-vous toujours, docteur, fit l'artisan sans lever le nez. J'ai bientôt fini de composer scène et statues. C'est pour une église dont fut recteur saint Yves.

— Encore chercher du nouveau ! Si vous vous contentiez de copier, ou de vous répéter vous-même, ça irait autrement plus vite !

— Certes, ceci ne rapporte guère : qui de nos jours sait ou peut payer l'effort ? Mais la joie, la fierté de créer !

— Vous n'êtes pas celle pour rien, mon cher ! Et quand je vois des gens comme vous, plus soucieux d'action que de discours, j'admire le bavardage injuste de Le Berre à l'égard des sculpteurs !

— Simple ignorance, je veux croire.

— Alors qu'il se renseigne avant de parler. Voyez-le (*Ar Bobl*, 12 avril) persifler « certains sculpteurs qui s'occupent à ciseler des cariatides pour buffet en dépit des règles qu'ils se sont posées... »

— Mais, est-ce de moi, docteur ?...

— Evidemment, puisqu'au même alinéa il se plaint que dans « certaine publication on ait tourné en ridicule sa proposition de cœur de chêne breton. » C'est à nos Veillées de Mars qu'il fait allusion.

— En effet. Mais il pourrait se battre à « lance franche » et nommer *Brittia* loyalement.

— Fae a rer war ar môr-redour ëun, avat ; hogen ar môr-redour a skubo an hent memeus tra, punctua l'homme à la pipe.

— Bien dit, nous ferons de notre mieux. Mais à quel propos parle-t-il de cariatide de buffet ? Si les clients en demandent, il faut bien parfois se résigner à les satisfaire. Mais voilà 2 ans que pour ma part, je n'ai pas fait de ces placides

binious ou fileuses, qui sans le moindre geste d'effort portent la masse d'un buffet. Ah ! j'y suis ! il a vu, sortie de mes ateliers, une statuette, étudiée à part, un bibelot d'étagère. Merci du peu de perspicacité.

— C'est ça ! je trouvais cette critique injustifiable. Eh bien ! jusqu'au bout c'est de même valeur, quand il professe que ces « certains sculpteurs » pourraient et sans tant de phrases...

— ... de phrases ? Le bon pince-sans-rire : moi, sculpteur, je parle d'expérience ; entre dix actes je loge un exposé pratique. Lui il n'a pas à agir ; il ignore tout des métiers d'art, mais il discourt : où est le bavard ?

— ... « ils pourraient lutter contre la concurrence saint-sulpicienne (en faisant des statues religieuses). Cela retient-il peut-être quelques émigrants. »

— Eur mat eo hennez da zivarc'ha an oriou digor, vel ma lavarer, apprécia l'homme à la pipe.

— Sûrement, camarade, car notre ami l'artisan, peu ou pas soutenu, prêche d'exemple sur toutes ces questions sans attendre les prêches des littérateurs. Que ceux-ci fassent donc aux gens l'honneur...

— ... Et le plaisir..., compléta l'artisan ;

— ... de les venir voir à l'œuvre. Alors, vraiment, grand profit mutuel. Etudiez, critiquez, c'est utile : mais informez-vous d'abord de ce qui se fait...

— ... et de ce qui ne se peut faire. Ainsi à propos de statues, comment voulez-vous que le clergé — odieusement volé par l'Etat — commande des statues en bois ou en pierre ? Certes, qu'il y réussisse et vous verrez si des sculpteurs, pénétrés de tradition et de Foi active, se refusent à travailler de tout cœur à cette expression suprême de l'art : l'idée religieuse ? Déjà en janvier ou février, dans *Ar Bobl*, les artisans avaient été pris à partie, là-dessus. Les pauvres : ils sont à plaindre du ralentissement des travaux d'art et on les blâme ! J'attendais que quelqu'un relevât ces propos trop superficiels. Faute d'un plus digne, voilà qui est fait.

— Sur ce, revenons, proposa le docteur, à cette rengaine du cœur de chêne. Nous avions donc affirmé qu'il n'existait plus guère de *chêne breton sec*. Tout d'abord votre critique fait une concession : il ajoute maintenant « ou d'autres essences ».

— Bon, et d'un ! Nous ne prétendons pas autre chose : à savoir qu'on doit respecter les matériaux actuels des artisans. Que l'on comprenne que vaut mieux une œuvre soignée et durable dans un châtaignier choisi du pays qu'un travail bientôt démoli dans un chêne qui se tord, se tourmente, se fend. Cette question matérielle est vitale pour l'avenir des métiers d'art :

avoir confiance dans les artisans et dans leurs moyens sérieux, au lieu de les dénigrer en jérémiant sur le passé.

— Sûrement. Mais en attendant, pour le chêne, vous avez lu dans *Brittia* d'avril une réponse de Le Berre, p. 330 : « Allo, « allo, Dibreder ! Lavarit d'ho micherour, a gavo du-man, ar « pez a garo — a galonnou dero ! E chankër va breur Alan, « marc'hadour koat e Kemper, « strat ar gar », meur a wezen « dero, o c'heiz yac'h, a zo astennet war ar leur, ha prest da « veza kizellet. » Voilà qui est net, mon pauvre ami ; que répondrez-vous à ces précisions ?

— J'ai aussitôt écrit « strat ar gar » et voici malheureusement la réponse, répliqua l'artisan :

« En ce moment, je n'ai pas de chêne sec (*bois du pays*). « J'ai du chêne du Japon, mais il n'est pas encore assez sec « pour être employé pour la sculpture. » (Suit le prix, *double* du chêne du pays).

« Je crois que vous trouverez difficilement du chêne sec ! » conclut ce marchand de bois (du Nord et du Pays), pourtant très coté.

— Tonnerre de Brest ! mais c'est plus net que l'attaque. Et vous disiez « malheureusement » ?

— Oui, pour deux raisons : la 1^{re} : je n'ai pas honte de m'instruire et d'avouer mes torts. La 2^e ma foi ! ne se plaignant qu'à bon escient, les sculpteurs eussent été heureux de trouver, grâce à cette polémique, ce fameux cœur de chêne !

— Sans doute. Mais pour l'instant voilà un rectificateur proprement mouché. Ça prouvera qu'à *Brittia* on n'avance rien au hasard, qu'on polémique non pas pour le plaisir d'étonner ou d'ennuyer des compatriotes respectables — mais bien pour réaliser au grand profit général le « Ar gwir eneb ar bed ! »

— Parfaitement ! Et j'ajouterai qu'il est heureux que cette petite aventure arrive à Le Berre plutôt qu'à un écrivain quelconque. En dépit de certaines opinions outrées ou injustes, il est un des rares travailleurs documentés contribuant à propager des connaissances nécessaires. Il apprendra que pour les questions techniques, le plus intelligent et le plus intéressant est de s'informer près des gens de métier.

— Dic^hrizienna ar mennoziou fals, kelenna barnerez an dud, setu labour a dalv, conclut l'homme à la pipe.

AP RIOG.

'N ur lohedal

— o —

Get un nebedic kiléon, ocit onn de « bardon » er *Breton de Paris* é Nogent, disul 18 a viz mé. Na hoarhet hor bes, Iouañ ! Hol er « manifestes » em boé degeméret er sul d'er beuré e oé lan anehé hor fichedeu hag hon deuorn. Nen des chet bet hantér anehé ! Lonket e oemb de Vreihiz vat-sé e zé hol ar un dro de houlen peb unan genemb. Ret é bet d'emb ben en devé gobér un dibab étré er ré e oé azé : ne hellé en dout ur « manifeste » meit en neb e oé ur guiskemant breihik én é gerhen, pé... er ré e zougé arué (insigne) *Les Bretons de Paris*.

Er Vretonézed « toc » hor bes pédet hor pennad-skrid dehé eùé. É brehonec eh emb dehé. Saluér ! P'hou pehé o guélet é pèlat fonnus, 'n ur eilgiriein : « Je connais çà ! » — « Je l'ai déjà reçu ! » — « Je n'en veux pas ! je n'en veux pas ! » e harmé klemmus un aral 'n ur redek kuit. Honnan, me Iouañ, dillad mod Skaer ar hé zro, e oé hoér er yarl Givin-Buoh, tra kèn ! Unan eùé, guisket kiz Penpoul hor bès bet guél anchi, seulieu Loeiz pemzek d'hé boteu-lér, ha loreuiér « à jour » dehi, ken « à jour » èl klohdi Kastell-Paol ! Ha pe dreménent émesk er bobl, ni e gleué a glei hag a zeheu : « Voilà les déguisées. »

Sioah, Iouañ peur, gozik rah er girieu brehonek kleuet ér gouél-sé e zo bet laret genemb-ni, é kénigein hor skrid. Deit onn d'er gèr abred ; tra n'em boé mui d'hobér azé, p'é guir e oé goulé men deuorn.

Vern ket. Un dro-kam hor bes hoariet d'Er Fur ha d'é hoskor, ha deusto dehé hol bout azé, deùéh Nogent e zo bet un deùéh mat avit Breih.

BLEIMOR.

On n'aura pas lu sans plaisir le récit de cette bonne blague. Les Coucouc ont beau faire semblant de dédaigner *Brittia*, il faut croire qu'ils ne l'ignorent pas ou que ce qu'elle fait retient leur attention, puisqu'ils reconnaissent tout de suite ce qui en émane et fuient comme des perdreaux à la seule vue de ses amis. On ne croyait ceux-ci ni si nombreux, ni si déçidés, ni surtout si près. Mais ils ont gardé un trop excellent souvenir de ces premières rencontres pour ne pas tenir à se rappeler à la mémoire de ces exilés au cœur si gros de détresse. Ils retourneraient les rejoindre d'ailleurs, rien que pour avoir l'occasion de voir majestueusement passer sur les pe-

louses les « lorenièr » à-jour des poétesses galleises et séparatistes, ou pour entendre la toute charmante Yac'hne d'Armor leur répondre dans la langue des aïeux d'une voix rogue : « *Meus ket ezom.* »

Nous félicitons vivement nos amis de Paris de leur manifestation. Nous comptons tous sur eux, pour qu'ils continuent comme ils ont si bien commencé à faire apparaître le spectre de *Brittia* partout où il peut jeter la gêne, partout surtout où on ne l'attend pas. Les jeunes gens de Lorient sont un peu jaloux de leurs camarades émigrés qui ont de si belles occasions de travailler pour la vraie Bretagne, alors qu'eux doivent prosaïquement se borner à la tâche ingrate qui consiste à écrire des adresses sur les bandes des manifestes. Mais ils sont bien résolus à se rattraper au plus vite. Ce sera peut-être plus tôt qu'on ne pense. Le match est ouvert ; mais tout en criant leur plus sincère bravo à leurs camarades de Paris, les militants d'ici se refusent à leur reconnaître le titre de champions et sont fermement décidés à leur enlever leur record.

×

Nous pensons que chacun de nos lecteurs aura reçu le supplément à *Brittia* portant la date de *Kalan-Mê*. (Sans doute aura-t-on su rectifier ainsi l'inévitable faute du dernier moment : *kelon* ; ce mot-ci signifie en bretonique « cadavre ». « Cadavre de Mai », ce n'est pas précisément cela que nous avons voulu dire). Ce supplément a été tiré à plusieurs milliers d'exemplaires et expédié un peu partout. Bien que portant la date de mai, nous estimons qu'il sera valable longtemps encore, et nous en tenons à la disposition de nos amis tant qu'ils voudront. Qu'ils demandent sans crainte ; il y a moyen de s'entendre avec nous, en dépit de certains, car nous ne sommes pas les disciples de...

Ce manifeste a été lancé en somme pour le véritable mouvement breton *tout entier*. Les actifs régionalistes et les bardes sublimes une fois de plus, en sont restés bouche bée. Car ils sont hauts psychologues, et connaissent très bien le directeur de *Brittia*. Il va être temps que nous fermions cette revue : d'étonnement en étonnement nous finirions par les tuer. Et quelle perte pour la Bretagne ! — En attendant, nous les prions de garder leurs marques de satisfaction pour eux ; car s'ils nous permettent de le dire sans fard, leurs approbations ou leurs désapprobations nous font sourire.

S'ils ont quelque sens de la situation, ils n'ont d'ailleurs pas de temps à perdre. Qu'ils comprennent que ce que nous avons cherché, c'est à *poser* le mouvement breton tel qu'il devrait être. Nous l'avons fait avec audace, et quand nous pensons aux autres, avec témérité. Ce n'est pas le tout de parler haut ; encore faut-il prouver qu'on en a le droit. Pour nous, nous ne craignons aucunement qu'on vienne à la suite de ce manifeste nous demander des explications et des précisions, ou des numéros-spécimen de notre bulletin. Mais pour le reste du mou-

vement breton, le voilà en face d'un fait accompli. Nous l'avons mis d'un coup sur une position nouvelle d'où il devrait pouvoir tout commander. Saura-t-il s'y maintenir ? Nous craignons plutôt que ses dirigeants n'ôtent leur bonnet : « Excusez, M'sieurs et Dames. S' pas de not' faute, si on est ici », etc., et qu'ils ne se retirent humblement à reculons. Nous parierions que nous avons déjà été désavoués par ces stratèges à dos plat. Que s'il leur prend fantaisie de tenir tête, qu'ils se demandent alors s'ils sont de taille à retenir l'attention de qui s'avancera vers eux. Si alléché par nos efforts, quelqu'un se tourne vers le Collège Bardique, croyant y discerner de loin trois des chœurs harmonieux des Anges, et qu'il doive constater de près que ce sont seulement des oies, — et pas des oies blanches ! ah certes ! pas des oies blanches ! — il est à craindre qu'à la suite de cette déception ce curieux, d'abord bien intentionné, ne retourne à des occupations plus substantielles que celles qui consistent à boire des yeux les gestes sacrés du Grand Druide.

✱

Il va sans dire que notre manifeste n'a plu à personne. Mais d'abord était-il fait pour plaire à quelqu'un ? Plaire, ici, n'est pas dans nos préoccupations. On ne se le dit pas assez. Nous ne sommes les domestiques, les hommes de peine ni les *bravi* de personne. Nous faisons ce qu'en conscience nous estimons devoir faire et présentement n'en devons de compte à personne. On néglige un peu trop que notre dignité personnelle vaut celle de n'importe qui ; vaut *au moins* celle de n'importe qui, car nous avons peut-être l'échine plus raide que d'autres. Si on nous objecte que nous partageons cette particularité avec les ânes, nous répondrons qu'on ne s'en douterait pas à considérer... bien des gens.

Chacun voudrait nous voir devenir de petits garçons bien gentils qui diraient bien candidement de jolies petites choses, lesquelles donneraient de gentilles petites émotions au petit cœur tendre de chacun. Vous savez bien qu'il faut du petit à la Bretagne d'aujourd'hui ; des petits soldats et des petits marins. Signe des temps ; autrefois il lui fallait du grand. Maintenant elle ne veut plus de grands que les nigauds. — Chacun a donc lu notre manifeste avec ses yeux de partisan. Les Bardes, d'abord, ont été vexés de se voir distancés une fois de plus ; et eux qui ne distinguent pas très bien entre une gaffe et une plume, ne manqueront pas de nous reprocher d'avoir compromis leur rampante diplomatie par nos protestations contre l'hostilité officielle. Les avancés prétendent que Marianne est une nymphe pleine de grâce ; de grâces aussi et d'attentions envers la Bretagne ; mais que par contre nous avons bien fait, très bien fait, de dire quelques vérités à l'Eglise. Ceci est également l'avis de certains amis, qui nous reprochent en échange de nous dégager trop durement de ceux qu'ils désignent par « les littérateurs ». Mais les con-

servateurs nous approuvent de répudier la littérature, tout en tenant à nous faire savoir que nous avons regrettamment agi en nous en prenant à l'Eglise. Un intime mettra sans doute tout le monde d'accord par sa question : ne serait-ce pas un mouvement d'humeur ? Ceci en effet expliquerait tout : un mouvement d'humeur que l'on a mijoté pendant quinze mois, sans qu'on entrevit l'occasion de le faire éclater, ne pouvait être que chargé de malignité.

En réalité, nous le répétons, tout bien pesé au sein de notre petit groupe, nous avons tenu à affirmer l'indépendance du mouvement breton, et, en jouant gros jeu, certes, à lui donner la place qui lui revient. Si le mouvement actuel est trop parfaitement amorphe pour suivre, qu'il reste dans sa souille, comme un hippopotame dans sa vase. Le mouvement de demain, du moins, s'installera petit-à-petit dans la place que nous lui aurons faite. Et ce mouvement de demain, peut-être, si nous en croyons de précieux indices, ce manifeste aura-t-il contribué à l'activer de façon inattendue, même de nous. Nous avons promis aux pontifes à courte-vue un coup de Trafalgar de quelque portée. Nous l'avons tenté. Réussi ou pas, tout ce que nous savons c'est que ce n'est pas le dernier.

Le temps travaille pour nous. On ne se le dit pas assez. Sans cela nous n'aurions pas cette patience si difficile à garder devant la façon dont nous sommes conseillés, surconseillés, désapprouvés, assommés, sciés, — totalement mécompris. Le public breton est plus fort encore pour ne pas réfléchir que pour ne pas agir. Il lit d'un oeil, — quand il lit ; car le plus communément il ne lit pas. Il lit à moitié, ne comprend pas, part du pied gauche et nous accable de lettres en l'air et de propos infertiles. On peut dire du régionaliste et même du barde moyen, ce que nous entendions récemment dire à un homme du peuple de quelqu'un de sa connaissance : « Oh ! il parle assez ! Pour la gueule, il est à peu près bon. Mais en dehors de causer comme ça, oua-oua-oua-oua-oua-oua-oua, la bouche ouverte, il connaît pas rien. Et pour ce qui est d'un coup de main, dame alors, c'est pas la peine de chercher. »

Notre malheur est double : il vient de notre âge et de la proximité où nous avons voulu nous maintenir des régionalistes. Ceux-ci, étourneaux de race, n'ont jamais eu idée qu'on pût avoir une façon personnelle et mûrement réfléchie d'envisager une question nationale, si on n'était pas né sous l'Empire. Et ils ont eu d'abord des airs indulgents, vite figés par la surprise quand ils ont vu que leur protectrice bienveillance était accueillie comme un manque de discrétion et une maladresse. Nous le disions récemment à quelqu'un : si encore ces messieurs étaient des Berchtold, des d'Erenthal, des Gorstchakoff, des Bismarck, des Richelieu et des Nominoé, toutes gens pour qui nous avons la plus grande admiration, oh alors, ce serait différent. Car d'abord ils auraient du tact. Mais ce sont des qui ? Inutile de vous le dire. Alors ce qu'ils ont de plus simple à faire, c'est encore de nous ficher la paix. C'est

ce dont jamais ils n'ont su se douter, et c'est ce qui nous a fait rater notre revue. Car elle est ratée et bien ratée. Mais de ce ratage, ces individus-là sauront le prix. Nous avons eu un scalp sans effort ; nous le prélèverons plus grand, si on veut. En tout cas, nous en aurons d'autres. N'est-ce pas Rivoallan ? Ce n'est pas pour rien que nous avons donné à notre bulletin un nom vieux-celtique ; ce sera pour ne pas mentir à notre titre que nous reprendrons la vieille-celtique coutume du scalp et de la tête coupée.

Et c'est en vain que nous aurons essayé de nous dégager de tous les niais et de tous les blaguologues. Nous subissons encore près d'un certain public, qui est loin d'être cependant le moins intelligent, une dépréciation réelle provenant de cet ancien voisinage. Nous ne savons pas si cette idée a émergé dans la conscience de ceux auxquels nous pensons et de qui nous aimerions fort à être compris : mais c'est visiblement cette idée latente qui inspire leur attitude. Pour eux, tout mouvement ayant pour sujet ou pour objet la Bretagne et surtout se produisant en Basse-Bretagne, ne saurait être qu'une chose accessoire, une fantaisie plus ou moins nette de sous-littérature, une distraction sentimentale. Ou encore une agréable façon de s'occuper de quelqu'un dont la vie serait par ailleurs sans intérêt pour lui. C'est une belle erreur, et il se peut que le réveil dans quelques années soit dur. Il serait facile de se dire pourtant que n'importe qui peut facilement trouver plus intéressant à faire dans la vie que de rester perdre son temps avec des retraités avant l'heure, qui passent leurs journées le derrière sur la pierre à gratter soigneusement un bout de bois, s'imaginant tenir ainsi une place éminente dans leur commune. Et ils remuent de glorieux souvenirs : Rennes, Saint-Pol-de-Léon, Lesneven, Saint-Renan. « J'étais là, moi. Le Grand Druide il vient à nous et nous donne la bénédiction : Déployez-vous en tirailleurs, qu'y dit. En tirailleurs à genoux. » Et les oreilles de l'ennemi tintent. La France tremble. Mais sans se vanter et si désillusionné qu'on soit, on peut estimer que la linguistique et la littérature, aristocratique ou populaire, celtiques ; la littérature internationale, l'art, l'histoire de l'art, la psychologie ethnique, la psychologie sociale et la psychologie purement humaine, la psychiatrie même, etc., etc., sont choses presque aussi intéressantes que la divagation bardique. Certains en pourraient donc conclure que c'est consentir des sacrifices intellectuels bien réels, et malheureusement bien étendus, que de se consacrer au mouvement breton. Et quand ils se plaignent de nous voir nous « ériger en censeurs impitoyables de ceux qui nous ont précédés dans la voie où nous avançons aujourd'hui » ; lisez : des « littérateurs » ; on aimerait à les voir préciser quels sacrifices moraux, pour ne parler que de ceux-là, ils ont à avancer, qui puissent nous commander le respect. Ou, quand ils viennent nous demander, sous prétexte d'on ne sait quoi, d' « indulgence », de « solidarité bretonne », etc., de respecter tel bouc germanique, gendelettre raté, qui

voyant que la Bretagne se laissait faire, a voulu par jalouse se parer d'un peu de son prestige en se faisant craindre des autres et en mystifiant en toute sécurité, palsambleu ! on ne nous a pas regardés !

Savez-vous quelle est la grande faute de la direction de *Brittia* ? C'est de n'avoir pas été s'installer à Paris. Elle se fût d'abord trouvée dans une atmosphère intellectuelle un peu plus vivifiante que celle d'*Ar Bobl*. Il lui eût été infiniment plus aisé de garder la haute tenue que les premiers numéros de cette revue semblaient promettre, et que les nécessités de la lutte contre les goujats l'ont empêchée d'atteindre. De plus, l'élite bretonne étant tournée vers Paris, nous l'eussions entreprise de front et tout naturellement, sans avoir à lui demander de se retourner vers nous. Enfin, nous eussions eu aux yeux de tout le monde, et des littérateurs en particulier, le prestige de tout ce qui vient de Paris. Et quand on a affaire aux humains, il est plus utile d'avoir du prestige que d'avoir raison.

Nous avons eu la grande folie d'aller là-contre. Nous avons eu le tort impardonnable d'ignorer, ou du moins de vouloir écarter ces principes élémentaires de toute action. C'est en ce sens que nous avons pêché par excès de jeunesse. Nous avons trop écouté notre élan, et pas assez notre expérience naissante ou notre intuition. Nous avons voulu compter sans la mentalité humaine, et la bretonne en particulier. Il n'est pas dit que la leçon nous serve. Pour l'honneur de la Bretagne nous tiendrons ferme, de façon plus ou moins sensible peut-être, mais réelle quand-même. Notre premier effort, en tout cas, sera parti de l'ouest. Il n'en est que plus dur ; cette tâche de « distraction » des élites bretonnes n'en est que plus pénible. Mais à force de ténacité et d'habileté, nous pensons pouvoir en venir à bout. Seulement, il est bien léger et même sot de s'imaginer qu'une œuvre pareille puisse s'accomplir sans heurts. S'il est des gens qui s'accrochent d'un patriotisme purement verbal, nous préférons, nous, des idées solides et bien réelles. Plus nous allons, plus nous voyons que notre nationalisme n'est pas un mot. C'est encore en ce sens-ci que nous pouvons dire que le temps travaille pour nous : chaque mois qui passe est pour nous autant de gagné. Il augmente notre entraînement et notre expérience, et nous constatons que nos idées ne font que s'approfondir, se développer et s'affermir.

Si les bardes ne peuvent pas nous suivre ; s'il est des gens qui ne comprennent pas, que voulez-vous que nous y fassions ? Ils auraient dû nous le dire plus tôt : nous les eussions envoyés coucher à Auray dans l'Eglise du Saint-Esprit la nuit de la Pentecôte. C'est bien tout ce que nous pouvions faire pour eux. Cette année, il est trop tard. Mais en attendant l'année prochaine, que, de grâce, ils nous fassent l'aumône de la paix. Ce n'est pas pour eux que nous écrivons. S'il leur suffit d'être des gnan-gnans, des andouilles et des couennes, passez-nous ces mots, qu'ils nous permettent de n'en être pas. Qu'ils

reconnaissent qu'ils sont du passé, puisqu'ils ne sont pas capables de rien faire, et que du moins ils ne s'opposent pas à ce qu'on mâche un peu la besogne, — ou les idées, — à des chefs que nous attendons avec une patience relative, persuadés que nous travaillons. Notre ambition est qu'ils n'aient dès que tôt ou tard ils viendront. C'est pour eux, encore une fois, que nous travaillons. Notre ambition est qu'ils repré- qu'à se réclamer de *Brittia* pour qu'on sache ce qu'ils repré- sentent. C'est pour eux que nous perdons notre temps à tant d'explications et de précisions. C'est pour eux enfin que nous nous laissons aller à ce justement que nous voulions éviter et qu'on nous a forcé de faire : prendre position. Puisqu'on a tenu à savoir ce que notre nom veut dire, on le saura. Rendez-vous à plus tard, maintenant. Rien ne nous presse, en principe. Il paraît que nous avons écrit dans la main que nous vivrons jusqu'à soixante-quinze ans. Encore cinquante ans à bourlinguer. Et, ma foi, nous n'avons pas envie de nous préparer des tristesses pour notre vieillesse. Notre génération est prévoyante.

Ceci pourrait être cruel, s'il ne comportait une part de plaisanterie. Mais ce n'est là qu'exprimer sous une forme vive que nos amis et nous-même prenons notre effort au sérieux, très au sérieux. Ne serait-ce que dans l'intérêt de notre formation personnelle. Mais encore une fois nous avons des idées auxquelles nous tenons dur comme fer, et aussi quelque volonté. Nous trouvons assez mauvais que l'on conteste notre sérieux, ou qu'on agisse comme si on n'y croyait pas. Certains bateaux à la fin nous irritent. Nous sourions amèrement quand nous devinons que des maîtres respectés, qui toute leur vie ont montré une intransigeance et une susceptibilité au moins égales aux nôtres, nous reprochent ces nôtres « qualités » de notre être. Et quand nous en entendons un autre dire partout, et pas depuis hier, avec une persévérance un peu agaçante et qui semble confiner bientôt à la manie, que nous nous en prenons à tout le monde, (nous employons un euphémisme), cela nous rappelle trop désagréablement qu'à celui-là nous pourrions reprocher avec beaucoup plus de bien-fondé de bénir tout le monde, nous compris, et Le Fur aussi. Et la fierté de ces deux attitudes ne se compare pas ; ni non plus ce qui les inspire. Et puis on est ce qu'on est. Ce n'est pas de notre faute si nous ne sommes pas de Trégor, et nous sommes tous comme cela en Bro-Érec. Nos amis l'admettent sans doute. Quer, Le Névanic, nous voudrions bien voir que vous nous donniez un démenti. — Personnellement, nous avons dans les veines par notre famille paternelle du sang des Bretons de Quistinic, qui fut le pays par excellence des Réfractaires. Et par notre famille maternelle, nous nous croyons surtout de l'île d'Arz, où nous trouvons parmi nos oncles un certain Mgr Le Joubioux dont l'intransigeance n'était pas un mot, et qui refusait une haute décoration, plutôt que de l'accepter de la main de « l'usurpateur » ; et aussi un certain Alexis Rio, de qui nous nous sentons étrangement près par tout le tempérament, et dont la résolution, l'élan, l'intransigeance encore, n'étaient pas

précisément d'un régionaliste. Parfois ! noblesse oblige. Ces exemples dans notre famille nous montrent que par ce qu'on est Breton et nationaliste breton, car ils l'étaient, on n'est pas obligé de s'interdire d'avoir plus d'énergie qu'un nigaud. Qu'on ne nous demande donc pas d'y descendre. Nous avons refusé d'être du Collège bardique. Et si nous nous sentons le neveu de ces hommes-là ; si nous aimons à penser aux ancêtres communs qui peut-être ont successivement revêtu en eux et nous, ce n'est pour des prunes. On n'aura donc pas raison de nous si facilement qu'on voudrait.

✱

Quelqu'un qui commence à s'en douter, mais ne s'en doute pas assez encore, habite dans l'Évêché de Saint-Brieuc. Ce quelqu'un est trop intelligent pour ne pas savoir reconnaître qu'en dépit de lamentables divisions apparentes, le mouvement breton fait cette année des progrès sérieux. Comme il a, lui, une non douteuse capacité de jugement et une certaine expérience des hommes, il remarque que le mouvement breton devient gênant ; qu'il prend de l'audace, et que cette audace ira avant peu en se précipitant. Il fait bien de craindre. Il a eu raison de sentir un danger quand il a vu *Brittia* paraître. Mais il a eu tort de se réjouir trop vite, quand il l'a vue aux prises avec des difficultés inattendues. Surtout il a eu tort de tabler sur un découragement final et imminent. Certains indices nous font craindre pour lui des surprises prochaines, et c'est en vain qu'il s'abandonnera à ses violentes et haineuses colères : ni la force de son esprit déloyal, ni la protection de Son Eminence le Cardinal Amette ; ni même, ce qui nous touche bien plus, les supplications de M. Vallée qui veut la paix et pardonne tout, jusqu'aux basses injures et aux plus fourbes calomnies ; aucune puissance temporelle, ni le Roi, ni l'Empereur, ni le Pape ; rien, rien ne nous empêchera, Louis N. Le Roux et nous-même, de lui régler son compte. Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, et si ce n'est pas ici, ce sera ailleurs. Quand cet homme nous croira bien loin, nous lui retomberons sur le coin de la figure au moment où il s'y attendra le moins. Si *Brittia* n'y suffit pas, oh ! nous ne sommes pas en peine ! Nous emploierons la brochure. Si ce n'est pas assez, nous aurons recours à nouveau au manifeste. S'il faut aller plus loin, il y a encore le tract. Et ne tirez pas encore l'échelle : il y a plus que le tract : il y a l'affiche. *Nous irons jusqu'où il faudra*. Et qu'on ne croie pas donner le change à l'opinion et à nous-mêmes en allant faire de beaux discours hypocritement nationalistes à Montmartre ou ailleurs : « C'est bien de la Bretagne que j'ai besoin de vous parler ; car si la Bretagne est la terre de votre berceau, elle est la terre de mon adoption, et il y a des adoptions qui sont des naturalisations. » (*Non, mais, des fois !... Faut plus vous gêner, vous savez.*) « Je veux parler surtout de cette adoption qui prend racine dans la ver-

tu d'un sacre reçu des mains très vénérées et très aimées de l'éminent cardinal qui préside, avec autant de grâce que d'autorité... » (*N'en jetez plus ! N'en jetez plus ! Assez de vase-line !*) « aux destinées de cette grande Eglise. C'est cette adoption qui fait monter de mon cœur à mes lèvres ces paroles sincères : *Breiz eo ma bro ive, ma eil bro, beteg ar maro, beleg ar baradoz.* »

En admettant que vous y alliez... On dit qu'il y a pour les menteurs une grande auberge noire avec un bon feu sur la route. Sincères, ces paroles-là ? Sincères ? Tu mens au milieu de ta face ! N'as-tu pas dit que tu ne quitterais la Bretagne « *qu'après le dernier mot de la langue bretonne* » ?

... Mais, nous dira-t-on, il y a plus d'un homme à l'évêché de Saint-Brieuc. Qui donc visez-vous ? — Après tout, c'est peut-être bien le jardinier !...

✱

Voilà une première réponse à ceux qui nous demandent de ménager l'Eglise. Nous pourrions en faire une autre. Nous la ferons plus tard. Celle-ci sera certainement moins dure, mais comportera cependant sa part de scandale. Nous voulons attendre. Nous avons pour cela des raisons. Il nous est revenu, — les murs, Messire, ont des oreilles, — que certain haut personnage qui se serait senti visé par nous, se serait laissé aller récemment à des propos inconsidérés nous concernant. Il prétendrait que nous l'insultons grossièrement et sans cesse. Nous lui demanderons peut-être un jour des explications publiques. Il aurait fait défense de nous rendre certain service. Cela semblerait montrer que beaucoup de fiel ou bien un goût prononcé de la vengeance ou de la répression entrerait dans son âme autoritaire. Soit. S'il veut un heurt, comme il voudra. Mais qu'il se méfie de nous, qui nous sentons de taille à jouer au moins durement la partie, et même à la gagner. Il s'agit ici d'une matière où l'opinion publique a droit de contrôle et d'intervention. Aucune question religieuse n'est en cause, — à moins qu'elle ne soit indiscutablement de notre côté. Nous avons donc les mains libres. On ferait mieux, au lieu de laisser si naïvement percer son irritation, de nous les lier en tenant certaine promesse à l'opinion publique. Ou bien alors qu'on la retire, cette promesse, en avouant qu'on a parlé en étourdi. Et que publiquement ou privément, notre détracteur soit désormais un peu moins inconsidéré dans ses propos. S'il a la langue trop longue, qu'il fasse un nœud dedans. Ce n'est pas à nous d'aller le faire.

« Pourquoi exiger de la sorte ? » nous dira-t-on. « Vous feriez mieux de demander. » — Il est inutile de chercher à nous forcer à une attitude humble et soumise de quémandeur. Quémandeur, nous ne le sommes pas et ne le serons sans doute pas de si tôt. Au surplus, nous sommes ici chez nous. Dans tout le Bro-Érec, nous sommes chez nous. Et outre qu'il peut

nous déplaire personnellement de nous conduire en très humble quémendeur dans une ville que nous sommes en droit de considérer comme nôtre par nos ascendants, par nos souvenirs d'enfance, par les affections que nous y avons eues ou que nous y avons encore, etc., nous estimons qu'il est de *notre devoir* de sauvegarder la fierté du mouvement breton. Ce n'est pas notre seule personne que nous représentons. Et il est des conditions de négociations et de discussion qui nous seraient particulièrement pénibles. Ah ! s'il s'agissait de conversations entre Bas-Bretons, ce serait tout différent ! Si nous avions à nous adresser à la si fine et si haute figure de Mgr Conan, que nous déplorons de voir archevêque des Nègres de Port-au-Prince, alors qu'il aurait une popularité, et par suite une autorité, uniques dans l'Ouest s'il était évêque de son évêché natal, oh alors, nous n'hésiterions pas à nous incliner ! Car d'abord nous serions assez sûrs d'être compris, ou à tout le moins écoutés. Tandis que présentement, comment supposer que nous puissions être seulement introduits là où les plus influents des régionalistes n'ont reçu qu'une réponse évasive ? Notre âge s'y opposerait, vous comprenez bien. Notre âge est une grave infirmité auprès de ces messieurs qui ne l'ont sans doute jamais eu, et qui ne savent pas comprendre que c'est une raison même pour que l'on prenne garde à nous, puisque nous avons pour nous l'avenir. Et on raille nos amis. On nous trouve ridicules. On nous critique dédaigneusement. Comme si nous allions demander à ceux-ci ou à ceux-là de nous apprendre notre métier d'écrivain ou d'homme d'action ! Mais quand des gosses de dix-sept ans font la figure au beurre sur le passage de l'évêque, ils sont les chéris, ils sont l'avenir. Et quand un clampin de vingt-cinq ans, qui ne sait seulement pas ce que... — mais laissons-les qui, — frais émoulu du séminaire, retombe dans sa ville natale, il est la fleur des jeunes gens et le charbonneret des vieilles demoiselles. Il est la coqueluche de ces messieurs, et on l'estime très qualifié pour débiter par un sermon aux « Mères chrétiennes ». Et les mères la trouvent mauvaise, et les fils plutôt comique. On pourrait nous concéder que nous ne donnons pas semblable spectacle, et que les matières que nous abordons n'ont rien d'aussi délicat ni ne nécessitent tant d'expérience personnelle. L'expérience livresque, à nous, peut suffire. Qu'on reconnaisse donc de bon gré que nos jeunes amis à vingt ans et nous à notre âge, sommes parfaitement qualifiés pour nous mêler d'action bretonne. — Au surplus, nous sommes bien bon de discuter. Agissons, cela vaut mieux. Nous ne pouvons tout-de-même pas descendre à laisser mettre en discussion que l'étude du breton en Bretagne, et surtout en Basse, présente un intérêt pratique au moins aussi grand que l'étude de l'allemand ; et que son intérêt spéculatif ou social ne soit pas au moins l'égal de celui de « l'Instruction Religieuse ». Il y a des cours obligatoires de ceci dans les hautes classes des établissements d'enseignement libre. On ne voit pas pourquoi la nation bretonne ne réclamerait pas

des cours également obligatoires de breton. D'ailleurs, chacun sait que l'enseignement libre n'est qu'un trainard qui ne marche jamais qu'à la remorque de la concurrence. Aussi notre Comité a-t-il décidé de se tourner en toute loyauté (l'hypocrisie et l'ouïe ne sont pas notre fait) vers les instituteurs laïques. Par les informations qui nous parviennent de ces milieux, nous sentons que de ce côté nous obtiendrons des résultats rapides. Et quand l'Eglise aura vu que sa belle tactique de perdre toujours du temps n'aura servi qu'à la faire déborder, peut-être se décidera-t-elle enfin à « sauver la langue bretonne ».

×

Toujours la traduction de *Derdriu*. Nous avons à son sujet — *ar hé divout* — des discussions sans fin. Il ne faut pas s'en plaindre si doit en résulter quelque progrès. — On nous dit que le vocabulaire en est bien trop relevé et que la pénétration du texte s'en trouve parfois très compliquée. Voilà certes qui ne nous arrêtera pas. Nous ne sommes aucunement de ceux qui reprochent à des récits comme *l'Imram Mael-Duin* de n'être pas « assez rigolos ». Nous estimons au contraire que le breton doit servir à autre chose qu'à faire des livres « rigolos ». Ce n'est pas forcément la plus intéressante, qu'une littérature *leun-bar a rigolâchou, èl ma lar Fanch Jaffrennoa*. Et n'ayant pas pour but de faire « de la rigolade », nous nous acharnons à éviter non seulement tout terme d'importation récente dont l'équivalent est facile à trouver avec un peu d'effort, mais encore tout mot roman qui peut pourtant sembler breton à un lecteur non averti. Et nous regardons d'un œil torve les malheureux métèques que nous avons laissés passer, soit qu'il n'y eût pas moyen de faire autrement, soit que nous n'ayons pas osé leur fendre l'oreille et la figure. Quant aux mots latins qui, on le sait, — ou on ne le sait pas, — sont assez nombreux en breton ou en gallois, c'est tout juste si nous les épargnons. Mais nous ne leur accordons droit de cité que s'ils ont obtenu la naturalisation galloise.

Pour éviter ces mots étrangers, nous n'hésitons pas à rémuer les dictionnaires de tous les dialectes et de toutes les époques. Si le dialecte de nos essais est en principe celui de Bro-Érec, nous trouverions absurde de nous condamner à n'employer que des mots ayant droit de cité en Vannes. Nous savons bien que le principe des écrivains les plus relevés des autres dialectes est de ne jamais avoir recours au vannetais et d'employer un mot roman plutôt qu'un mot celtique, si celui-ci a le malheur d'être *gwenedour*. Ce que vaut ce principe, inutile de le dire. Soulignons seulement qu'il n'est pas fait pour

avancer la constitution d'une langue littéraire commune, — à moins que l'on n'ait l'enfantine vanité de vouloir nous imposer tel dialecte pur, à l'exclusion de tous les autres. Mais insinuons à ces excellents compatriotes que nos emprunts aux autres dialectes ne constituent aucunement un aveu d'infériorité de la part du vannetais, ni un hommage servile ; et que nous ne trouverons au contraire que plus forts de ces preuves non suspectes de bonne volonté et de discipline, pour défendre énergiquement les droits de notre dialecte à la participation à l'établissement d'une langue commune. Et tant que l'on ne voudra pas nous faire notre place, nous tiendrons aux autres la dragée haute et refuserons peut-être d'étudier quelles améliorations on pourrait encore apporter au vannetais. Comme nous ne manquons pas d'écrivains, nous pouvons demeurer sur nos positions avec la plus parfaite sérénité.

Sans nous étendre sur les divers procédés d'enrichissement de notre langue, rappelons qu'une langue littéraire n'est pas une langue populaire. Ainsi rejetons-nous par le fait, si l'on veut bien y réfléchir, le reproche que l'on nous fait de trop nous écarter de la langue usuelle, notamment en ce qui concerne la construction, la syntaxe, le style, etc. On nous objecte : « Je parle le breton depuis l'enfance ; j'ai causé avec des gens d'un peu partout dans ce pays. Ce n'est pas comme cela qu'on dit. » Possible. Bien possible. Mais nous nous en inquiétons bien peu. Nous aussi, peut-être, nous avons causé avec des gens d'un peu partout dans ce pays. Qui plus est, nous possédons de nombreux textes directement obtenus du peuple un peu partout en Bro-Erec. Et c'est bien ce qui nous pousse à corriger dans la langue écrite telle tournure d'ici par telle tournure de là. Va-t-on vouloir nous imposer *bihan nitra* ou *tost nitra*, sous prétexte que les jeunes gens prononcent ainsi en tels points du Haut-Vannetais ? Nous savons pourtant bien qu'il faut dire *bihañnik tra* et *tostik tra*. Et va-t-on nous interdire de distinguer entre *biskoah* = « jamais dans le passé », *biken* = « jamais à l'avenir » et *guéh erbet* = « jamais en aucun temps », sous prétexte que par endroits le peuple ne distingue pas toujours entre ces expressions, et que par toute la Bretagne il a tendance à délaisser ces trois mots pour *janés* ?

En réalité, ce qui manque à tous nos écrivains bretons, c'est la connaissance historique de leur langue. Extrêmement peu de ceux qui écrivent *présentement* la possèdent. Nous nous en apercevons bien à toutes les observations qu'on nous fait, si mince soit notre savoir en cette matière. Les régionalistes aiment à crier d'un ton aigre contre l'enseignement supérieur du celtique, qui n'est pas « pratique ». Car ils sont si forts sur l'action « pratique » que nous y perdons tous notre latin, mue

excellente pour des Celtes, et sommes encore incapables de les suivre. Tableu ! quels génies organisateurs ! Il est grand temps que les professeurs du Collège de France se mettent à apprendre le breton usuel aux garçons bouchers, qu'ils puissent enfin marchander la peau de veau crevé dans les fermes. — Mais les écrivains régionalistes ne se doutent pas que ces cours qui ne sont pas « pratiques », et que par suite ils se dispensent sereinement de suivre, pourraient leur apprendre à écrire proprement leur langue. Ils y acquerraient cette notion précieuse : que l'orthographe rationnelle d'une langue est infiniment plus compliquée à établir qu'ils n'imaginent. A feuilleter les dictionnaires étymologiques, les glossaires moyen-bretons, ou vieux-bretons, ils apprendraient comment rectifier quantité de formes défectueuses, altérations, aduérations, confusions, généralisations, etc. A étudier les textes moyen-bretons, à examiner et démonter les noms propres, surtout les vieux noms propres des cartulaires, et à les comparer aux surnoms modernes, ils ne pourraient que constater combien le breton qu'ils écrivent est loin de la beauté, de la vigueur et du relief du breton d'autrefois. Aussi loin que peut l'être le français du docteur Le Fur de celui de Saint-Simon. Ils se diraient du coup qu'il faut faire en breton comme en français. En français, on ne s'excuse pas de son style en disant : « C'est comme ça qu'on parle. » On ne prend pas le peuple pour modèle. On ne va pas dire : « Il n'y a pas moyen de faire », mais : « C'est impossible. » A trop écrire comme parle le peuple breton, on risque de n'avoir jamais qu'une langue littéraire plate, effacée, lourde, épaisse, — vulgaire en un mot.

C'est un fait que le breton, comme toute langue abandonnée à elle-même sans doute, perd à chaque génération de son relief, mieux : de sa frappe. (Que l'on ne confonde pas relief et pittoresque). On s'en rendra compte, quand nous pourrons publier quelque part trois versions successives au cours de deux cents ans d'une même chanson de colportage. Les altérations de la langue sont sensibles. — Mais alors, dira-t-on, où trouver des modèles de bonne prose bretonne, ayant pureté, vigueur et relief à souhait, puisque, chacun le sait, les textes bretons les plus anciens que l'on ait sont horriblement pourris de mots français ? Nous répondrons sans hésiter : dans la prose galloise du Moyen-Age. Si nous avons un tort ici, c'est d'avoir trop goûté les quelques pages de cette prose que nous avons eu le loisir de lire. Nous en avons gardé une nostalgie qui nous fait trouver fade et poussiéreuse la langue bretonne écrite courante. La langue galloise moderne nous paraît brumeuse et aqueuse auprès d'elle. Il est admis, au surplus, que la prose médiévale galloise, appartenant en majorité au gallois du sud, est

beaucoup plus proche du breton que le gallois littéraire moderne qui est celui du nord. Cette idée que l'on peut considérer le moyen-gallois comme du breton n'est aucunement à nous. M. Loth a toujours affirmé que la langue des Gallois et celle des Bretons sont restées absolument identiques jusqu'au dixième siècle environ. A peine çà et là quelques divergences, se retrouvant souvent d'ailleurs sporadiquement en Bretagne. On est donc en droit de penser qu'aux onzième et douzième siècles, et même plus tard, le breton n'était pas plus distant du gallois que le vannetais ne l'était du léonnard au dix-septième siècle. Encore de nos jours la parenté entre nos dialectes est si évidente, que personne de compétent ne peut penser un seul instant même à la mettre en doute. La parenté entre le gallois et le breton était certainement aussi patente au moyen-âge. Que l'on se dise donc que la vieille littérature galloise est nôtre, bien nôtre, à tous les points de vue, et que non seulement l'intérêt de notre littérature, mais aussi l'intérêt de notre langue exige que nous l'étudions de très près, — dans le texte, évidemment. Qu'on se dise que le breton des *Mabinogion* ou du *Brut y Tywysogion* n'est que du Vallée et du Klaoda ar Prat encore meilleur. Nul ne niera que ces écrivains ne soient de nos jours les meilleurs de Bretagne. Or ils ne connaissent que le celtique moderne. Notre véritable breton classique a donc été étranger à la formation de leur langue. M. Vallée ne s'est mis au gallois-moyen que tout récemment. Qui osera dire que des études plus complètes des langues bretonnes eussent été sans influence sur eux ? Il serait donc facile de relever considérablement notre langue littéraire, qui en a grand besoin. Ce travail avancerait beaucoup plus vite si certains qui ont cette science approfondie de notre langue voulaient bien nous faire l'aumône de quelques écrits en breton, ou seulement prendre la direction de ce mouvement de relèvement. Mais voilà : ils ont certainement bien quelques loisirs ; mais ils n'en sont pas encore à l'idée d'une langue littéraire bretonne. Ils veulent conserver le breton en Bretagne, sans plus, et ne se demandent pas plus que cela comment on pourrait y parvenir. Et puis, dans le mouvement breton, ce sont les maîtres qui suivent.

×

Qui donc ose dire que le mouvement breton s'affaiblit et recule ? Il est bien sot, l'adversaire qui croit devoir dans son puffisme pronostiquer la fin du misérable essor qui traîne depuis quinze ans. Il a bien envie de se décourager, où il manque de la plus élémentaire ampleur de vue, le militant qui ne sait pas voir la réalité. Sous diverses influences, sous diverses impulsions, dont quelques-unes, d'ailleurs, sont un peu

risibles, chaque organe d'action fait son possible pour s'améliorer, et augmente ainsi sa puissance d'assimilation. Pour que tout le mouvement reprenne tout d'un coup une vigueur nouvelle, il ne nous manque plus qu'un chef digne de ce nom. Nous répétons qu'il ne serait pas bien difficile à trouver, si certains régionalistes voulaient enfin renoncer à leur mesquinerie, à leurs idées aussi petites que leurs préjugés, et si le Collège bardique notamment voulait concevoir un peu mieux son rôle, reprendre tranquillement sa place, y travailler utilement, et nous ficher la paix avec ses rancunes de corps.

Le seul hebdomadaire breton que nous ayons encore, («*encore*» veut cette fois dire : «*jusqu'ici*»), *Kroaz ar Vretoned*, création de M. Vallée, dont l'on ne prônera jamais assez haut le dévouement, ne serait-ce que pour faire crever de rage secrète le saint cafard qui par la vertu de son esprit impur a tout tenté pour faire avorter son œuvre ; cette petite feuille, mise sur pied au prix de grands sacrifices et maintenue coûte que coûte pour le plus grand bien de la Bretagne ; ce petit journal qui résiste invinciblement à toutes les tentations et sollicitations et ne veut publier que du breton, semble acquérir enfin de la hardiesse. Un nouvel en-tête illustré, où nous croyons bien reconnaître la manière de M. Louis Le Guennec, orne depuis quelques semaines la première page. C'est excellent pour attirer l'attention des indifférents. *Il serait très important pour notre mouvement que toutes nos publications bretonnantes ou à esprit breton, aient une présentation au moins égale, et si possible, supérieure, à celle des publications françaises courantes.* On a trop peu pensé à cela jusqu'à présent, et bien souvent on a donné aux publications bretonnes un aspect enfantin, niais, bretonnâtre, qui prévenait immédiatement contre le contenu. Il est certain que les publications exclusivement bretonnantes, sous ce rapport, ont marqué un progrès sensible.

Kroaz ar Vretoned, que dirigent maintenant MM. Yves Le Moal et Ar Yeodet-Bocher, se signale encore à l'attention de ses lecteurs depuis quelques mois pour d'autres raisons. On y remarque avec plaisir que Mlle Philomène Cadoret, autrement dit «*Koulmig Arvor*», sera bientôt à-même de nous donner un important volume en prose. Il faut espérer qu'elle réunira au plus tôt les contes, récits et nouvelles qu'elle prodigue ainsi aux Trégorrois. — D'autre part, sans s'être concertés, M. Vallée et Meven Mordiern attirent simultanément notre attention sur la *Buhez sant Theodot, Patron an hostizien*, que publie *Kroaz*. «*C'est aussi bon qu'Emgann Kergidu*, le chef-d'œuvre de la prose bretonne au xx^e siècle, » nous dit l'un. «*Recommandez à vos collaborateurs la lecture de textes classiques, nous dit l'autre. Il faut former une rédaction bretonne. Je fais réimprimer en ce moment dans Kroaz un texte excellent.* » Le premier chapitre de ce travail était précédé des mots suivants : «*An holl Vretoned disket o deus klevel komz eus Senkyewicz, eur marvailher poloniad brudet, en*

deus displeget en eul levr eun daoulenn dispar eus amzer an impalaered roman a heskinas ken kriz ar genta Kristenien. Ar pezh n'ouzont ket avat eo ez eus bet e Breiz-Izel eur skrivagner, an aotrou abad Guillou, par da Zenkyewicz da daolenni amzeriou kentan hag heskinereziou ar Gristeniez. Moulet eo bet e levr, diviet pell-zo, e 1871 ; e advoula a raimp war *Groaz ar Vretoned*. »

Nous pensons que c'en est assez pour indiquer la valeur de l'ouvrage. Mais nous regrettons que *Kroaz ar Vretoned* ne pense pas à rééditer en brochures nombre de travaux intéressants, de livres, peut-on dire, qu'elle publie en colonnes. Il faut bien se dire qu'il n'y a pas que les lectures d'aujourd'hui à compter, et qu'il serait beaucoup plus facile à ceux de demain de chercher dans une brochure de l'abbé Guillou ce que fit Dioclétien aux Celtes d'Ankura en Galatie, que d'être obligés de dépouiller toute la collection de *Kroaz*. Les ouvrages destinés à former la langue et le style des écrivains bretons devraient être des *vade-mecum* que l'on puisse lire partout, et ne pas être dispersés çà et là dans une collection de journal, chose aussi ennuyeuse à manier que difficile à se procurer.

Il y a aussi la matière de plusieurs autres petits livres bretons dans la collection de *Kroaz*. Il faut espérer qu'on pensera à ces très utiles éditions au fur et à mesure que le public breton lettré continuera à s'augmenter. Ce pourrait être sous peu, si nous voulions ou si nous savions travailler. — En outre de la *Buez sant Theodot*, on a remarqué encore ces temps derniers une traduction bretonne (puisqu'il faut toujours le préciser) du *Noël de Chouans* de M. Anatole Le Braz. On connaît ce récit qui a fait le tour de la France dans diverses publications, à moins que nous ne nous trompions, et que l'on retrouve dans *Les Vieilles Histoires du Pays Breton*. Il n'était pas trop tôt qu'on pût la lire en breton. Souhaitons que M. Le Moal, à qui on doit cette traduction, continue ce genre de travail sans retard. On se souvient que nous avons déjà signalé ici la traduction par lui de nombreuses anecdotes de la Légende de la Mort. Nous pourrions, nous devrions, avoir bientôt entre les mains une sorte d'anthologie bretonne de l'œuvre de M. Le Braz. — Parallèlement à ces traductions, M. Gweltaz donne des adaptations d'auteurs étrangers en vue, telle Mme Selma Lagerloef.

On trouve encore dans *Kroaz ar Vretoned* de nombreux articles de MM. Vallée, Abhervé, Le Moal et de quelques autres. Pourquoi donc tout cela ne serait-il pas réuni par séries en plaquettes de propagande, suivant l'exemple donné par l'auteur de *Gonedigez eun Emsao* ? Chacun de nous a eu à constater combien nous manquons regrettablement de brochures de propagande bretonnes, bon marché et intelligemment faites, à l'usage du peuple et des débutants en nationalisme breton (*bretonnant*). La *Gonedigez eun Emsao* ne vaut pas grand-chose, chacun l'accorde. Mais ceux qui d'ores et déjà pour-

raient nous donner mieux, nous font bien attendre...

Tout ce que la collection de *Kroaz* représente d'efforts désintéressés et de dévouement serait difficile à mesurer. Et il faut être muflé au dernier point pour traiter de haut, ou essayer de discréditer et de salir un groupement où se dépense tant de foi en la valeur nationale de la langue bretonne. Foi inlassable en dépit de tous les sacrifices et de toutes les embûches hypocritement tendues. Il est scandaleux que cette feuille foncièrement catholique, comme son nom l'indique, qui sur son en-tête étend sur l'hermine noire une croix blanche, ne soit pas soutenue avec enthousiasme par tout le clergé bretonnant sans exception et par son organisation officielle. On y trouve une preuve patente de l'incapacité parfaite des catholiques à agir efficacement. Il n'y a pas de doctrine plus exigeante ni plus intransigeante que la leur, et qu'eux il n'y a de plus mous que les régionalistes. Nous avons bien le droit de le dire et de leur en faire durement reproche, puisqu'il leur a plu de mettre la main sur la cause bretonne et d'affirmer que ce seraient eux qui sauveraient notre langue. Eh bien, qu'ils la sauvent donc cette langue ; ou qu'ils prennent garde qu'on ne la sauve sans eux, — et contre eux, comme, si nous en croyons nos informations, cela pourrait très bien se produire. En tout cas, sans l'effort de quelques-uns, ils mériteraient d'être voués au mépris de l'opinion publique bretonne pour leur incapacité, leur mauvaise volonté, leur hypocrisie, leurs mensonges.

Mais puisqu'il est certain que nos amis de *Kroaz* ne peuvent compter que sur eux, nous leur dirons qu'il est désolant de voir quel faible rendement ils procurent à leur effort. Il est absolument navrant de les voir publier tant et tant et tant encore de littérature, alors qu'il faudrait du pratique, des récits d'actualité habilement choisis et des nouvelles, beaucoup de nouvelles en breton. Vraiment, leur obstination à l'admettre et... à ne pas le faire, fait peine.

×

Dans la *Paroisse Bretonne* de Mars, M. l'abbé Cadic nous a fait la surprise de nous consacrer une note très aimable. Nous l'en remercions bien vivement. Mais M. Cadic se demande si nous ne sommes pas « trop sévères pour les Bretons de Paris » ; nous confondrions « volontiers sous une épithète commune ce qui est ombre et ce qui est réalité, ce qui est ballon de baudruche et ce qui est matière vivante, ce qui est vrai breton et ce qui est breton de parade, ce qui travaille et ce qui joue la comédie. » Très bien, très bien, ce parallèle ! Piède-vache, mouchez donc Le Fur, car tout le monde voit bien qu'il est morveux. Vous avez justement en votre pied bifide l'instrument le mieux adapté à cela qui puisse être. — M. Cadic se demande aussi si nous nous rendons un compte exact de l'œuvre immense accomplie à Paris, depuis quelques années, au seul point de vue de l'émigration. « Mais ce sont là défauts

d'appréciation qui disparaîtront. » Probapl ! Ne sommes-nous pas bien placés, M. Cadic, pour savoir que votre publication est la plus répandue des revues bretonnes et qu'elle a de vingt-cinq à trente mille lecteurs ? Et nous n'ignorons pas non plus vos autres œuvres, si nous ne sommes pas a-même d'en parler en connaissance de cause.

Puisque M. Cadic redoute avec raison, ce qui édifiera plus d'un sur ce qu'il faut penser de la valeur nationale des bambocheurs de Paris, qu'on ne le confonde avec ceux-ci, prions tous nos amis de ne plus traiter comme Bretons de Paris, désormais, que ceux qui sont groupés autour de la *Paroisse Bretonne*. Les autres, qu'on les appelle comme on voudra, Finistériens de Paris, ou Morbihannais de Paris, ou Côtes-du-Nordais de Paris, ou Loirais-Inférieurs (à moins que ce ne soit Lorientais Inférieurs), ou magnifiquement Ile-et-Vilains, — c'est toujours des Coucous, ou assimilés ; à moins que ce ne soient des bergeronnettes vivant des vers que sous son pas, exprime de la terre Piédevache. Et quand Le Fur ouvre le bec, tous et toutes béent également d'admiration et se poussent de l'aile, disant d'une voix, celtiquement : « Chouette ! V'là le Printemps !

*Entends-tu le Coucou, ma Lisette,
Entends-tu le Coucou ? »*

Mais Bleimor est témoin que nous n'avons jamais confondu M. l'Abbé Cadic avec ceux-là, et que la note suivante, si elle n'a pu passer plus tôt, est rédigée depuis septembre 1912.

**

Combien, en Bretagne, connaissent *La Paroisse Bretonne de Paris*, cette humble revue mensuelle qui paraît à Paris, (112, Rue de Vaugirard) ? Bien peu, de ce côté-ci de la Vilaine ont occasion de la lire. Ce n'est pas étonnant, nous dira-t-on, puisque c'est l'organe des Bretons Emigrés ! Possible, mais il est bien regrettable que les Bretons non émigrés n'aient, à notre connaissance, aucune publication qui puisse lui être comparée. A la réflexion, il n'est pas souhaitable qu'il se fonde en Bretagne même une revue du genre de *la Paroisse Bretonne*. Celle-ci pourrait en effet, devrait, être répandue par tous nos militants dans ces familles bourgeoises où l'indifférence à l'égard de tout ce qui est national est trop fréquente. Elle y ferait le plus grand bien, car si *la Paroisse Bretonne* était jamais désireuse de prendre un autre sous-titre, il appert que celui-ci pourrait être : « revue des familles bretonnes ». La grande simplicité de la rédaction la rend accessible aux plus humbles. La sincérité de ceux qui écrivent dans ce périodique est évidente ; elle n'est pas de celles que l'on suppose ; elle est de celles que l'on remarque. Et comme ces écrivains sont des Bretons bretonnants, sortant du peuple, donc authentiques, ils n'ont aucun effort à faire pour attraper la note bretonne, et ils trouvent tout naturellement ce qui échappera toujours à ces faiseurs qui tantôt eroient devoir jouer à la petite émotion distinguée, parce

qu'il est question de la Bretagne, tantôt affectent des airs importants, enflent la voix et s'efforcent de parler sur le ton qu'ils s'imaginent qu'on doit prendre.

Quant aux matières contenues dans *La Paroisse Bretonne*, elles sont, du point de vue breton, (notre point de vue central), de la meilleure qualité. Tout ce qui se dit là est de nature à intéresser tous les Bretons, où qu'ils se trouvent ; de nature, particulièrement, à laisser une empreinte durable sur les jeunes cerveaux. Et ceci est très important. Ah ! si tous nous avions lu chaque mois *la Paroisse Bretonne* dès treize et quinze ans, combien moins ignorants nous serions de notre histoire, combien plus tôt nous eussions été acquis à la cause nationale, combien plus aisée serait notre action ! Nous n'avons peut-être pas qualité, ici, pour distribuer des félicitations ; (nous ne nous tenons pour qualifiés que lorsqu'il s'agit de combattre) ; aussi nous avouons simplement avoir trouvé un grand intérêt à l'histoire populaire de la Chouannerie, que publie M. l'Abbé Cadic, histoire non pas impartiale, certes, mais juste, et illustrée, peut-on dire, par les chansons populaires bretonnes de la Chouannerie, qui sont données avec la mélodie et la traduction française. Evidemment *la Paroisse Bretonne* n'est pas à l'abri de tout reproche. Mais, celui que nous tenons le plus à lui faire est-il même un reproche ? Nous aimerions à voir la revue de M. Cadic plus nationaliste, surtout en ce qui concerne la langue. Nous voudrions voir celle-ci énergiquement défendue par tous et le plus sûr moyen de la défendre est de pousser vivement à son étude et à sa culture. Un vrai Breton qui a compris cela n'est jamais en peine des moyens à mettre en œuvre pour y parvenir. — Il est regrettable aussi que M. l'Abbé Cadic ne donne pas, (peu importe où, à *Dihunamb* par exemple) une rédaction bretonne des contes recueillis par lui dans la campagne du Pays de Vannes. Prendre les contes du peuple auquel on appartient pour les rédiger dans une langue qui n'est pas la langue nationale de ce peuple, est une opération qu'en y réfléchissant, on ne peut que condamner. Mais M. Cadic pourrait trouver un traducteur qui réparerait facilement le dommage. Ceci dit, recommandons la lecture, dans le numéro d'août, des « deux soldats du Roi », conte breton de Pluméliau, et aussi de l'article signé « Le conteur » sur « La Légende Populaire de Bretagne », article dont voici la fin très heureusement venue.

Presque toujours le beau rôle est tenu par le paysan, et cela se comprend, l'auteur de la légende aime à favoriser les gens de sa caste.

Ce paysan est un chercheur d'aventures extraordinaires, un coureur de grands chemins comme on en trouve peu, et c'est là encore une caractéristique de l'esprit d'une race, une façon de dépeindre le tempérament d'un peuple d'humeur aussi voyageuse que ses nuages et dont les fils émigrés se rencontrent aux quatre coins de l'univers.

La morale de ces contes ? Il ne faut pas la chercher avec trop de rigueur. Elle est un peu à l'imitation de celle du bon-

homme La Fontaine, purement humaine. Elle n'est pas toujours tendre à qui ne sait tenir sa place dans la lutte de la vie. Elle ne ménage guère le pauvre d'esprit, surtout si l'orgueil guide ses actes. En revanche elle est impitoyable aux méchants, aux ingrats et aux pervers.

Tour à tour gais ou tristes, de pure fiction ou touchant à la réalité, ces contes dépeignent l'homme par quelques-uns des côtés de son caractère ; ils traduisent ses sentiments et ses idées ; ils le montrent dans son éternelle lutte pour l'existence. Ils sont pour l'enfant le récit merveilleux qui enchante l'imagination, pour l'homme mûr une morale en action qui détermine la conduite de la vie, pour le vieillard une leçon d'expérience qu'il aime à repasser, lorsque derrière lui se déroule la suite des années écoulées et que devant lui une question se pose qui prime de beaucoup les autres : comment peut-on bien finir ? Ils sont cela tout à la fois. Il ne faut pas leur demander d'être autre chose. Leur part est déjà assez riche.

×

Les décorations ne sont banales que lorsque le mérite de qui les reçoit est banal. Ce n'est pas le cas de notre compatriote et ami Paul Diverrès, qui vient de se voir décerner les palmes académiques. Nous pensons bien que ce qui a valu cette distinction à celui qui est en train de restaurer l'usage de la harpe celtique en Bretagne, ce n'est pas tant une connaissance académique du français qu'une connaissance très poussée des langues celtiques, notamment de la galloise. Trop peu nombreux sont encore les Bretons au courant de cette langue, sœur de la nôtre, pour que nous n'insistions pas un peu là-dessus. M. Diverrès connaît fort bien le gallois moderne usuel. En 1911, à l'Eistevod de Caermarzen, il prononça en gallois une courte allocution qui fut très remarquée chez nos frères d'Outre-Mer. En outre, M. Diverrès n'a pas seulement du gallois une connaissance usuelle, mais encore et surtout une excellente connaissance historique. M. Loth vante beaucoup le savoir de son élève, et un Gallois, autre élève de M. Loth, nous affirmait que si notre maître de Rennes, M. Pierre Le Roux, « savait autant de moyen-gallois que M. Diverrès, il en savait réellement beaucoup. » Notre ami a copié et traduit d'intéressants textes gallois inédits. Il est toutefois regrettable qu'il ne publie pas davantage, ne serait-ce que pour prouver qu'il est de plus en plus de Bretons à vouloir renouer avec nos frères de Galles le lien linguistique relâché, sinon rompu, depuis neuf siècles, et à vouloir enlever la primauté dans le domaine des sciences celtiques aux Allemands et aux Anglais. Nous n'oublions pas cependant qu'il était absorbé jusqu'ici par la préparation d'une thèse sur un sujet celtique à soutenir à Rennes.

Ajoutons que M. Diverrès est de ceux qui ont dû réapprendre complètement le breton. Il se vante à bon droit de l'avoir fait sans défaillir, estimant qu'ils sont encore trop peu, ceux qui peuvent ternir son mérite en l'égalant. Il souhaite, tout

comme nous, de n'avoir plus occasion de s'en vanter le plus tôt possible : — quand toute personne cultivée de Bretagne saura le breton comme nous.

**

Nous découpons dans le *Pays Breton* :

A L'UNIVERSITÉ DE RENNES

Le vendredi 2 mai dernier, notre ami Pol Diverrès, barde Tangwal, a soutenu devant la Faculté des Lettres de Rennes une thèse rédigée en vue de l'obtention du titre de *Docteur de l'Université de Rennes*.

Le sujet choisi était : *Le plus ancien texte des Meddygon Myddwen* (Médecins de Myddwen), manuscrit médical gallois du moyen-âge. Diverrès a surmonté toutes les difficultés que pouvait présenter la publication d'un pareil texte et grâce à sa connaissance approfondie du gallois ancien, il a réussi à en donner aux amateurs de littérature celtique, une édition critique excellente, accompagnée d'une introduction intéressante à tous les points de vue, linguistique, médical, folklorique, etc., de glossaires et d'index minutieusement dressés.

Le Jury était composé de M. Dottin, doyen, de M. Loth, actuellement professeur au Collège de France, qui avait tenu à participer à la réception de la thèse de son disciple, de MM. Le Roux et A. Le Braz. Après avoir remercié notre ami du choix qu'il avait fait de l'Université de Rennes pour y soutenir la première des thèses de Doctorat traitant des langues celtiques, ces messieurs félicitèrent le candidat pour son consciencieux travail, digne en tous points de soutenir la comparaison avec ce qui a été fait de mieux dans ce genre en Angleterre et en Allemagne, et après quelques légères remarques inévitables en pareil cas, le déclarèrent digne du titre de Docteur de l'Université de Rennes avec la mention *très honorable*. Ce témoignage d'hommes sincères et très versés dans les sciences celtiques, fait le plus grand honneur à Diverrès ; à notre tour de le féliciter pour la juste récompense de son travail, en désirant que son exemple soit suivi par d'autres, pour l'exploitation du vaste champ de la littérature galloise, qui n'est encore qu'imparfaitement déblayé.

×

Le jour de la fête de Jeanne d'Arc, nombre de Bretons ont pavoisé. Si nous n'en avions su d'avance la parfaite inutilité, nous eussions pris un vif plaisir à nous payer la tête de certains royalistes de nos amis, jeannedarquistes comme il sied, traditionnalistes sociaux, régionalistes, etc., comme c'est le devoir de tout néo-royaliste. Nous les eussions félicités de posséder de si beaux drapeaux tricolores, ajoutant que nous avions déjà eu l'occasion de les admirer le jour de l'anniversaire de la mort de Pontallec, et le jour de la fête de Nominéo. Ils eussent ouvert de grands yeux, en affirmant que nous étions

dans l'erreur. Si nous avons insisté, ils auraient fini par dire, pour prouver comme ils connaissent bien l'histoire de Bretagne, que Pontcallec était un tout jeune séparatiste ; quant à Nominoë, ils en ont bien entendu parler, mais comme tel paysan que l'on questionnait sur le Bugul-noz, ils ne sauraient trop dire si c'était un homme ou un oiseau.

Et voilà. Tout ce qui est national est leur, à ces messieurs. Sauf bien entendu ce qui concerne trop intimement la Bretagne. Cela n'est pas encore estimé à Paris, et M. Maurras a négligé de le consacrer de sa rhétorique. Les néo-royalistes, Bretons traditionnalistes par définition, ne l'oubliez pas, qui dissimuleraient à peine un sourire si nous leur demandions de pavoiser pour Guérec, Morvan, (savent-ils qui c'est ?), ou Nominoë, n'hésitent aucunement à pavoiser pour Jeanne d'Arc, sans se dire un seul instant que si Jeanne d'Arc, Jeanne comme ils disent, la Sainte de la Patrie, comme ils disent encore avec tant de distinction, a bien sauvé la France, elle n'a aucunement sauvé la Bretagne, dont le sort n'était aucunement lié à celui de la France à cette époque. Ou si Jeanne d'Arc a sauvé la Bretagne d'une chose, ils seraient bien embarrassés de dire de quoi, ou plutôt de qui. C'est de Cromwell. Encore n'est-ce pas sûr. Car si la France avait disparu devant l'Angleterre, il est probable que l'histoire de cette puissance eût été complètement modifiée. La cour anglaise se serait peut-être fixée sur le continent ; la romanisation de l'Angleterre se fut peut-être poursuivie ; tous les Celtes se fussent trouvés unis sous le même sceptre. Personne ne peut dire ce qui fût advenu. Ce qu'il y a de certain, en tout cas, c'est que si Jeanne d'Arc nous a sauvés de Cromwell, ce qui peut faire plaisir aux catholiques, elle ne nous a pas sauvés des malheurs de la France, dont nous avons dû prendre notre part, et qui valent largement les malheurs de l'Angleterre, certes !

Au surplus, tous ces raisonnements, les royalistes n'ont pas grand droit à les faire valoir. Ils ont pavoisé pour la Sainte de la Patrie, suivant l'expression de leurs rhéteurs, parce qu'elle est à la mode ces années-ci. Dussent tous les polémistes de l'Action Française nous vilipender pour ces mots, et nous traiter avec tout l'art de la calomnie et de l'insolence qu'ils déploient envers certains, dont peut-être M. Thalamas, nous ne retirerons pas ce que nous avons dit. Jeanne d'Arc est à la mode ; aussi les royalistes pavoisent-ils. Nominoë et Conwoion (un saint canonisé, celui-ci ; mais qui s'en doute ?) ne le sont pas ; aussi les royalistes ne pavoisent-ils pas. Pourtant cette Bretagne qu'ils chérissent de tout leur cœur, a autant besoin d'un Nominoë que la France d'une Jeanne d'Arc. Et dire qu'ils nous désapprouvent, (car ils le font) d'avoir fait un jour une déclaration rapportée dans ces termes : « Périssent la Bretagne, pourvu que la France vive. » Mais vraiment, de quoi se mêlent-ils ! Ne cherchez donc pas d'échappatoires : vous avez pavoisé pour Jeanne d'Arc, (alors que vous ne l'eussiez pas fait pour Richemont, qui seul rattache la Bretagne à Jeanne d'Arc, sans

que vous le sachiez sans doute), uniquement en tant que Français ; uniquement parce que vous êtes purement et simplement assimilés par la France. Ou si vous êtes si farouchement Bretons que vous prétendez, entre nous, messieurs, vous êtes bien domestiques ! (1)

Et alors, daignez ne plus attendre que de notre bon vouloir de la considération, et surtout des ménagements. Vous aimez à traiter de haut les questions bretonnes et à nous écraser de votre condescendance, même quand vous ne savez pas le breton. Veillez donc à changer complètement de ton et d'allure. Les rôles désormais sont renversés.

×

Sous la rubrique « Pennou Breton », le journal *Ar Bobl*, l'Infante de Cornouaille, publie une série de portraits-charges des principales personnalités bretonnes. Ces dessins sont dus à notre excellent confrère M. Jacques Pohier, que, il nous permettra bien de le dire, on n'aurait pas cru si caustique.

Ces portraits, d'un aspect très somptueux, auraient pu paraître sans inconvénient dans une publication de bonne tenue et non suspecte même de la plus simple taquinerie envers aucun des militants bretons ; où tout le monde eût pu « y passer ». Seul le *Clocher Breton* répond présentement à cette définition. Mais dans *Ar Bobl*, c'est d'un effet déplorable. Ce journal est réputé à bon droit pour sa grossièreté de ton. On devine quelles étaient les mesquines arrières-pensées de Jaffrenou le démarqueur quand il demanda à M. Pohier de reprendre pour son journal ces portraits dont quelques-uns avaient été livrés sur commande (sur commande visiblement détaillée) au *Fureteur Breton*. En voyant cela dans *Ar Bobl*, on croit entendre le rire de son directeur, un ricanement de domestique de ferme satisfait d'une grasse plaisanterie. Ce n'est pas pour relever le prestige du mouvement breton. C'est même pour lui enlever un petit peu plus encore de dignité. On ne s'étonne

(1) Par amitié pour quelques-uns, précisons encore. — Si c'est l'héroïne que les royalistes honorent dans Jeanne d'Arc, si c'est la martyre, très bien. Mais qu'ils pensent aussi qu'il y a dans l'histoire bretonne des héros ou des martyrs assez dignes de leur haute vénération. Si c'est la Bienheureuse qu'ils invoquent, bien ; mais c'est sans doute pour la France qu'ils l'invoquent. Ne pourraient-ils pas penser à la Bretagne ? Si c'est pour le salut de la Bretagne par le salut de la France qu'ils prient, ils ne nous feront pas croire que les nombreux et authentiques saints de Bretagne ne soient pas plus désignés de toute façon pour recevoir leurs prières. Ou bien, serait-ce qu'ils suspectent leur sainteté, et doutent de leur crédit là-haut ? — Enfin, si les Jeannedarquistes régionalistes de Bretagne n'ont pensé qu'à la France comme c'est infiniment probable ; si moins qu'aux dangers de l'heure présente, ils ont pensé aux dangers passés, c'est alors qu'ils nous paraissent bien serviles. Ainsi les loyaux domestiques épousent les rancunes ou les reconnaissances de leurs maîtres. Ceci n'a pour but que de souligner la solidité de l'union avec la France et aussi de faire comprendre aux royalistes qu'ils prennent parfois bien légèrement dans certaines questions qu'ils ont mal vues un rang qu'ils ne méritent pas. — Ajoutons que tout ceci sera sans portée : quand on n'est pas complètement de leur bord et qu'on n'écrit pas dans leurs publications, on n'est qu'un « em... » bêteur. « Bêteur » est de nous ; ce ne sont pas ces syllabes-là qu'ils emploient.

pas de ce geste de la part d'un Jaffrennou. Mais c'est de la part de M. Pohier une certaine erreur. Et nous nous plaçons à dire que c'est un des plus courtois de nos confrères, et qu'il serait injuste de lui tenir compte de l'horrible reflet que jette un Jaffrennou sur tous ses collaborateurs.

×

Y a-t-il un site en Bretagne qui ait le don, plus que Carnac, de faire bouillonner certaines imaginations ? Le mystère de ce pays, qui fut vraisemblablement à la fois lieu sacré et nécropole, a la vertu d'agiter étrangement plus d'une personne, et M. Le Rouzic, conservateur du Musée de Carnac, en entend chaque année de toutes les couleurs ; tant de la part de vieilles filles celto-saxonnes d'Europe ou d'Amérique, que d'archéologues amateurs. L'un de ceux-ci, du Midi, (il se fait éditer à Bordeaux, chez Feret et fils, Cours de l'Intendance, 15 ; mais même si son éditeur ne le trahissait pas, on verrait bien qu'il est de Gascogne ;) par la seule puissance de son imagination, a cru pouvoir reconstituer en un « récit préhistorique » *Les Premiers Temps de Carnac*. Ce n'est sûrement pas le premier livre de ce genre, mais nous ne savons quelle place lui attribuer dans cette littérature que nous ignorons.

L'auteur est un Monsieur Edmond Auger, « archéologue, professeur de langue allemande », nous dit-il. Et en effet, parmi ses ouvrages, nous trouvons, « en manuscrit destiné à être publié : *Les racines germaniques*, rangées dans un ordre nouveau, avec application des règles et observation des principes de la nouvelle orthographe. » Et « en préparation : un *Complément de la Grammaire allemande*, en français et en allemand, (Ergaenzung der (0th) deutschen Grammatik). Ouvrage destiné à combler les lacunes et dissiper les obscurités de la grammaire allemande, au moyen de règles fournies, dans certains cas, par l'analyse du génie de la langue. » Cela doit être bien intéressant.

Pour le livre que nous avons sous les yeux :

Si l'effort sincère vers le vrai, dit M. Augey, arrivait à remplacer le talent, puisse mon livre dépourvu du prestige d'une signature illustre, dépeindre telle qu'elle fut, aux jours préhistoriques, la ville sainte de Bretagne, plus captivante par la fruste primitivité de ses pierres sacrées que son homonyme égyptienne avec les richesses de l'art.

Il faudrait pouvoir citer toute l'introduction :

J'ai vécu ce livre. Ce qu'il renferme, je ne l'ai pas lu, on ne me l'a pas raconté, je l'ai vu. En rêve ? Non, en réalité. Les faits rapportés datent d'environ quarante siècles. La mort m'a donc oublié sur terre ? Non. Elle m'endormit à mon heure. Je vivais à cette époque. J'en possède la preuve. Dès le bas-âge, les mégalithes hantaient mon imagination. Je n'en voyais pourtant nulle part. Comment en avais-je eu l'idée ? Enfant, je les dessinais. Adolescent, je comparai ces ébauches, tracées d'ins-

piration, avec les relevés des originaux qui me tombaient sous les yeux. Je constatai leur exactitude. Lorsqu'enfin parvenu à la maturité, j'allai visiter ces monuments, je les reconnus comme des objets autrefois familiers et j'acquis la conviction d'avoir été leur contemporain... Pourquoi pareille et si agréable obsession ? Analysons.

Qu'est-ce que l'âme ? Personne n'en connaît ni n'en connaît jamais la substance. L'essence intime des êtres et des choses irréductibles demeurera, heureusement d'ailleurs, toujours cachée. Je dis heureusement pour l'homme, parce que cette ignorance est la cause de ses espoirs, le stimulant de son progrès...

... Les âmes sont homogènes ou hétérogènes, celles-ci beaucoup plus nombreuses que les autres. Si plusieurs éléments désagrégés d'âmes différentes, ayant appartenu à diverses individualités, se réagrègent pour en former une nouvelle, cette âme est hétérogène. Chacune de ses parties conserve ses tendances, ses affinités. De là, les contradictions de caractère chez celui qu'elle dirige, surtout quand les forces en présence manifestent de l'antagonisme. Mais si, un jour, après d'incalculables périodes, les éléments jadis constitutifs d'une même âme se réunissent, sans adjonction du moindre principe étranger à leur ancienne unité, dans un nouveau corps organisé, l'âme ainsi reconstituée est homogène. Elle reproduit son évolution antérieure et procure, à l'individu qu'elle anime, la mémoire, la conscience du cycle déjà parcouru.

C'est en vertu de telles combinaisons et accommodations d'un mystérieux processus que, témoin lors de ma première existence d'événements aujourd'hui vieux d'environ quatre mille ans, je garde leur fidèle souvenir et puis, au vingtième siècle, faire le récit de scènes dont, pendant le cours des générations, l'écho s'est éteint, l'image effacée, mais qu'évoque, resté debout sur le théâtre du temps, le décor imposant et à peine altéré dans lequel elles se sont déroulées.

Par une chance inappréciable, ce à quoi M. Augey a pu assister, c'est à des événements divers qui eurent un dénouement rapporté dans l'Histoire de France, paraît-il : « L'an 1500 avant J. C., des Vénètes armoricains sous la conduite d'Ogmios, l'Hercule gaulois, quittèrent leur pays pour aller se fixer au fond du golfe adriatique. » Nous ne raconterons pas cette histoire qui se déroule dans un cadre établi par M. Augey, tantôt en utilisant les plus récentes découvertes et hypothèses de M. Le Rouzic, tantôt en écartant bravement les plus judicieuses deductions de l'archéologie, ou les enseignements de l'histoire. M. Augey l'a vu, le pays était peuplé par des Bretons qui portaient parfois des noms vaguement gaulois, et parfois des noms breton modernes, comme nous-mêmes. Les bourgs, les hameaux que nous connaissons, existaient déjà : Auray, Locmariaquer, Crach, La Trinité, Carnac, Erdeven, ou Kerzerho, Kervéresse, Le Men-du, Beaumer, Le Manio, existaient déjà. Ils étaient déjà reliés, les plus importants du moins, par ces bonnes routes que tous ceux qui y ont fait de la bicyclette ont appréciées, et on y faisait de charmantes rencontres, car la sécurité n'était pas plus grande alors que maintenant. Pour que l'incident soit d'hier

il s'en faut de bien peu : que la jeune fille rencontrée dise « Dame oui, dame ! » ou « Vous savez bien », et que le jeune homme soit paludier ou bien quartier-maître en congé.

Aux premières heures d'une radieuse matinée de juin, la jeune gauloise Ena suivait, pédestrement comme de coutume, la route conduisant de Locmariaquer à l'endroit où l'on traverse la rivière de Crach...

A la bifurcation de la route de Crach vers Auray, un jeune homme qui descendait les pentes du tertre rejoignit la voyageuse :

— Bonjour Ena.

— Bonjour Kerhan.

— Toujours superbe. Et la famille ?

— Très bien. Enfin on te rencontre.

— Je suis toujours là.

— Excepté quand tu n'y es pas. Et c'est maintenant ton habitude. Vas-tu à Carnac ?

— Non, je m'arrête au bord de l'eau, afin d'inspecter mes pêcheries.

— Dommage. Nous aurions fait de compagnie un joli bout de chemin. Je suis en affaires. Le vieux Corvec se retire chez son gendre et veut vendre son troupeau. Il ne reste qu'à fixer le prix et les conditions de paiement : mon père a vu le bétail.

Bref, c'est tout juste si la jeune fille ne parle pas d'aller porter son soulier chez Magadur, le mors du cheval de son père chez Gou le forgeron, en passant demander un conseil à Kari au Musée ; ou si le jeune homme ne lui donne pas rendez-vous, en tout honneur, pour dimanche, après la messe matine, aux *Trois-Marins*, ou chez tantine Marie-Rose.

C'est d'ailleurs à peu près le seul intérêt du livre, qu'il rappelle à ceux qui le connaissent un pays cher. Cependant, cette histoire si romanesque, où tout finit bien, le traître étant magnifiquement abattu d'un coup donné avec une hache de pierre ; où l'amoureux après de poignantes péripéties obtient enfin l'objet de sa flamme, (vous avez bien pensé qu'il y avait de l'amour là-dedans ?) pendant que le soupirant évincé se console en retournant à un cœur fidèle qui n'avait cessé de l'attendre ; cette histoire n'est pas sans agrément ; cette bondissante imagination de méridional n'est pas sans amuser, et le style rapide, fougueux, n'est pas sans séduire. Si ce livre était en breton, nous passerions certainement sur tous ses défauts et serions amenés à nous réjouir de sa parution.

Conclusion : faut-il être indulgent pour les livres français aussi, ou ne faut-il pas plutôt travailler de manière à pouvoir être le plus tôt possible aussi sévère pour les livres bretons ? Pour nous, nous ne saurions hésiter : c'est la deuxième de ces propositions qui a toutes nos faveurs.

Y. D.

' N ur bolinat



Un simple mot à M. Herriou. Il nous a demandé il y a plusieurs semaines d'enlever son nom de la liste de nos collaborateurs, s'il était dans nos intentions de combattre l'institution du Goursé en bloc. Nous lui avons répondu, en écartant pour des raisons précises certaines considérations qu'il aurait pu ne pas avancer, que nous pouvions rien dire de nos intentions futures ; que nous tenions compte de sa demande et que nous enlèverions son nom de notre liste de collaborateurs, conformément à son désir, quand nous verrions tout accord impossible. Sans avoir au préalable exigé nettement l'enlèvement de son nom, il a plu à M. Herriou de dire dans le *Pays Breton* pour répondre à certains correspondants, qu'il n'appartenait pas à la rédaction de *Brittia*.

Or, la question de savoir s'il appartenait à la rédaction de *Brittia* n'a jamais été soulevée. Tous nos articles sont signés. Quand nous disons « collaborateurs », nous ne disons pas « rédacteurs ! » Nous savons le français quelquefois. Le geste de M. Herriou est donc une malhonnêteté gratuite. Si ses correspondants sont des imbéciles, cela ne nous regarde pas. Si parmi eux, comme on nous l'insinue, se trouve le Pontife Maxime, cela ne nous étonnerait pas. Mais il reste que M. Herriou a livré une fois de plus aux mensonges d'un voyou de bardisme qui a cru devoir appeler sa note un « démenti », alors que ce n'était qu'une malhonnêteté et que notre loyauté de directeur n'était pas en cause, un collaborateur dont il n'avait aucunement à se plaindre. M. Herriou n'a pas su réparer cela de lui-même, et préciser qu'il nous avait offert spontanément sa collaboration. Nous ne perdrons pas notre temps à l'y forcer, car il faudrait l'y forcer. Il nous a en effet dit qu'il se moquait de notre droit de réponse. Ce n'est d'ailleurs que la seconde fois que le journal qu'il dirige nous refuse l'exercice de notre droit. Quand il s'agit de mesquineries, ou pire, envers nous, les journaux bardiques sont grands ouverts. Quand nous pensons à nous défendre, ils se ferment habilement. Si ce sont là les manières de certaine école (?) politico-mystique trop connue pour ses capacités d'évasion, ce ne sont pas les nôtres. Et nous tenons à le montrer. M. Herriou nous a dit que « nous faisons pire ». On voudrait bien qu'il dise quoi. En tout cas, nous saurons qu'à la fine adresse bardique, dont nous avons d'ailleurs eu une nouvelle démonstration entre temps, il faut ajouter la malhonnêteté bardique. Que ce ne soit que par inadvertance, nous le souhaitons. Mais alors qu'on le répare. Surtout, que le débat reste sur la question ! Nous n'accepterons pas qu'il s'en écarte. Mais cet incident éclairera plus d'un sur le dépit de l'illustre collègue en présence d'une action efficace indépendante de lui. Et ceux qui connaissent les façons dudit collègue de longue date, ne manqueront pas d'être étonnés surpris de notre patience. Ce n'est pas que nous ayons crainte du Goursé. Ah ! là là ! Mais c'est plutôt que nous le méprisons. Vraiment, il ne lui manque plus pour être complet que « Duhamel ».



Un dessinateur peu connu originaire de Guer, dans le Morbihan, et pour qui tout l'intérêt du mouvement breton se condense surtout en ces banquets de Morbihannais de Paris où l'on « va pour pincer les fesses des marquises », s'il faut en croire le mot savoureux d'un de leurs plus hauts personnages, virtuose fort réputé, (nous garantissons le mot sans garantir la chose, ni garantir non plus qu'il s'agisse réellement de marquises marquisantes de la main droite) ; un M. Paul Renimel, donc, qui n'est pas un énergumène, puisque c'est un ami de M. de l'Estoubeillon, à l'honnêteté grande de nous écrire sur une première carte postale ceci :

Messieurs « Les plus Bretons », au Bulletin mensuel « *Brittia* », 18, Rue Duguay-Trouin, à Lorient, Morbihan.
Conseil.
Bretonisme qui se respecte.

Paul RENIMEL.

Nous ne comprenons pas encore. Mais sur une seconde carte postale (une carte postale, remarquez bien ; soit quelque chose qui voyage à découvert), nous avons le très vif plaisir de lire et de relire ce qui suit.

« Puisque vous demandez » (??!) « une réponse au manifeste qui m'est adressé, qui m'est une injure, et que j'appelle moi une salaperie, que l'on croirait plutôt sortie des caves de la Préfecture de Police de Paris que du pays de Brizeux, de Bisson et de Jules Simon ; je vous dirai que si c'est là votre état d'esprit, vous avez une infecte mentalité. — Triturez cela comme vous le voudrez dans votre « Brittia », et ayez la loyauté si cela vous est possible de me l'envoyer, il m'en reste encore assez pour vous en boucher un coin si la présente ne vous suffit pas.

Paul RENIMEL.

Il parla ainsi, comme disait le vieil Homère, et notre cœur facile fut persuadé. Il fut persuadé de la grande supériorité sur les héros au cœur magnanime qui portèrent jadis la guerre devant Ilion la superbe, de ceux qui de nos jours quittèrent innombrables par le moyen du « railway train » les calmes côtes et les rives retentissantes de Bretagne, pour aller ravir sous les ordres de Furic Helavar notre Hélène, — nos libertés, — aux nobles fils spirituels de Gambetta. Si l'on en juge par le mot que nous avons reçu, les impavides Bretons de là-bas sont déjà plus forts pour ce qui est des propos fleuris par lesquels on prélude aux combats terribles, qu'Ajax Ap Tclamôn lui-même. Si la valeur du bras est en rapport avec celle de la gueule, dormons en paix sur les deux oreilles : les Bretons de Paris sont là, et un peu là, comme on peut voir.

Mais l'effroi noir se répand dans notre âme et glace notre cœur palpitant. Ce n'est pas tout ! Il en reste encore à Paul Renimel pour nous en boucher un coin ! *Oi me ! Oi me ! Oehone ! Stwaz ! Gwâ abanoñ !* Paul Renimel, héros invincible, lion généreux ! Nous nous traînons dans la poussière devant toi ! Nous baisons tes genoux, nous embrassons tes cnémides ! Tes cnémides éclatantes que tu ciselas toi-même mieux que le divin Héphaïstos n'eût su faire ! Par tout ce que tu as de plus sacré ! Par tes vers sur la Patrie, que tu nous envoies, et par leur refrain sonore ! Par ton « triumvir triomphal » en quatre personnes ; par ce projet de monument que tu nous fais la grâce de nous adresser ; ne frappe pas ! Pitié pour notre âge, qui est celui de tes fils valeureux ! Ne frappe pas ! Nous répandrons ta gloire ! — Ne nous en bouche pas un autre coin, par les connétables bretons qui sont les seuls héros nationaux que tu veuilles accepter pour modèles ! Vois, il ne nous reste déjà plus de coins que tu puisses boucher ! Garde tes bouchons, garde, garde ! N'en jette plus : la cour est pleine, et Le Fur va être jaloux. Il n'y a qu'à lui qu'on en jette, mais comme d'une part il est myope et que de l'autre il faudrait un vaste opercule de pot à cornichons pour l'obturer, il prend ces bouchonnets agiles pour des pommes de Paradis, douces requêtes d'amour. Et le sourire à chaque bouchon plus épanoui, il n'en parle que de plus en plus. Garde tes bouchons pour lui, Renimel ; il l'en sera reconnaissant. Gardes-en quelques-uns pour toi-même : on ne sait jamais ce qui peut arriver, et le dessein des dieux est impénétrable. Garde par devers toi tes cartes postales et économise tes timbres. De notre côté nous l'offrirons une modeste coupure de Brittia, car nous l'estimons beaucoup trop pour oser te soumettre un numéro complet. Et nous y joindrons des présents. Nous y joindrons des essences précieuses de fleurs d'Armorique, d'aïllet des dunes et d'ajonc des landes, pour en parfumer ta demeure, nouveau Motreff, où les Bretons de Paris ont passé, nous le voyons bien à l'odeur que tes propos nous apportent. Nous joindrons à ces vapeurs subtiles enfermées dans le cristal clair, un dictionnaire de la langue française qui t'apprendra à distinguer avec sûreté entre un trio, un triumvirat et un triumvir ; et aussi un dictionnaire d'argot où tu trouveras comment écrire les mots de barde raté que tu emploies.

Ouvrages reçus : *En Aviél Espliket*, en breton de Vannes, près de 300 pages. Imprimé par Ch. Normand, 4, Rue Trottier, Hennebont. En vente chez l'auteur : M. Séveno, 3, Rue Saint-Vincent, Vannes. Précisons immédiatement que cet excellent ouvrage est dû uniquement, comme de coutume, à l'initiative privée, et qu'il n'appartient pas à la série d'ouvrages religieux souvent promise et jamais donnée par l'organisation ecclésiastique du diocèse de Vannes. — *Jézus de zeuzek vîé, traeris é ter loden*, par J. Brangili, membre du bas clergé. Editions de Dihunamb, 54, Rue de la Comédie, Lorient. — *Notennou diwar-benn ar Gelted kaz, o istor hag o sevenadur*, par Meven Mordiern et Abhervé ; pennad VII : l'Art et l'Industrie chez les Anciens Celtes. Editions du Pays Breton, Lorient. — *La Langue Bretonne en 40 leçons*, par F. Vallée. Edité à Saint-Brieuc par l'Imprimerie Saint-Guillaume, 27, Boulevard Charner, 3 fr.

Au dernier moment, nous recevons une publication nouvelle, *la Pensée Bretonne*, rédacteur en chef M. Yves Le Febvre ; c'est tout dire. Collaborateurs tous les étrangers de Bretagne, intelligents ou pas. Comme voix d'Outre-Tombe, c'est un peu là. Nous en rions inextinguiblement. Non, non, jamais autant, ma pauvre fille ! Jamais kémétral ! Jamais, jamais vu ! Commentaires à bientôt.

« Coucou » de Trégor, de Léon et de Cornouaille ;
Gallos du Nord :
Vous n'avez plus aucune excuse pour ne pas savoir lire
le breton maintenant qu'existe

La Langue Bretonne en 40 leçons par F. VALLÉE

Troisième édition revue et augmentée. 1^{er} volume. Prix : 1 fr.
En vente aux bureaux de KROAZ AR VRETONED
SAINT-BRIEUC. — 27, Boulevard Charner

Morbihannais, Gens du Redonnais et du Nantais :
Vous n'avez plus aucune excuse pour parler français aux
bretonnants de chez vous, maintenant qu'existe

Mais les bardes sublimes font passer leur petitesse,
leur malhonnêteté et leur rancune de corps avant l'intérêt
de la langue bretonne, et défendent qu'on fasse de la ré-
clame même gratuite pour leurs livres, si on n'accepte
pas leurs pignouferies collectives. Bretons sont gens.

Il faut dire la vérité :

Il n'y a présentement

AUCUNE SOCIÉTÉ

à s'occuper sérieusement du salut de la langue bretonne et
du relèvement de la patrie.

Le meilleur organe de formation pour un militant breton, le
seul qui puisse le mettre bien au courant de ce que doit être un
mouvement celtique et par suite une nation celtique est

AN CLAIDHEAMH SOLUIS

(Le Glaive de Lumière)
organe de

« La Ligue Gaélique d'Irlande »

(« CONNRADH NA GAEDHILGE »)

25, Cearnog Rutlain, BAILE ATHA CLIATH, (Dublin), IRLANDE.

Prix : 6 sh. 6 d.

Tout breton s'intéressant au mouvement celtique doit suivre ce
mouvement dans les autres nations et lire

AN DÉO-GRÉINE

(Le Rayon de Soleil)

organe de

« l'Association Gaélique d'Ecosse »

(An Comunn Gaidhealach)

108, Hope Street, GLASCOW, ECOSSE.

Prix : 1 sh. 6 d.

Le premier devoir de tout breton est
d'être abonné à

KROAZ AR VRETONED

le seul hebdomadaire rédigé en Breton

(27, Boulevard Charner, Saint-Brieuc)

4 FRANCS PAR AN

Et à

Dihunamb

la seule revue d'action bretonne en Breton

(54, Rue de la Comédie, Lorient)

1 FRANC PAR AN

Le second devoir de tout Breton
est de trouver de nouveaux abonnés à

KROAZ AR VRETONED

ET A

DIHUNAMB

LA PLUS TOUCHANTE DES REVUES BRETONNES

ARVORIG

qui fera l'Arvor grande et bretonne.

Tout enfant bourgeois qui ne sait pas lire ARVORIG, sa
revue, n'est pas breton.

S'abonner (1 fr. 25 par an) chez Fr. EVEÏ, à Tréguier

Le plus national des livres bretons

ISTOÉR BREIH

Histoire de la Bretagne en langue bretonne

Deuxième édition ; sur beau papier. — Prix : 5 francs.

Doit se trouver dans toute bibliothèque bretonne

La troisième édition sur papier ordinaire, pour la propagande, se vend
30 fr. les trente exemplaires.

S'adresser aux Bureaux de DIHUNAMB

En vente au bureau de *Brittia*, au profit de la cause bretonne :

MARIE-HÉLÈNE

Histoire d'amour

par F. QUER

Prix : 0 fr. 60 franco

En vente aux bureaux de *BRITTIA*
quelques exemplaires sur bon papier de

IMRAM MAEL-DUIN

ou

« NAVIGATION DE LA BARQUE DE MAEL-DUIN

QUI FUT PENDANT TROIS ANS ET SEPT MOIS A ERHRER SUR L'Océan »

Adaptation en breton d'un récit irlandais dont la dernière rédaction
remonte au dixième siècle.

«... Eur marvailh dudius euz an amzer goz, a gavo, ouz e lenn, ar Vre-
toned a Vreiz kement a blijadur hag o breudeur a Iwêrzon, gant henvel eo,
daoust d'an disparti ha d'an amzer, spered ar Gelted... » (*Kroaz ar Vre-
toned*).

Prix : 1 fr. 50 franco.

Demander aux bureaux de *KROAZ AR VRETONED* les

NOTENNOU

Diwar-ben ar Gelted koz o istor hag o sevenadur

DASTUMET HAG URZIET GANT MEVEN MORDIERN HA LAKET E
BREZONEG GANT ABHERVÉ.

En cours de publication : quatre brochures illustrées déjà parues ; l'unité
0 fr. 35 franco.

« Jusqu'à présent rares sont les livres bretons instructifs... Dans l'intérêt
même de la Bretagne une rédaction s'impose.

Et c'est bien le sentiment de la nécessité d'une percée qui a poussé Meven
Mordiern à réunir en un volume qui sera publié par fascicules, les renseigne-
ments les plus sûrs que l'on puisse avoir sur les anciens Celtes, leur histoire
et leur civilisation. Voici, pour la première fois peut-être, depuis que l'on
pense à sauver la langue bretonne, que paraît un ouvrage destiné aux classes
cultivées, car les auteurs, comme ils le disent dans leurs préfaces, n'ont eu
d'autre désir que de rendre service aux bardes, et à tous les Bretons, prêtres
ou autres, qui ne se désintéressent pas de l'antiquité celtique. Ils ont voulu
fournir à leurs compatriotes quelque chose qui fut comme un manuel bre-
ton de cette antiquité...

La traduction d'Abhervé est une importante contribution à l'établissement
d'une langue littéraire bretonne utilisant dans la mesure du possible les
ressources que présentent les différents dialectes sans cependant se réduire
à l'un d'eux : elle est remarquable en outre par l'effort fait pour expulser
les mots étrangers, même les plus abstraits, et les remplacer par des indi-
gènes authentiques. Abhervé mène fort habilement la lutte pour l'indépen-
dance de la langue bretonne et il prouve que celle-ci peut trouver chez elle
des mots pour tout désigner...

«...Encore une fois le salut de la langue bretonne est uniquement une
affaire de volonté. Oui ou non, voulons-nous qu'elle soit sauvée ? Si oui,
on admettra que [...] cette brochure de six sous [...] pourrait marquer
une date dans l'histoire de la langue bretonne. — URIEN, *Clocher breton*
Septembre 1911).

Ni zo peur :
 é hanù Breih,
 komenanderion neüé,
 mar plij genoh !
 Ha Breih d'hou péo !

POUR NOS ÉDITIONS

Le manifeste de *Brittia* représente la première de nos éditions. Nous osons dire que nous n'avons pas trompé nos amis en leur annonçant des éditions intéressantes pour peu qu'ils sachent nous aider. Quant à l'utilité de ce manifeste, elle est plus grande qu'on ne pense et se révélera avant longtemps de façon très inattendue. Quelque chose se mijote en ce moment, qui semble devoir très bien tourner pour la cause bretonne, et qui en tout cas nous encourage singulièrement à continuer. Nous poursuivons donc régulièrement le tirage et la diffusion de notre manifeste. Ce faisant, nous pensons faire notre devoir. A ceux qui se disent nos amis de se demander s'ils le font dans les mêmes proportions, s'ils nous ont aidés comme ils devraient à étendre notre revue, et si celle-ci ne méritera pas bientôt de s'appeler *la Mary-Gratis*, comme le brick de Tristan Corbière.

Quoiqu'il en soit, ce n'est pour les éditions de *Brittia* qu'un commencement. Plusieurs brochures sont en préparation ou en projet. A nos lecteurs de nous dire d'avance s'ils les attendent avec intérêt.

E. MASSON	1 fr.
Comte DE LANTIVY	10 fr.
F. VALLÉE	20 fr.
F. TRÉHIN	1 fr.

HENNEBONT. — Imp. -Ch. NORMAND, 4, rue Trottier.

AVEIT BREIH-VIHAN

Pour la Bretagne

Nous étant réunis quelques jeunes gens pour étudier ensemble tout ce qui concerne le passé, le présent et l'avenir de la nation bretonne ; et particulièrement pour approfondir et cultiver d'une part notre langue nationale, la langue bretonne ; pour tâcher à reprendre conscience d'autre part du véritable génie de la race celtique ; — nous avons dû vite reconnaître que l'état présent de la Bretagne exigeait surtout que l'on dissipât par tous les moyens les malentendus réciproques qui séparent la masse du public du mouvement national breton, et que l'on entreprit d'abord une chasse sans merci aux préjugés, aux idées fausses, à l'ignorance et à la veulerie, qui ont réduit ce pays à l'ombre de lui-même et le mèneront bientôt à un avilissement complet. Nous nous sommes donc vus dans l'obligation impérieuse de transformer notre cercle d'études en un COMITÉ D'ACTION NATIONALE BRETONNE.

Une précision est malheureusement nécessaire. Les agents de ces politiciens étrangers qui ont intérêt à tromper basement et hypocritement le peuple, affirmeront avec leur mauvaise foi coutumière que nous sommes des séparatistes ; que nous voulons reprendre la doctrine de ceux-là qui un temps du moins ont formé le rêve de séparer à nouveau complètement et définitivement la Bretagne de la France. Nous ne nous attarderons pas à discuter une doctrine et des sentiments qui dans les circonstances internationales présentes s'avèrent particulièrement coupables. Nous ne sommes pas assez fous, au surplus, pour ignorer tout ce que nous devons à la civilisation française, à laquelle nous ambitionnons de collaborer encore, ce qui nous permettra d'attendre d'elle de plus en plus. Nous consentirons d'autant moins à discuter la prétendue doctrine séparatiste, que ses principaux protagonistes se passent fa-

cilement d'idées et se contentent de pincer tant bien que mal dans la harpe bretonne la corde la plus facile à faire chanter. D'ailleurs notre mouvement est assez avancé, il est soutenu par des publications de divers genres assez nombreuses désormais, pour que nous puissions nous contenter de renvoyer aux dites publications quiconque désire des renseignements plus circonstanciés. Mais nous tenons à dire, cependant, que ceux qui lancèrent il y a plusieurs mois un manifeste bruyamment et puérilement anti-français, conçu, rédigé et signé en majorité par des individus ignorant presque tout de la Bretagne celtique, ont dû sous la pression des militants bretonnants de Basse-Bretagne renoncer au point essentiel de leur doctrine coupable *même envers la Bretagne*, (ce que nous nous faisons forts de démontrer ailleurs), et revenir sur leur ambition ridicule de séparer la Bretagne de la France. Ils n'ont eu ni le courage ni la loyauté de corriger leur premier manifeste par le lancer d'un second. Mais ce qu'ils n'ont pas voulu dire, nous le disons, en précisant que la prétention de quiconque n'est pas authentiquement de race celtique et ne possède pas à fond la langue bretonne, à parler au nom de la Bretagne, *nation celtique*, constitue outre une indiscrétion, une imposture, que les Bas-Bretons désormais ne sauraient tolérer. Et seule l'opinion de ceux-ci doit compter, quand ils disent au nom de tous leurs compatriotes que les Bretons ne sont pas anti-français, et que même ils ont comme on dit la France « dans la peau » ; car eux, ils ont la Bretagne dans le sang.

×

Ayant en nous de bon sang de Bretagne, ayant été élevés dans ce pays, approfondissant chaque jour notre connaissance de notre langue nationale, le breton, nous sommes en droit de parler de la Bretagne celtique. Nous tenons à le faire sans plus attendre, pour la raison que jamais en ces derniers temps nous ne nous sommes sentis aussi incertains du lendemain. Personne ne peut ignorer combien l'atmosphère internationale est chargée, et on est en droit de redouter une conflagration générale de l'Europe, plus ou moins prochaine. Nul ne doute que dans ces circonstances la Bretagne ne fasse son devoir au moins autant que le reste de la France. Mais les militants bretons ont plus de raisons

que d'autres de considérer cet avenir prochain avec anxiété. Car indépendamment des tristesses qui s'abattront inévitablement alors sur la Bretagne, ils se disent aussi qu'à des heures aussi graves que celles que nous craignons tous de vivre, le mouvement actuel paraîtra bien petit et bien léger ; que son intérêt mal présenté s'évanouira comme une buée, et que du coup le relèvement national de la Bretagne se trouvera une fois encore gravement retardé et compromis. C'est pourquoi nous tenons à faire aujourd'hui une énergique mise au point de nos aspirations, mise au point qui puisse, quoi qu'il arrive demain, contribuer à assurer l'essor de notre mouvement.

Nous avons dit que si on laissait faire, notre pays ne serait bientôt plus que l'ombre de lui-même. Pour faire sentir à la Bretagne la grandeur de son désastre et l'étendue de sa déchéance, nous n'évoquerons pas cette fois le souvenir des périodes les plus glorieuses de notre histoire, du temps où régnait sur la nation bretonne enfin reconstituée sur cette terre, Nominoé, premier chef suprême, ou Erispoé, son fils, qui put prendre le titre de roi, ou Alain-le-Grand, triomphant. Nous ne ferons pas appel à la mémoire de tous les héros qui donnèrent sans compter leur génie et leur sang à notre patrie. Nous aimons mieux évoquer une époque moins glorieuse et plus pathétique. Nous préférons rappeler la destinée poignante de celui qu'il faut considérer comme le dernier des Princes bretons : du jeune et malheureux Arthur I^{er} de Bretagne, ainsi nommé sur la volonté des seigneurs de notre pays en souvenir du héros légendaire dont toute la nation attendait le retour avec une foi inébranlable, et telle, qu'il suffit de l'apparition sur le trône d'un duc portant ce nom prestigieux pour soulever la nation frémissante d'espérances sans bornes. Et nous ne voudrions pas que l'on oublie plus longtemps que pour avoir mis fin à une lamentable période de divisions et de détresse en restituant à son peuple une confiance immense dans sa destinée ; pour avoir conçu pour lui des espérances dignes de lui et avoir rendu de la sorte le nom breton plus redoutable que jamais ; Arthur I^{er} périt par trahison à dix-sept ans, sauvagement assassiné, le corps troué, les tempes traversées par l'épée même de son oncle, Jean-Sans-Terre, Roi d'Angleterre, dans une barque qui courait sur la Seine au-dessous de Rouen, une nuit d'avril 1203.

Depuis lors jamais la Bretagne n'a connu pareille cohésion nationale, ni aussi puissant espoir. Son élan est retombé d'un coup, et en dépit de réveils partiels et passagers, elle n'a plus fait que s'enfoncer plus avant à chaque génération dans l'oubli d'elle-même, la servilité, la bassesse et l'abjection. Celle qui fut jusqu'à la mort d'Arthur I^{er} la plus fière des nations d'Europe, en est aujourd'hui la plus avide d'humiliations. Celle dont on a le plus vanté la noblesse, en est aujourd'hui la plus servile. Celle dont on disait que pas une n'avait d'élan autant qu'elle, est aujourd'hui de toutes la plus veule. A cette heure où tous les peuples d'Europe se resaisissent et prennent conscience d'eux-mêmes et de leurs droits, la Bretagne, honteusement dégénérée, abandonne sa langue, bafoue ses défenseurs, acclame les charlatans de politique qui lui arrivent du Maine, de la Vendée ou du Midi, et met son honneur à imiter le plus servilement qu'elle pourra les plus mauvaises mœurs de France.

×

Pourtant, depuis bien longtemps, depuis des siècles, l'amour de la Bretagne n'a été aussi répandu que de nos jours. Jamais peut-être notre nom national n'a été plus fréquemment répété, plus prôné, plus louangé, tant dans les discours publics de démagogues, tant dans les livres par des écrivains de mérite divers de Bretagne, de France, ou même d'Angleterre. Mais jamais amour n'a été plus dérisoire, jamais notre patrie n'a connu gloire plus vaine que sa gloire présente, et jamais non plus depuis l'invasion normande d'il y a mille ans elle ne s'est trouvée dans une situation plus critique. Car rarement elle a eu moins de vie nationale.

L'amour que l'on porte couramment à la Bretagne est vague et complètement improductif. Le patriotisme breton mal défini, est sans but. Ce n'est qu'un sentiment généralement superflu et ordinairement empreint de la plus plate niaiserie. Sous sa forme la plus banale, il se contente de déclamations creuses sur « notre beau pays », ou de foires stupides et fades ayant pour rôle de distraire les touristes et les bourgeois francisés qui exhibent à qui mieux mieux alors les costumes les plus brillants ou les plus fantaisistes, et protestent contre ceux qui troublent leurs plai-

sirs en réclamant une note bretonne plus réelle et plus sincère. Il n'est pas un homme de goût que ces fêtes ne fassent sourire ; pas un Breton véritable qu'elles n'écœurent. Car nous ne sommes pas nous autres de Pont-Aven. Et l'attachement que nous avons pour la Bretagne, nous ne l'avons pas trouvé sur les tréteaux de Montmartre. Mais nous n'avons pas plus que pour ce patriotisme-là de respect pour cet autre patriotisme plein de suffisance et d'afféterie pseudo-artistique, qui se satisfait de contes présentés comme bretons et ne rappelant que fort peu les légendes celtiques ; — de quelques œuvres de littérature certainement intéressantes, mais manifestement écrites pour un public étranger, ne s'occupant (et uniquement en français) en tout cas, que du pittoresque de la Bretagne qui meurt et non point des véritables besoins intellectuels de notre race ; — de vécilleuses études historiques souvent inutiles et parfois douteuses ; — de peintures prétentieuses enfin, fruit le plus souvent d'un art superficiel et faux. Partout une juste compréhension de la Bretagne sous tous ses aspects est chose extrêmement rare. Le patriotisme dans ces conditions, non seulement est sans raison d'être, non seulement il n'enrichit aucunement le patriotisme national, (à moins que ce ne soit d'une banale camelote pour touristes), mais encore il ne contribue aucunement à détenir le peu qui nous reste de ce patrimoine, mais surtout il l'amoindrit et l'avilit. Il devient donc profondément nuisible à la patrie.

Remédier à cet état de choses qui est tel qu'il décourage ou repousse par tous ses caractères les meilleures intelligences du pays, est le but du véritable mouvement breton, de ceux qui ne craignent pas de se dire les nationalistes bretons. Ceux-ci ne travaillent aucunement pour satisfaire ce public faussement lettré qui revient prendre des airs supérieurs sur nos plages chaque été. Pas plus que la niaiserie de nos résidents, les nationalistes bretons ne sauraient accepter la sollicitude indiscrète et pédante de ces Bretons de passage. Ils le prouveront quand il faudra. Ils réclameront leur place plus énergiquement et sur un ton plus net, si on les y force. Ils ont conscience de parler au nom de ce qu'il y a de plus national dans la nation, et ont par suite la prétention d'être considérés comme représentant *eux d'abord* la pensée et la volonté de

la nation. Leur rang doit être en Bretagne le premier de tous. Mais leurs rangs à eux sont grands ouverts à quiconque partage leur volonté d'agir et accepte de se plier comme eux aux exigences d'une formation celtique rigoureuse et complète.

Ils n'entendent même pas laisser discuter leur position. Ils commencent à être singulièrement las de la sottise bretonne, sous toutes ses formes, de son impudence, de la place qu'elle s'arroge, de sa prétention à faire accepter comme bretonne et nationale la pire blaguologie. Ils sont décidés à en finir aussi tôt que possible par tous les moyens, les pondérés ou les violents, la persuasion ou le coup d'éclat. Ils prient que l'on y réfléchisse, car leur volonté est formelle : ils débarrasseront le pays de la bêtise bretonnesque, de la bretonnerie. Ils prétendent qu'on les écouterait, ou bien ils s'opposeraient à ce qu'on parle désormais de la Bretagne, qu'eux seuls représentent réellement. Ils ont des adhérents dans tous les partis politiques, sans exception. Mais ils sont tous excédés de voir leurs efforts déconsidérés, compromis, accaparés ou adultérés par de sots réactionnaires tout remplis d'un traditionalisme puéril et d'un conservatisme sans intelligence, ou par des nigauds de « Progrès » dont le puffisme ne reconnaît de breton que les fadeurs pseudo-littéraires qui leur paraissent, dans leur bassesse, de nature à flatter la foule ou à attirer les touristes.

×

Les nationalistes bretons se séparent avec une égale décision de ces mentalités diverses. Leur but à eux, *notre* but lointain mais certain, est d'activer et d'enrichir la vie en Bretagne dans toutes ses manifestations, dans tous les domaines de l'activité humaine. Pour y parvenir nous voulons d'abord susciter en Bretagne une vie intellectuelle nationale. Nationale en ce sens qu'elle intéressera particulièrement ceux qui vivent dans les limites de l'ancien duché, et en ce sens encore qu'elle sera authentiquement bretonne. Nous voulons dire par là qu'elle satisfera et exprimera les tendances et les besoins les plus particuliers, les plus spécifiquement bretons de notre race. Nous voulons élaborer et développer cette chose qui nous manque à peu près totalement, cette chose dont l'absence fait que la Bretagne

est en retard sur toutes les nationalités d'Europe, et fait aussi que la santé morale de notre peuple se trouve gravement compromise : une culture nationale, bretonne, celtique, répondant aux besoins qui se développent de plus en plus chez nous et que rien ne vient satisfaire ; une culture complétant la grande culture occidentale en même temps qu'elle lui donnera cette coloration, ce nuancé propre que nos aïeux surent déjà lui donner jadis ; une culture qui fera que l'atmosphère intellectuelle et morale de la Bretagne soit et demeure bretonne ; — quelque chose enfin qui rendra à la Bretagne possession complète de sa personnalité, et la fera rentrer comme la Bohême ou la Finlande, ou l'Irlande, dans le nombre des nations.

Laissant à d'autres cette conception étrange et qui serait bientôt la risée de l'Europe, d'un mouvement national reléguant au second plan la langue nationale, nous voulons, *sans pouvoir tolérer la moindre discussion là-dessus*, que l'instrument de cette culture nationale soit autant que possible la langue bretonne. Nous n'avons pas à donner ici à ceux qui seraient incapables de comprendre la nécessité de ce principe, les explications ni les justifications que nous en avons en grand nombre. Nous *posons* une fois de plus sans admettre le moindrement que l'on s'élève là-contre, que l'étude et la culture de notre langue doivent être à la base de toute notre action nationale. Si nous laissons faire les niais, les esprits faux et les traîtres, espèces qui abondent dans notre malheureux pays, notre langue serait vite menacée dans son existence même. Mais elle est solide encore, Dieu merci, et sa littérature va s'enrichissant chaque mois d'ouvrages nouveaux. Jamais cependant on ne fera assez pour elle. Son salut, sa gloire, doivent être le but immédiat de tous nos efforts. « Il devrait suffire pour rendre cette langue sacrée à tout Breton », a dit quelque part un bretonnant illustre, M. Loth, maintenant professeur de celtique au Collège de France, « qu'elle ait été la langue de nos ancêtres. » Nous ne pouvons accepter l'idée que le breton puisse seulement dépérir. Nous entendons mettre à son service toutes nos forces disponibles, car nous le considérons comme la partie la plus précieuse de notre patrimoine national. A lui seul il suffit à affirmer l'originalité profonde de notre pays et par suite à prouver la légitimité de notre action nationale. Il fait de nous plus

que ne le ferait une lourde indépendance politique, et sans danger pour l'unité de la France, une nation. Il est plus que l'étendard aux hermines l'insigne autour duquel nous devons nous réunir. Perdre sa langue nationale est pour un peuple la suprême déchéance, car il se laisse ainsi effacer de la carte. Une langue qui meurt est un pavillon qui tombe.

Nous affirmons hautement notre attachement au nôtre et nous n'entendons pas qu'il tombe, ni qu'on l'amène par trahison. Nous tenons à ce que le peuple breton garde précieusement sa langue. Il y va incontestablement de l'intérêt même de notre peuple. « On l'a dit avec raison, » répète M. Loth : « un peuple qui change de langue, change en quelque sorte d'âme. En oubliant sa langue, le Breton perdrait le meilleur de lui-même. Un écrivain gallois en faisait récemment la douloureuse constatation pour les cantons de son pays qui ont abandonné la langue de leurs pères et adopté celle des Saxons. » Nous ne cherchons pas à nous opposer à la diffusion de la langue française, mais nous cherchons à arrêter cette entreprise nuisible, coupable, inavouée, *mais certaine* : l'élimination de la langue bretonne au profit du français. Cela nous ne le tolérons à aucun prix ; et si on ne veut pas comprendre qu'il n'y a aucun inconvénient à ce que les deux langues vivent côte-à-côte ; si on continue à mentir officiellement au peuple et à essayer avec hypocrisie de lui ravir ce qu'il a de plus national et de plus précieux ; si on nous force ainsi à aller jusqu'aux moyens extrêmes, *nous y irons*. Bretagne d'abord ! *Breih de getan !*

×

Mais loin de nous la pensée de reléguer le breton au rang de langue populaire. Nous répétons que c'est notre langue nationale, et que par suite il est du devoir absolu de l'élite de notre nation d'en assurer le salut, la culture et la gloire. Qu'elle soit prospère, et tout suivra. Il serait vain, et inique en outre, de recommander au peuple de parler breton si nous-mêmes ne prêchions d'exemple. Nous considérons comme un scandale que dans un pays qui se dit si attaché à tout ce qui fait sa réputation, nous nous trouvions dans l'obligation d'avoir recours à une langue autre que la nôtre pour nous faire comprendre de ce qui se prétend l'élite

bretonne. Elle n'aura pas le droit, celle-ci, de se dire bretonne, tant qu'elle n'aura pas complètement acquis l'usage de sa langue. Ce ne serait pour elle déchoir, mais bien au contraire rentrer avec honneur dans la plus noble tradition bretonne. « Notre langue n'a pas toujours été reléguée dans les chaumières et les églises de campagne », dit encore M. Loth. « C'était la langue des maîtres de cette péninsule, de ceux dont la main vigoureuse a pétri à nouveau en y ajoutant de nouveaux ferments, la matière armoricaine et en a fait ce tout solide et consistant qu'on appelle la Bretagne. » Au surplus, l'exemple des diverses nations le prouve : le souci du salut et de la gloire de la langue nationale constitue le meilleur ferment d'une vie nationale active dans tous les domaines. Nous espérons qu'il est prochain le jour où personne d'instruit dans l'ancien Royaume de Bretagne, n'osera se dire Breton s'il ne connaît à fond notre langue. C'est un sujet de juste surprise pour un étranger de trouver un Breton qui ne soit pas bretonnant. Et c'est un sujet de plus grande surprise encore pour nous de trouver quelqu'un qui ose prétendre s'intéresser à notre patrie et se refuse à apprendre sa langue. Nous disons : c'est un sujet de surprise : — c'est aussi un objet de mépris.

Tout ceci, nous le savons, sera assez vite compris, admis et approuvé par nos compatriotes, pour que nous puissions saisir cette première occasion de protester énergiquement *au nom de tous* contre l'hostilité qu'affiche à l'égard du breton l'administration française. Nous protestons contre le fait que la nation qui a jeté à la face du monde la proclamation des droits de l'homme, conteste faussement notre droit national le plus incontestable. Nous protestons contre le fait qu'elle refuse iniquement à notre peuple qui n'a pas été conquis, mais qui s'est loyalement donné, comptant sur une loyauté égale, l'enseignement de sa langue dans les écoles payées par lui, comme l'a fait en 1909 sous un prétexte de la plus parfaite stupidité qui dissimulait mal une enfantine phobie de la réaction, un ministre du Midi à M. Guieysse, qui méritera toujours par sa courageuse démarche la reconnaissance des bretonnants. Nous protestons contre le fait qu'on forme sciemment les instituteurs dans les Ecoles Normales de telle manière qu'ils se trouvent dans leur poste en opposition avec la nation

bretonne, et que victimes des *mensonges voulus* du gouvernement centralisé, ils se tournent lamentablement contre un peuple qui est le leur, contre celui dont ils sont sortis, qu'ils ont mission de diriger, alors que l'on s'efforce de rompre tous les liens entre lui et eux-mêmes, qui se trouvent ainsi plus étrangers sur la terre natale que nulle part ailleurs. Nous protestons contre un régime intellectuel *criminel* qui s'efforce d'appauvrir la vitalité de la partie la plus vigoureuse de la France ; qui la maintient en état de crise morale constante, et ne fait absolument rien pour réduire ces deux fléaux de notre Bretagne : l'alcoolisme et l'émigration. Nous protestons contre l'indifférence de la presse, grande ou petite, qui, trop tournée vers ce qui se passe à Paris, ne sait prendre conscience de son rôle national, — ni voir non plus que de se rendre de plus en plus nationale elle-même, serait le meilleur moyen de concurrencer avec succès l'envahissante et avilissante grande presse parisienne. — Nous protestons contre l'incapacité profonde des Conseils Généraux qui ne pensent même pas à réclamer énergiquement les moyens de sauver la Bretagne, et ne prennent pour ainsi dire jamais l'initiative d'émettre un simple vœu en faveur des grandes questions nationales bretonnes, comme eut le grand honneur de le faire l'automne de 1912 pour la langue bretonne, M. de Kerouallan, conseiller général bretonnant de Pluvigner. Nous protestons contre l'importance donnée par les élus du peuple à de misérables et stériles luttes de parti. Nous protestons contre l'invasion de la sottise politique française. Nous protestons surtout contre cette basse flagorneurie qui pousse les politiciens ou les ministres à nous accabler de boursoufflés éloges à un pays qu'ils abandonnent à lui-même, si même ils ne s'efforcent pas *intentionnellement* d'appauvrir ses forces diverses ; éloges qui pour comble d'odieux sont prononcés parfois sur la tombe de marins bretons morts inutilement par centaines, grâce à l'incurie de politiciens abrités derrière l'irresponsabilité que leur accorde le régime.

Mais si nous protestons contre l'Etat français qui nous vole et nous trompe, nous protestons aussi contre la mauvaise volonté de l'Eglise qui déclare à tout moment qu'elle « sauvera la langue bretonne », le fait imprimer dans ses publications officielles, (*Cf. La Semaine Religieuse du Dio-*

cèse de Vannes, 5 déc. 1909) (1), mais se refuse habilement à passer à la réalisation de cette promesse, surtout dans les diocèses de Saint-Brieuc et de Vannes, sous le prétexte *avoué* que l'opinion bretonne n'est pas encore assez forte pour que l'Eglise puisse la suivre (2). Nous nous élevons contre cette paresse d'esprit, cette mauvaise foi de certains membres du haut clergé, et non des moindres, qui entravent les efforts d'un bas clergé complètement dévoué à la cause bretonne, enthousiaste et désireux d'agir. Nous ne voulons pas soulever plus ample scandale pour cette fois. Mais nous tenons à constater publiquement qu'il est des écoles libres où comme à l'école laïque se passe encore cette chose honteuse, digne de la Prusse : des enfants sont punis parce qu'ils parlent entre eux la langue du foyer, leur langue nationale. Nous constatons encore que l'administration diocésaine apporte un retard voulu à donner au peuple breton les livres religieux dans sa langue, qu'il réclame. Nous constatons enfin qu'à trois ou quatre exceptions près, dans toute la Bretagne, l'Eglise qui prétend audacieusement devoir sauver la langue bretonne, n'a pas encore été capable plus que l'Etat, d'instituer des cours seulement facultatifs de breton pratique dans les établissements d'enseignement secondaire qui relèvent d'elle plus ou moins directement. — Nous ne voulons pas en dire davantage pour cette fois, tenant compte au haut clergé un peu de ses promesses, et surtout du dévouement obscur de tant de membres du bas clergé ; aussi de ce fait que jusqu'à ces dernières années l'Eglise, si du moins on peut estimer qu'elle eût pu faire mieux, beaucoup mieux, a encore été la seule Institution à ne pas combattre effectivement la langue bretonne, et même à faire imprimer et répandre des livres en cette langue.

×

On a prétendu, — des gens d'une insincérité et d'une mauvaise foi non douteuses, — que le mouvement breton était hostile aux Gallos ou Hauts-Bretons, sous prétexte

(1) Nous ne mettrions en cause « l'Eglise » si elle-même ne s'était engagée ainsi en face de l'opinion bretonne, qui sera toujours en droit de lui réclamer désormais des comptes.

(2) Ce fut du moins ce à quoi se ramenait la réponse d'un évêque non bretonnant de Bretagne à une délégation de l'Union Régionaliste Bretonne, il y a quelques années.

que ceux-ci ne parlaient pas la langue bretonne. Cette insinuation constitue un pur mensonge dont nous ne nous attarderons pas à exposer la genèse. Etant plus Bretons que d'autres, nous sommes plus hostiles que d'autres à l'idée d'une « petite Bretagne ». Nous sommes plus que d'autres les champions d'une Bretagne intégrale. Car, descendants des Celtes insulaires qui se taillèrent ici une nouvelle patrie, nous nous sentirions indignes de nos aïeux si nous renoncions de gaité de cœur à une partie, si minime fût-elle, du domaine que leur génie politique sut procurer à leur nation. Mille ans d'histoire commune, de cohabitation sous le même toit, pour ainsi dire, ont créé entre Hauts et Bas Bretons une solidarité à laquelle nous nous en voudrions de porter atteinte. Loin donc de penser à exclusion de notre mouvement les Gallos, nous adressons le plus pressant appel à leur patriotisme breton bien connu. Nous les prions instamment de nous suivre dans la lutte, en leur précisant, pour qu'il n'y ait méprise, que la Bretagne est avant tout, et par définition, une nation celtique. Et si nous invitons cordialement nos frères de Haute-Bretagne à tirer avec nous profit et orgueil du prestige de la Bretagne celtique, nous leur demandons surtout de remplir leur devoir de Bretons en nous aidant à consolider cette Bretagne *celtique*, qui doit être la leur autant que la nôtre. Car nous voulons qu'il n'y ait sur cette terre qu'une seule Bretagne ; nous ne saurions accepter qu'il y en eût une autre que la celtique. Ce serait là tolérer un non-sens, en effet, un insolent démenti à l'histoire, une insulte sans nom à l'honneur de la nation bretonne. Nous faisons ardemment appel à l'esprit de la race, de la race celtique, qui sommeille en nous tous, chez les descendants des Gaulois Armoricaux en Haute-Bretagne, comme chez les Bretons dans le bas pays. L'exemple de la Basse-Bretagne prouve que seule la langue celtique peut garder ou rendre à notre peuple la possession complète de l'esprit de la race, réveiller et développer sa façon particulière de sentir et de penser. C'est ceci que nous appelons une culture. S'il y a un fossé entre les Bretons et les Gallos, il est dû à ce que les premiers ont conservé tous les éléments d'une culture celtique, tandis que les seconds adoptaient complètement la culture latine. C'est que les seconds se tournaient complètement vers l'Est, tandis que les premiers gardaient leurs

pensées en Occident. Comme toute culture se répand surtout par une langue, c'est donc la différence de langue qui a séparé et sépare encore les deux moitiés de notre nation. C'est donc seule l'instauration dans le pays d'une puissante littérature bretonne (bretonnante) qui lui rendra son unité. Mais pour permettre à cette littérature de se développer, il importe que l'élite intellectuelle de toute la Bretagne se mette résolument à étudier, cultiver et défendre la langue bretonne. Question d'intérêt national ; mais question d'honneur national aussi.

×

Nous ne lançons pas cet appel seulement en notre nom personnel ; mais au nom de tous ceux que nous savons derrière nous, qui approuvent hautement nos idées et partagent notre volonté formelle d'aboutir, et dont nous eussions pu réunir les signatures en grand nombre ; mais au nom de la nation bretonne elle-même. Le but est clair : que la langue bretonne soit vivante et glorieuse, qu'elle soit cultivée par tous, et la Bretagne reprendra son rang parmi les cinq nations celtiques, (et ce rang peut être des premiers, aux côtés même de l'Irlande), et parmi les nationalités d'Europe. En peu d'années ce but est facile à atteindre. Il y suffira d'un effort de volonté. Nous avons confiance que nous serons compris de la nation bretonne. Nous espérons que nos compatriotes abandonneront leurs odieuses querelles de partis pour se joindre à nous et servir cause si nationale. Suivant le mot de l'un des nôtres, « nous osons dire qu'entre les partis politiques, nous représentons le parti national breton. » Et ce parti-ci est ouvert à quiconque veut sincèrement y entrer.

Ce parti n'a qu'un but. Il s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à la Bretagne, non pas pour la littérature française que l'on a pu lui consacrer ; non pas pour un pittoresque douteux et toujours accessoire ; non pas pour tout ce clinquant et ce toc dont les charlatans croient devoir l'orner ; mais pour elle-même. Parce qu'elle est la Patrie ; parce que son aspect extérieur et sa physionomie morale sont encore tout imprégnés des sentiments de ceux qui, Bretons parfaits, ceux-là, avant nous déchiffrirent ici la vie et la façonnèrent ; parce qu'il est de notre devoir de

reprandre la tradition de nos aïeux et de transmettre, enrichis à la génération suivante, les sentiments que nous leur devons et qui nous ont formés ; parce qu'ayant constaté de quelle grandeur furent tant des nôtres dans le passé, nous sentons que l'avenir, si nous savons rester dignes d'eux et de nous-mêmes, de NOTRE NATION, en un mot, est infiniment riche de promesses.

Et remémorant à la Bretagne tout ce qu'elle a été ; plus encore, tout ce qu'elle eût pu être, si elle eût su mettre toutes ses ressources en valeur, nous lui crions qu'elle est en train de faillir à son honneur national ; qu'elle roule vers l'abjection, et vers l'effacement de la carte des nations ; qu'elle a manqué à toutes ses candides déclarations de fidélité à elle-même ; que sa devise *Potius mori quam fœdari* n'est plus qu'une fadaise de mauvaise littérature ; et que, quoi qu'il arrive demain, sous peine d'imposture elle se doit d'en adopter une autre, qui ne sera d'ailleurs que l'expression du choix *inéluçtable* qui s'impose à elle :

BRETONNE — OU MORTE

Or on n'est pas Breton de plusieurs façons :

HEB YÈH,
HEB BROËLDED.

**QUI N'A PAS LA LANGUE,
N'A PAS LA NATIONALITÉ.**

×

Tel est le principe que nous tenons à rappeler à la Bretagne, non pas certes sans souci du lendemain, mais au contraire par souci du lendemain, pour qu'elle ne se laisse pas dévoyer une fois de plus par les événements. Nous tenons à ce que nul ne l'ignore : c'est de toutes façons une ère nouvelle qui s'ouvre pour la Bretagne. Ère de déchéance complète et définitive, comme celle où est entrée notre sœur germaine, la Cornouaille anglaise depuis la Réforme ; ou ère de relèvement national ayant pour point de départ la défense et la culture de la langue, comme en Bohême ou en Irlande. « Un petit pays », a dit quelque part l'écrivain anglais M. Edmond Gosse, « s'il veut rester honoré et estimable, doit concentrer toute son énergie sur ses qualités. Par conséquent, à la question de savoir si un

petit pays mérite de rester indépendant ou non, il faudra répondre par une autre question : *est-ce qu'il occupe un rang élevé par sa culture nationale indépendante ?* » Nous invitons instamment nos compatriotes à méditer longuement ces justes paroles. Nous avons tenu à le faire en ces premiers jours de mai que se fait plus pressant « le doux chant du coucou sur la branche courbe » ; que l'on orne les portes et les fenêtres d'une branche verte, rafraîchissante comme l'eau de la fontaine au voyageur lassé ; que s'affirme chaque jour plus puissant le renouveau de la nature. Nous nous rappelons que cette époque a toujours profondément impressionné les poètes celtiques, et qu'ils ont su la chanter, dès les temps les plus anciens sans doute, en termes inégalés depuis. « Jour-de-mai, saison suprême ! » s'écriait dès le neuvième siècle le poète irlandais. « Splendide est la couleur alors. Les merles chantent tout un lai, pour peu qu'il y ait un léger rayon de jour. Le coucou couleur de poussière appelle à voix haute : Bienvenue, splendide été ! L'amertume du mauvais temps est passée, les rameaux du bois font un fourré. La panique fait tressaillir le cœur du daim ; lisse la mer court apaisée : — saison où l'océan tombe dans le sommeil, fleur couvre le monde... » « ...Le vert éclate sur chaque herbe », dit un autre ; « le sommet de la chénaie verdoyante est touffu, l'été est venu, l'hiver s'en est allé !... Le soleil sourit sur chaque terre, les chiens de chasse aboient, les cerfs se rencontrent, les corbeaux se pavanent : l'été est venu ! » Et les poètes de la race bretonne n'ont pas été inférieurs à leurs cousins de l'île Verte dans leur célébration du « doux printemps » ; ni avant la séparation en trois nations, Cambrie, Kernyw et Bretagne, ni depuis. « Bienvenue ! chœur pur des bois verts, mois de Mai-d'Été !... » s'écriait voici plusieurs siècles le plus grand poète de notre race, le gallois Davys Ap Guilym. Et dans nos quatre cantons de Basse-Bretagne, il n'est pas d'année que ne paraisse un poète pour continuer sans le savoir la tradition celtique, et reprendre cet autre chant éternel. La saison s'avance. Les derniers arbres se garnissent, et bientôt ce sera la pluie de soufre dans la sapinière. La lande rutilante ; les asphodèles montent et fleurissent en couronne, sceptres de féerie. Les aubépines jettent leur odeur étourdissante. Lentement les fougères dénouent leur

petite main. Dans les prés les jacinthes oscillent, prêtes à tinter. Pas de dimanche, déjà, qui n'ait son Pardon, au pied de la montagne ou sur la falaise, dans la claire forêt ou sur la dune toute en fleurs. Les roches de la côte se couvrent d'astéries, et reçoivent les plus humbles animaux de la mer dans leurs algues brillantes. Et les poètes, une fois encore, chantent le printemps de Bretagne. Mais pendant qu'on la chante, Bretagne, elle, toujours jeune, se rappelle que c'était le temps où jadis ses devins écoutaient le cri des aigles dans les îles du lac légendaire pour connaître les événements qui se passeraient dans l'année; et courbant anxieuse sa tête blonde, elle se demande si l'ordre impérieux que va lui donner le Destin ne sera pas de se rembarquer, puisque les siens la trahissent...

Le Comité d'Action Nationale Bretonne :

Y. LE DIBERDER, *Directeur de BRITTIA.*

J.-P. CALLOC'H (Bleimor).

A. BIHANIC.

A. DUHAMEL-ROMEUR.

G. MOYSAN.

Y. LE LAUSQUE.

R. M.-LE DÉVÉHAT.

P. GOÉLO.

A. V.-LE CALVÉ.

C. LE RÉDOUR.

F. TRÉHIN.

*Lorient, en Kémenet-Héboé
Kalan mé 1913.*

Toutes les idées exprimées dans ce manifeste sont étudiées, soutenues et développées dans

BRITTIA

Bulletin Mensuel d'Etudes et d'Action Nationale Bretonnes.

Le numéro : 0 fr. 40 — Abonnement : 5 fr.

18, Rue Duguay-Trouin, LORIENT.



Faire parvenir à cette adresse toutes communications relatives au présent manifeste.